

UNIVERSITÉ DE BORDEAUX
FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

1922 - 1923 — N° 96

LES
BRACONNERS DE LA MÉDECINE
AU PAYS DE POITOU

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue publiquement le Mercredi 21 Mars 1923

PAR

Edgard-Jean-Ernest PORCHERON

DÉCORÉ DE LA MÉDAILLE MILITAIRE

CROIX DE GUERRE

Né à SAINT-GERVAIS-LES-TROIS-CLOCHERS (Vienne), le 17 Février 1892.

Examineurs de la Thèse	{	MM. CRUCHET, professeur	Président.
		MOUSSOUS, professeur	Juges.
		MAURIAC, agrégé	
		CREYX, agrégé	

BORDEAUX
IMPRIMERIE VICTOR CABBETTE
91, Cours de la Marne, 91

1923

UNIVERSITE DE BORDEAUX
FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

1922 - 1923 — N° 96

LES
BRACONNERS DE LA MÉDECINE
AU PAYS DE POITOU

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue publiquement le Mercredi 24 Mars 1923

PAR

Edgard-Jean-Ernest PORCHERON

DÉCORÉ DE LA MÉDAILLE MILITAIRE

CROIX DE GUERRE

Né à SAINT-GERVAIS-LES-TROIS-CLOCHERS (Vienne), le 17 Février 1892

Examineurs de la Thèse	{	MM. CRUCHET, professeur	<i>Président.</i>
		MOUSSOUS, professeur.....	<i>Juges.</i>
		MAURIAC, agrégé.....	
		CREYX, agrégé.....	

BORDEAUX

IMPRIMERIE VICTOR CAMBETTE

91, Cours de la Marne, 91

1923



FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE BORDEAUX

M. SIGALAS Doyen.

PROFESSEURS HONORAIRES :

MM. LANELONGUE, BADAL, PITRES, GUILLAUD.

PROFESSEURS :

	MM.		MM.
Clinique médicale.....	} ARNOZAN. CASSAËT.	Zoologie et parasitologie.....	MANDOU.
Clinique chirurgicale.....		} CHAVANNAZ. VILLAR.	Médecine expérimentale.....
Pathologie et thérapeutique générales.....	CRUCHET.	Clinique ophtalmologique.....	LAGRANG.
Clinique d'accouchements.....	RIVIÈRE.	Clinique chirurgicale infantile et orthopédie...	DENUCÉ.
Anatomie pathologique et microscopie clinique...	SABRAZÈS.	Clinique gynécologique.....	BÉGOUIN.
Anatomie.....	PICQUÉ.	Clinique médicale des maladies des enfants...	MOUSSOU.
Anatomie générale et histologie.....	G. DUBREUIL.	Chimie biologique et médicale...	DENIGÈS.
Physiologie.....	PACHON.	Physique pharmaceutique.....	SIGALAS.
Hygiène.....	AUCHÉ.	Médec. coloniale et clinique des malad. exotiques	LE DANTE.
Médecine légale et déontologie.....	VERGER.	Clinique des maladies cutanées et syphilitiques.	W. DUBREUIL.
Physique biologique et clin. d'électricité médicale	BERGONIÉ.	Clinique des maladies des voies urinaires.....	POUSSON.
Chimie.....	CHELLE.	Clinique des maladies nerveuses et mentales...	ABADIE.
Botanique et matière médicale...	BEILLE.	Clinique d'oto-rhino-laryngologie.	MOURE.
Pharmacie.....	DUPOUY.	Toxicologie et hygiène appliquée.	BARTHE.
		Hydrologie thérapeutique et climatologie.....	SELLIER.

MM. PRINCETEAU (Anatomie). — GUYOT (Pathologie externe). — LABAT (Pharmacie).
CARLES (Thérapeutique et Pharmacologie). — PETGÈS (Vénéréologie).

AGRÉGÉS EN EXERCICE :

	MM.		MM.
Anatomie et embryologie.....	N....	Médecine générale.....	CREYX.
Histologie.....	LACOSTE (chargé).	Maladies mentales.....	MICHELEA.
Physiologie.....	DELAUNAY.	Médecine légale.....	PERRENS.
Anatomie pathologique.....	MURATET.	Chirurgie générale.....	LANDE.
Parasitologie et sciences natrrelles.....	R. SIGALAS (chargé)	Obstétrique.....	ROCHER.
Physique biologique et médicale.....	N....	Ophtalmologie.....	DUVERGE.
Chimie biologique et médicale....	RÉCHOU.	Pharmacie.....	PAPIN.
Médecine générale.....	N....		PÉRY.
	MAURIAC.		FAUGÈRE.
	LEURET.		TEULIÈRE.
	DUPÉRIÉ.		N....

COURS COMPLÉMENTAIRES :

MM.		MM.	
Clinique dentaire.....	CAVALIÉ.	Puériculture.....	ANDÉROD.
Médecine opératoire.....	VENOT.	Démonstrations et Préparations pharmaceutiques	LABAT.
Accouchements.....	FAUGÈRE.	Chimie.....	RANGIER.
Ophtalmologie.....	CABANNES.	Pathologie interne.....	GREYX.
Orthopédie chez l'adulte, pour les accidentés du travail, les mutilés de guerre et les infirmes		ROCHER.	
Cours complémentaire annexe. — Prothèse et rééducation professionnelle.....		GOURDON.	

Par délibération du 5 août 1879, la Faculté a arrêté que les opinions émises dans les Thèses qui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle entend ne leur donner ni approbation ni improbation.

A TOUS CEUX QUI ME SONT CHERS

A LA MÉMOIRE DE MES GRANDS-PARENTS

*Que le pieux souvenir du respect et de
l'affection que vous avez laissés derrière vous
me conduise dans la Vie !*

A MA MÈRE

*Bien faible témoignage de profonde recon-
naissance pour sa bonté et son dévouement !*

A MON PÈRE

*A celui qui est le meilleur et le plus
ancien de mes amis.*

A MA FEMME

*Qu'elle me pardonne de ne lui donner que
cette troisième place, en songeant que j'ai
aimé mes parents avant de l'aimer !*

A MON ONCLE E. SARRAZIN

A MA TANTE

A MA COUSINE

Que j'unis dans une même affection !

A TOUS CEUX QUE J'AIME ET QUI M'AIMENT

A MADAME ROUSSEAU

*Puissé-je remplacer près de vous deux fils
chérés « Morts pour la France. »*

A TOUS LES MIENS

A TOUS MES AMIS

A TOUS CEUX
QUI M'ONT PORTÉ QUELQUE INTÉRÊT

A LA MÉMOIRE
DU DOCTEUR JULES-ÉDOUARD MENARD

A MES MAÎTRES DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE
DE TOURS

A MES MAÎTRES
DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE ET DES HÔPITAUX
DE BORDEAUX

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

MONSIEUR LE DOCTEUR R. CRUCHET

PROFESSEUR DE PATHOLOGIE ET DE THÉRAPEUTIQUE GÉNÉRALES

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE BORDEAUX

MÉDECIN DES HÔPITAUX

CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR

CROIX DE GUERRE

OFFICIER DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE



Il est des usages que certains traitent de désuets, mais auxquels il est cependant bien doux de se conformer !... L'habitude d'acquitter un tribut de reconnaissance à la première page de nos thèses de doctorat est vraiment de ceux-là !...

Les derniers feuillets d'un livre que nous ne lisons plus, celui de "l'insouciant et joyeuse jeunesse de l'écolier," se sont, hier, fermés pour nous. Demain, nous allons revêtir, avec la sévère robe du docteur, les graves préoccupations et les lourdes responsabilités de la carrière. Le moment est donc véritablement bien choisi pour remercier, aujourd'hui, tous ceux qui, de près ou de loin, ont contribué à la formation de notre avenir.

Et dans cette liste, nos parents, qui nous ont toujours montré l'exemple du devoir librement accepté et noblement accompli, auront la première place, pour tous les sacrifices qu'ils se sont imposés pour nous.

Nous nous découvrirons ensuite respectueusement à la pensée d'un coin de la terre natale où, dans l'ombre des cyprès au soleil de chez nous, dorment tranquillement les chers aïeux que nous aimions et où, par un pluvieux matin de décembre, nous avons accompagné pour la dernière fois les restes du Docteur Menard, l'ami des nôtres et de toujours,

Nos remerciements iront ensuite aux maîtres dévoués et modestes du petit collège de Châtellerault, qui formèrent notre jeunesse, et dont les sages conseils n'ont pas toujours bien sûr dirigé notre vie d'étudiant !...

Nous n'aurions garde d'oublier nos professeurs de l'École de Médecine, non plus que les distingués médecins et chirurgiens de

l'Hôpital Général de Tours, dont la compétence égale le dévouement.

Que Messieurs les Professeurs de la Faculté et des Hôpitaux de Bordeaux veuillent bien accepter nos plus sincères remerciements pour leurs excellents conseils et leur bienveillance à notre égard !...

Enfin, que Monsieur le Professeur Cruchet, qui a bien voulu nous faire l'honneur d'accepter la présidence de cette thèse, daigne recevoir ici l'expression de nos respectueux remerciements !....



AVANT-PROPOS

La profession de médecin est l'une de celles qui exigent le plus de dévouement. Ni l'habileté ni l'expérience ne suffisent ici, et tout le savoir du monde n'y pourrait remplacer les qualités morales. Il y faut, de toute nécessité, le désir passionné de faire du bien, d'apporter un soulagement à la souffrance humaine. Il y faut l'instinct de la lutte contre le mal, et d'une lutte où l'on expose soi-même sa vie. Le courage, l'abnégation, l'esprit de sacrifice font, au sens littéral du mot, partie du métier, tout comme en font partie l'esprit de travail, l'esprit de désintéressement, l'esprit d'indépendance, l'esprit de justice et d'équité, le sens social.

En effet, la contagion est toujours là qui guette le médecin, au foyer domestique où il porte ses soins, au laboratoire où il poursuit ses études.

Avant la magnifique invention du docteur Roux, la découverte du sérum anti-diphtérique, que de fois s'est-elle renouvelée, au chevet du petit malade atteint de diphtérie, l'affreuse scène de la trachéotomie !... L'enfant est là, étouffé par l'asphyxie. Autour du berceau, le père et la mère, torturés d'angoisse, se regardent muets, essuyant une larme qui mouille leurs paupières... Quand le médecin a compris qu'il ne peut plus rien attendre de la nature, son parti est pris : il va ouvrir la petite gorge pour y faire entrer l'air sauveur. L'incision est pratiquée ; mais le sifflement espéré ne se fait pas entendre : l'air n'entre pas. Comme un rideau derrière lequel la mort s'embusque, une fausse membrane obstrue la trachée. Les secondes sont comptées... Alors, le médecin se penche et, de sa propre

bouche, aspire sur la blessure le poison infernal et les tissus qu'il a nourris. L'enfant est sauvé !

Bien des fois, hélas ! son sauveur était perdu. Ce furent, en 1877, le docteur CINTRAT ; puis, le 23 juillet 1882, le docteur CLOSEL DE BOYER, chef de clinique à l'Hôpital des Enfants Malades ; bien d'autres encore, tels que Cossy et ce jeune docteur GIRARD qui, pendant l'opération reçut quelques gouttes de sang dans l'œil et se fit une piqûre à la main gauche ; il ne garda aucune illusion, annonça à sa femme qu'il était perdu, et mourut en suivant sur ses doigts, où se répandait une teinte bleuâtre, les progrès de l'asphyxie...

On composerait tout un livre d'or de l'internat. Chaque hôpital y aurait une ou plusieurs feuilles. Nous y pourrions lire avec admiration celle de l'Hospice des Enfants Malades. Elle n'aurait qu'à reproduire la plaque où l'on a gravé les noms des victimes de leur dévouement : Henri GIBOULON, interne provisoire en médecine, 20 ans, mort de la diphthérie, le 10 août 1875 ; Léopold POIRIER, 25 ans, tombé du même mal, le 30 janvier 1879 ; et trois ans plus tard, le 24 mai 1882, Jacques ABBADIE-TOURNÉ, interne de troisième année...

C'est surtout pendant les épidémies, quand le mal multiplie ses coups, que le médecin a l'occasion de se prodiguer et de multiplier ses actes de dévouement.

En 1720, la peste sévissait à Marseille, et les cadavres, par milliers, jonchaient les rues. Les médecins ne pouvaient rien contre le fléau dont ils ne connaissaient ni la nature ni le remède. Ils voulurent du moins obéir à leur conscience qui leur commandait d'aller au secours des malheureux. On les vit alors parcourir les rues de la ville, en vêtement de toile cirée, avec un voile sur la figure. Cet accoutrement les faisait ressembler à des momies, mais à des momies vivantes que la mort n'épargnait pas. Utilisant les ressources ordinaires de la médecine, ils s'efforçaient, sinon de guérir, au moins de calmer les maux des

malades. Au dehors, ils dirigeaient l'enlèvement des cadavres qu'on avait entassés pêle-mêle. Hélas ! de tous ces braves, aucun ne devait survivre à son sacrifice...

La fièvre jaune sévit au Sénégal : un vieux médecin de la marine, CHASSANOL, quitte à 75 ans sa ville natale, son foyer, sa famille ; il s'embarque afin d'aller porter aux malades ses soins et le fruit de sa longue expérience. Exploit plus étonnant encore : en 1892, pendant l'épidémie cholérique du Havre, le docteur DE BOSSY, à 101 ans accomplis, prodigue de jour et de nuit ses soins aux indigents. Depuis longtemps le vieux praticien s'était retiré du service. Les rues de la ville, où il avait si longtemps exercé sa profession, étaient déshabituées de le voir aller et venir d'une maison à l'autre. Mais, devant l'invasion de l'ennemi, le voilà qui s' enrôle, volontaire en cheveux blancs, parmi les jeunes recrues. Comme le dit en termes frappants le rapporteur de la Société de Sauvetage, en signalant ce cas extraordinaire : « Dans cette profession, il n'y a pas de limite d'âge... ».

Le médecin n'attend pas que le mal se produise pour essayer de le guérir, car souvent il serait trop tard. Sa tâche est alors d'en poursuivre la cause jusque dans la retraite cachée où elle s'embusque, prête à fondre sur l'homme. Cette chasse passionnante est pleine de périls. Le médecin s'expose lui-même au mal afin de le détourner de ses semblables. Dans les laboratoires de l'Institut Pasteur, tous les germes des maladies contagieuses et infectieuses, tous les microbes qui peuvent empoisonner notre organisme sont là, dans des bouillons de culture. Les médecins vivent parmi eux, dans une atmosphère qui risque d'en être viciée ; ils les manient ; ils les inoculent avec un parfait dédain du danger.

A Lille, le docteur CALMETTE travaille sur des vipères. Elles lui livrent leur venin ; et, tandis que bien des hommes courageux se détourneraient avec horreur, le docteur s'approche, manie les redoutables reptiles, va récolter sous

les crochets meurtriers, dans les glandes qui le distillent, le poison dont il veut arriver à conjurer les maléfices. Sa main, armée d'une pince spéciale, sonde la gueule ouverte. Cent fois, il a évité la blessure ; mais elle était inévitable : un jour, il est mordu. Alors, avec le calme de l'expérimentateur qui poursuit sa recherche, il essaie sur lui-même sa découverte : il s'inocule son sérum et il est sauvé. Mais, sans attendre d'être complètement guéri, comme un soldat convalescent qui revient au champ de bataille, il court à de nouveaux périls...

On raconte que le fameux chirurgien NÉLATON, s'étant blessé au doigt pendant une opération qu'il expliquait à ses élèves, continua sa leçon en leur disant : « S'il arrive à l'opérateur de se blesser, il incise immédiatement telle partie, désarticule tel os, se fait l'ablation du doigt blessé, fait recoudre la plaie et panser... ». Et il ajoute : « Veuillez me faire le pansement !... » La tradition veut qu'il se fût amputé lui-même, à mesure qu'il parlait...

Il est même des cas où le médecin crée le danger auquel il va s'exposer. C'est un étudiant en médecine qui, le premier, s'offrit à l'expérience de la transfusion du sang. Quand l'efficacité de cette audacieuse opération fut établie, la charité vint compléter l'œuvre de la curiosité scientifique.

A l'Hôpital Cochin, on vient d'amputer un ouvrier dont la jambe a été broyée par un tramway. L'hémorragie a été trop abondante ; il faudrait un sang nouveau pour sauver le malheureux. Un interne se présente, BATAILLARD. A mesure que son sang s'écoule, le jeune homme pâlit ; il va tomber en syncope. Un camarade, LASSÈGUE, s'offre à le remplacer. Neuf cents grammes de sang vigoureux sont ainsi passés dans les veines de l'ouvrier qui revient à la vie.

Enfin, plus que toute autre science, celle du médecin reste toujours incomplète. Il doit poursuivre, dans toutes les contrées où ils se cachent, les monstres qui s'acharnent à nous détruire. La médecine a ses voyageurs aventureux,

ses hardis explorateurs, ses missionnaires, dont quelques-uns, hélas ! furent des martyrs de la science et de la charité.

En 1818, mourait à Port-au-Prince, à l'âge de 39 ans, le docteur JENIN DE MONTÈGRE, venu dans l'île d'Haïti pour étudier la fièvre jaune. Trois ans plus tard, le même mal sévissait en Catalogne. Le gouvernement français y envoya cinq médecins en mission. Parmi eux, André MAZET, de Grenoble, qui avait été désigné sur sa demande, fut atteint de la contagion dès son arrivée à Barcelone et mourut en quelques jours. Il était âgé de 38 ans.

Plus près de nous, Louis THUILLIER, élève de l'Ecole Normale, meurt en Egypte, où il était allé étudier le choléra à la lumière des doctrines immortelles de son maître : le grand Pasteur. « Pendant deux mois, il vécut au milieu des malades et des morts, penché sur les cadavres empoisonnés et les fouillant sans frayeur de l'œil et de la main, si bien que la contagion qu'il semblait braver le saisit un jour et le terrassa. » Ses camarades ont eu la pensée touchante d'associer son nom à celui d'un autre normalien qui s'est fait tuer héroïquement à Champigny. Dans le vestibule de l'Ecole Normale, aux deux côtés de la porte d'entrée, ils ont placé deux plaques de marbre ; l'une porte cette inscription : « Georges LEMOINE, mort pour la Patrie » ; et l'autre, qui fait pendant : « Louis THUILLIER, mort pour la Science ». La plaque des « Morts pour la France » s'est douloureusement agrandie depuis ces dernières années. Celle des « Morts pour la Science » n'a pas beaucoup changé. Le sacrifice serait-il donc moins beau ?...

Et, cependant, combien d'exemples d'héroïsme nous demeurent inconnus !... Pour quelques actions d'éclat qui signalent la lutte sans merci de la science et de la charité contre la maladie et la mort, que de dévouements, à peine moins admirables, restent ignorés et obscurs !... La guerre a ses grands mutilés. La science possède également les siens. Qu'il nous suffise de rappeler deux noms seulement :

le docteur VAILLANT et M. le professeur BERGONIÉ, de Bordeaux.

Aussi, comprend-on que les médecins aient le souci de protéger une si noble profession contre ceux qui en faussent le caractère, ou qui même, abusant de la crédulité publique, usurpent un titre qu'ils compromettent..

Il ne se passe pas de semaine, en effet, où les journaux de médecine ne signalent quelque haut fait d'un « *guérisseur* » ou d'un « *rebouteur* ». Et ce qui est tout à fait amusant, c'est que, dans certains pays, le « *rebouteur* » et le « *guérisseur* » sont occupés du matin au soir, tandis qu'à côté, le médecin, qui a fait des études sérieuses, est obligé de se croiser les bras. Dans tous les métiers, il existe un savoir-faire qui consiste à « *prendre* » le client : le médecin ne le possède pas et ne veut pas le posséder, parce qu'il n'est ni commerçant, ni industriel ; tandis que, grâce à son habileté et à son bagoût, le charlatan n'est jamais pris au dépourvu.

« Nous avons connu, raconte le docteur GILLES DE LA TOURETTE, un paysan madré qui, devenant presbyte, comme c'est le cas de tous les vieillards, s'en fut trouver un guérisseur renommé dans toute la région pour sa façon de soigner les yeux. Sans hésiter un seul instant, l'oracle déclara qu'il s'agissait d'une peau sur l'œil et qu'il se faisait fort de l'enlever. Le paysan eût tergiversé plusieurs mois avant de se laisser toucher l'œil par un médecin ; mais il avait confiance. Il se laissa faire... et eut son œil bel et bien crevé par l'illustre personnage.

» A quelques jours de là, il vint nous trouver pour son œil qui le faisait horriblement souffrir. Comment, père UNTEL, vous, un homme intelligent, vous êtes allé vous faire estropier ?... — Ah ! Monsieur, ce n'est pas la faute du guérisseur... Il m'a dit que j'étais venu trop tard !... »

Il ne faut pas croire cependant que ce soit uniquement dans les campagnes que les charlatans trouvent des dupes.

Un jour, le docteur BROUARDEL fut commis au sujet d'un

rebouteur habitant à Paris, rue de Sèvres. Or, le juge d'instruction chargé de cette affaire était fort ennuyé d'avoir à poursuivre ce charlatan qui, disait-il, l'avait guéri d'une poussée d'eczéma.

On sait aussi le cas d'un ancien Président de la République qui, atteint d'une entorse, alors qu'il était ministre, se fit soigner, au ministère même, par un rebouteur. On dit même que l'illustre thérapeute franchit maintes fois la porte de la rue du faubourg Saint-Honoré pendant toute la durée du septennat. Bien juste encore si les gardes républicains de faction ne présentaient par les armes à... « Monsieur le docteur de la Présidence » !...

Ce dont il faut s'étonner par-dessus tout, c'est qu'avec ces médocastres, pareils accidents, suivis de mort, ne soient pas encore plus fréquents qu'ils ne le sont.

Serait-il donc vrai, comme le déclarent certains médecins, que tuer un malade est bien plus difficile qu'on ne se le figure ?...

Chacun se souvient de cette amusante comédie d'Edmond GONDINET, où le médecin d'un théâtre, empêché au dernier moment, envoie à sa place un avocat de ses amis. Justement, au cours de la représentation, une jeune dame se trouve indisposée, et voilà notre avocat appelé à faire œuvre de médecin. Comment sortir de là ?... Vite, il griffonne sur une feuille de papier des mots sans suite, et appose une signature illisible au bas de son ordonnance qu'on porte chez le pharmacien. Cinq minutes après, l'employé du théâtre revient avec une potion qui fait le plus grand bien à la malade !...

Ne dites pas que jamais les choses ne se passent de cette façon dans la vie. Voici, pour le prouver, un fait authentique que le docteur BROUARDEL a cité dans une de ses leçons.

« Un médecin, étant tombé malade, fait mettre à la Faculté de Médecine une petite affiche demandant un remplaçant. Le lendemain, se présente un étudiant qui est

accepté séance tenante. Après plusieurs mois de maladie, le médecin meurt. Mais son remplaçant trouve la place si bien à son goût qu'il y reste, et soigne la clientèle de son prédécesseur pendant trente-cinq ans. Il y avait acquis une très belle situation et avait été nommé vice-président du Conseil d'hygiène départemental, quand, en vue de son inscription au tableau spécial de la Légion d'Honneur, on reçut à la Faculté une lettre demandant à quelle époque ce médecin avait passé sa thèse. On fit des recherches, et l'on apprit avec étonnement que ce prétendu docteur était étudiant de première année, qu'il n'avait jamais fait d'anatomie ni jamais été dans un hôpital... »

Encore les médecins français sont-ils plus heureux que leurs confrères d'Outre-Rhin... si toutefois on nous tolère cette épithète de confrères, lorsqu'il s'agit d'indigènes teutons !...

Au pays des choucroutes, où la « *Wacht am Rhein* » et le « *Deutschland über alles !* » sont un peu démodés, mais où la foule béate éructe dévotement « *Siegreich, werden wir Frankreich schlagen* » (vainqueurs, nous châtierons la France !...), les professions libérales sont assimilées aux métiers, de sorte que l'exercice de la médecine est libre. Le premier venu peut ouvrir un cabinet de consultation et se mettre à soigner des malades. Naturellement les charlatans que tente une telle besogne ne sont pas rares. Les statistiques nous apprennent qu'en territoire non occupé on compte près de 4.200 de ces médocastres contre 15.400 médecins réguliers. Dans certaines villes, il y a presque autant de charlatans que de médecins, et c'est ainsi qu'à Francfort on compte 294 médecins contre 251 charlatans. Au reste, pour se mettre à l'abri de toute poursuite, quelques-uns prennent carrément le titre de « *médecins non diplômés* ». C'est une trouvaille merveilleuse, car cette appellation devient un véritable titre, et le gros public ne fait aucune distinction entre ces médecins non diplômés et les vrais médecins qui ont fait des études sérieuses...

La santé, la vie sont choses trop précieuses pour être ainsi exposées au profit de cyniques charlatans. Aussi, ne saurait-on trop applaudir à l'initiative prise par tous les groupements médicaux. Il serait à souhaiter qu'il en sortit des mesures de préservation plus énergiques et plus efficaces encore !...

* * *

Certes, nous entreprenons aujourd'hui une tâche bien délicate et bien difficile !

Parler des *Braconniers de la Médecine*, sous les voûtes austères d'une grande Faculté, nous semble tout à coup une gageure qu'il est presque impossible de gagner...

Et voici que nous nous demandons — un peu tard peut-être — si c'est bien là le sujet d'une thèse de doctorat !... Ne serait-ce pas plutôt le sujet d'une causerie, au milieu d'un tout petit groupe, dans un coin de salon, à l'heure où le soir tombe... ou bien après dîner, le lustre éteint, quand il n'y a plus pour éclairer la pièce que de ces lumières si joliment voilées, dont le rayonnement se fait discret et paisible, comme celui des bonnes vieilles lampes d'autrefois ?...

Ce n'est point à nous de répondre. Ces maigres études des *Remèdes populaires au pays de Poitou* n'étaient pas destinées à être réunies en pareille circonstance. Un ami bienveillant a pensé qu'elles pouvaient être soumises à l'appréciation de nos juges. C'est donc d'une main tremblante que nous leur tendons ce modeste travail...

On serait déçu si l'on s'attendait à trouver ici des détails inédits ou des récits complets et définitifs. Simples esquisses tracées d'après les tableaux des maîtres, elles n'ont d'autre prétention que de donner, sous une forme brève, aussi vivante qu'il nous a été possible, et accessible à tous, l'essentiel et la physionomie particulière de sujets fort connus, maintes fois traités déjà par les meilleurs auteurs.

Nous nous sommes inspiré des travaux de nos devanciers, dans le désir de ne présenter que des faits véritablement les mieux établis. Qu'ils veuillent bien agréer nos remerciements pour les emprunts que nous avons pu leur faire ! Nous nous sommes bien moins proposé de concurrencer témérement leurs ouvrages définitifs que de leur rendre au contraire hommage en les faisant apprécier encore davantage.

On nous reprochera peut-être d'être un improvisateur... Soit ! mais à la condition d'entendre, comme le disait Mirabeau à Barnave, que « pour improviser sur une question, il faut commencer par la bien savoir ».

Est-ce donc faire œuvre si mauvaise et si vaine que d'oser aborder soigneusement la recherche de tous les procédés empiriques des *Braconniers de la Médecine*, l'étude de tous leurs *Remèdes de bonne femme* ?... Nous ne le pensons pas, car Descartes l'a dit, après Bacon et le père Mersenne, patron de Descartes et du cartésianisme : « L'esprit dépend si fort du tempérament et de la disposition des organes que, s'il est possible de trouver quelque moyen qui rende communément les hommes plus sages et plus habiles qu'ils n'ont été jusqu'ici, c'est dans la médecine qu'on doit le chercher. Il n'y a personne, même de ceux qui en font profession, qui n'avoue que tout ce qu'on sait n'est presque rien en comparaison de ce qui reste à savoir, et qu'on se pourrait exempter d'une infinité de maladies, tant du corps que de l'esprit, et même aussi peut-être de l'affaiblissement de la vieillesse, si on avait assez de connaissances de leurs causes et de tous les remèdes dont la nature nous a pourvus ».

Elles sont de Renan, ces phrases qui, dans ses « *Souvenirs d'enfance et de jeunesse* », équivalent à une profession de foi : « La vérité est, quoi qu'on en dise, supérieure à toutes les fictions. On ne doit jamais regretter d'y voir plus clair. Le devoir de l'homme est de se mettre devant la vérité, dénué de toute personnalité, prêt à se

laisser traîner où voudra la démonstration prépondérante. Dans la recherche de la vérité, on s'interdit d'avoir un désir, une tendance, un attachement personnel... ».

Un homme de laboratoire, un Claude BERNARD, un Louis PASTEUR, ne se serait pas autrement exprimé !... Et c'est pourquoi, dès le début de ce travail, nous osons rappeler à tous ceux qui seraient tentés de sourire, parce qu'ils ne savent pas se souvenir, les paroles de Mæterlinck dans « *La Sagesse et la Destinée* » :

« Il est facile de dédaigner ; il est moins aisé de comprendre ; et pourtant, pour le sage véritable, il n'est pas un dédain qui ne finisse tôt ou tard par se changer en compréhension. »

LES BRACONNIERS DE LA MÉDECINE

AU PAYS DE POITOU

INTRODUCTION

Si les plaintes contre l'exercice illégal de la médecine s'exhalent de partout, il faut reconnaître qu'elles sont plus générales et qu'elles révèlent un caractère plus vif encore de la part de ceux qui pratiquent la médecine dans les centres les plus petits de population, et dont le rayon d'exercice s'étend aux plus humbles villages, aux hameaux, aux écarts.

C'est le médecin rural qui souffre surtout de l'exercice illégal sous toutes ses formes. C'est lui qui le subit avec le plus d'amertume. C'est lui qui, dans le sentiment de l'impuissance où son isolement le réduisait, a chaudement accepté toutes les espérances de l'association. C'est lui qui, dans toutes les réunions corporatives, presse sur les sociétés locales et y fait entendre l'expression de sa douleur et de ses plaintes. C'est lui enfin qui, ne voyant pas se réaliser ses espoirs, se détacherait bientôt du groupement professionnel.

Et qui donc trouverait à redire à ces manifestations si légitimes, arrachées à ce qu'il y a de plus sensible et de plus pénétrant dans la nature humaine : le besoin de vivre... et le besoin de vivre avec dignité ?...

Se rendent-ils bien compte de ce que c'est que le médecin

rural, ceux qui, par une sorte de sentimentalisme fort peu humain, ne semblent avoir cœur et entrailles que pour la pseudo-science, la fausse humanité, la pratique ignorante et dangereuse ?

Le médecin rural habite les champs, mais ce n'est pas pour lui que la campagne déploie ses séductions et ses charmes. Ne cherchez pas une idylle dans cette existence vouée aux plus âpres devoirs ! Ce n'est pas pour lui que les prairies exhalent leurs senteurs, que le bois a son ombre, le ruisseau son murmure. De la campagne, il ne connaît que le chemin vicinal... et quel chemin !...

» Montant, sablonneux, malaisé,

» Et de tous les côtés au soleil exposé... »

C'est à lui que s'adresse le cri cruel de la légende : Marche ! Marche ! Et la nuit et le jour, il va, sous les ardeurs de l'été comme sous les neiges de l'hiver. Seul, sans aide, sans conseils, et non pas comme vous, confrères des villes, qui pouvez vous abriter à l'instant sous le manteau d'un nom célèbre, il doit faire face aux exigences les plus pressantes de l'art, aux cas les plus graves de la médecine, aux urgences les plus émouvantes de la chirurgie, aux éventualités les plus terribles de l'obstétrique.

Et quand ce vaillant, honnête et digne praticien voit son courage et son dévouement méconnus, quand, dans son rayon d'action, il se voit humilié par l'audace et la cupidité d'un rebouteur improbe, par les témérités d'un pharmacien avide, par les illégalités d'une sœur trop charitable ou les sournoises impostures d'un prêtre onctueux et impudent, nous nous étonnerions de la protection qu'il implore ?...

Ah !... ce n'est pas de l'indulgence que nous demandons pour lui ; c'est une sympathique admiration. C'est quelque chose de plus encore. C'est le courage de votre opinion à tous, car tous, vous le pensez : la pratique illégale de la médecine est une des plaies les plus graves de la société et de la profession.

Certes, en mettant ce travail sur le métier, nous n'avons point l'intention de faire une étude approfondie de l'exercice illégal de la médecine. Nous ne prétendons aucunement ajouter un chapitre à l'histoire de la thérapeutique, non plus que faire une œuvre d'érudition et de longue haleine.

Nous voudrions seulement, en de simples et familières chroniques, donner un tableau aussi exact que possible de nos vieilles médications empiriques.

S'il est vrai que certaines sont aujourd'hui désuètes et surannées, la plupart restent toujours en honneur au pays de Poitou. Elles n'y sont ni rares ni frivoles, et nous n'aurons eu d'autre peine que celle de les y recueillir au hasard des conversations et des souvenirs...

Il est généralement admis que, pour connaître les choses et surtout pour en parler, il faut d'abord les avoir bien vues... C'est là notre seul mérite, car, pour en faire la critique, il fallait préalablement les étudier de très près et se renseigner longuement sur place. Sans aucune arrière pensée désobligeante pour qui que ce soit, nous sommes forcé de reconnaître qu'il n'en a pas été toujours ainsi. Beaucoup ont parlé et parlent encore des médications populaires, qui ne les ont vues que très superficiellement ou pas du tout ; beaucoup ont exprimé ou expriment leur opinion sur leur utilité et sur leur rôle, qui ne possèdent aucun bon élément d'appréciation personnelle. De là des discussions regrettables et des polémiques ardentes, auxquelles on a cru bon d'initier le grand public. Or, c'est précisément parce que nous supposons que, par la voie de la presse politique, chacun a dû être mis au courant de ce qui s'est dit à propos des *Braconniers de la Médecine*, qu'il nous a paru utile de consacrer quelques loisirs à l'étude des *Remèdes de bonne femme*.

Nous n'émettons pas la prétention d'être complet.. Dans un sujet aussi « ondoyant et divers », se serait aussi téméraire que de se targuer d'avoir surpris au gîte tous les

lièvres de nos guérets bas-poitevins et de nos landes bocagères... Lièvres et remèdes ont chez nous tant et tant de tanières, qu'ils sont parfois bien difficiles, pour ne pas dire impossibles à dépister !...

Peut-être à première vue sera-t-on tenté de sourire et de considérer ces quelques notes comme futiles et de peu d'utilité pratique ?... Que l'on se détrompe en songeant à quel point cette thérapeutique populaire est encore pratiquée dans nos campagnes et même dans nos villes...

« Tendez une corde en travers du boulevard des Italiens ou de toute autre voie très fréquentée de Paris, disait un homme d'Etat en 1848, et arrêtez indistinctement tous les passants qui se présenteront pendant une heure, une journée si vous voulez ; demandez-leur de vous faire soit une paire de bottes, soit un paletot, tous vous riront au nez, à l'exception des bottiers et des tailleurs qui s'empres-seront de vous prendre mesure...

» Demandez-leur, au contraire, de vous donner les bases d'une constitution politique ou de vous indiquer un remède contre une maladie quelconque, tous vous répondront aussitôt avec autant d'assurance que d'empressement... à l'exception toutefois des médecins et des législateurs, qui vous prieront peut-être de leur laisser le temps de réfléchir » (1).

Les temps n'ont pas beaucoup changé !... Il suffit, en effet, de regarder autour de soi pour être étonné du nombre fabuleux de gens qui ont pour but, pour métier ou pour manie de guérir leurs semblables. Tout le monde est ou veut être médecin.

Que quelqu'un vienne à tomber malade, immédiatement parents et amis s'empressent autour de lui et viennent lui apporter, en même temps que leurs consolations et leurs vœux de meilleure santé, des conseils sur ce qu'il doit faire.

On se croirait encore à Babylone où, d'après Hérodote,

(1) D^r F. DECAISNE, feuilleton de l'*Union Médicale*, du 26 novembre 1874.

les malades transportés sur la place du marché recevaient de chaque passant des conseils sur leur affection. On dirait que l'art de guérir est une faculté innée, que la médecine est une science qui peut se deviner ou s'apprendre d'inspiration, tellement est considérable la quantité de personnes auxquelles s'adressent journellement les malades.

Passent encore les pharmaciens !... A force de vivre au milieu de drogues et de les manipuler, ils peuvent avoir une teinte de médecine ; de même les sage-femmes, les herboristes, les anciens infirmiers ou infirmières, etc... Tous ceux-là, du moins, ont approché des médecins, de près ou de loin ; ils ont pu recueillir, ça et là, quelques vagues notions de médecine. Mais tous les autres, depuis les guérisseurs en titre, les *bonnes femmes* célèbres et les *rebouteurs* non moins renommés jusqu'au maréchal et à l'épicier du coin, depuis le vieux gendarme moustachu jusqu'à l'imberbe et jeune vicaire de la paroisse, depuis la châtelaine désœuvrée jusqu'à l'humble paysan labourant son pré, tous expliquent la maladie à leur façon, citent leur expérience et font parade de leur savoir. La médecine semble être la science la plus facile et la plus accessible au plus grand nombre.

On ne songera pas à raccommoder sa montre soi-même, ni à la confier à son voisin s'il n'est pas horloger ; mais on n'hésite pas un seul instant à écouter d'une oreille attentive les conseils extra-médicaux que voudront bien donner les personnes les plus étrangères à notre art.

Qu'on nous permette, à ce sujet, de rapporter une anecdote qui, bien qu'ancienne et très connue, semble pourtant écrite d'hier...

« On dit que le duc de Ferrare, Alphonse d'Este, mit un jour en propos familial, de quel métier il y avait le plus de gens. Gonelle, fameux bouffon, dit qu'il y avait plus de médecins que de toute autre espèce, et gage contre le duc, son maître, qui rejetait cela bien loin, qu'il le prouverait dans vingt-quatre heures. Le lendemain matin, Gonelle sort de son logis, avec un grand bonnet de nuit et un

couvre-chef qui lui bandait le menton, puis un chapeau par dessus et son manteau haussé sur les épaules. En cet équipage, il prend la route du palais de son excellence, par la rue des Anges. Le premier qu'il rencontre lui demande qu'est-ce qu'il a ; il répond : une douleur enragée de dents. Ha ! mon ami, dit l'autre, je sais la meilleure recette du monde contre ce mal-là, et la lui dit. Gonelle écrit son nom en ses tablettes, faisant semblant d'écrire la recette. A un pas de là, il en trouve deux ou trois ensemble, qui font semblable interrogation, et chacun lui donne un remède : il écrit leurs noms comme du premier. Et ainsi poursuivant son chemin tout bellement du long de cette rue, il ne rencontra personne qui ne lui enseignât une recette différente l'une de l'autre, chacun lui disant que la sienne était bien éprouvée, certaine et infaillible. Il écrit le nom de tous. Parvenu à la basse-cour du Palais, le voilà environné de gens qui, après avoir entendu son mal, lui donnèrent force recettes, que chacun disait être les meilleures du monde. Il les remercie et écrit leurs noms aussi. Quand il entre en la chambre du duc, son Excellence lui crie de loin : eh ! qu'as-tu Gonelle ? Il répond tout piteusement, mal de dents le plus cruel qui fut jamais. Alors son Excellence lui dit : je sais une chose qui te fera passer incontinent la douleur, encore que la dent fut gâtée ; Messer Antonio Musa Brassavolo, mon médecin, n'en pratiqua jamais une meilleure : fais ceci et cela ; incontinent tu seras guéri. Soudain Gonelle jette bas sa coiffure et tout son attirail, s'écriant : Et vous aussi, Monseigneur, êtes médecin ; combien d'autres j'en ai trouvé depuis mon logis jusqu'au vôtre ; voici mon rôle, il y en a plus de deux cents, et, si je n'ai passé que par une rue : je gage d'en trouver plus de dix mille en cette ville si je veux aller partout ; trouvez-moi autant de personnes d'autre métier (1). »

(1) Anecdote tirée de L. JOUBERT : « Des erreurs populaires touchant la médecine et le régime de santé », chap. IX, Rouen, 1601.

Qui donc n'a pas été le héros de semblables aventures ?... Qui donc n'a pas entendu retentir à ses oreilles la fameuse formule : « Moi qui vous parle, mon cher Monsieur, je ne suis pas médecin ; mais permettez-moi de vous indiquer un remède qui m'a parfaitement réussi dans un cas pareil... » ?

Et nous, médecin, vraisemblablement appelé à exercer dans quelque modeste bourgade de notre petite Patrie, cellule très vivante de la grande Patrie, dans quelque coin perdu de cette vieille et si attachante terre qui entendit l'immortel Ronsard chanter sur sa lyre « la compagne qui blondoye d'espics frisez, les ruisselets herbeux, les saules plantez le long d'une prairie, la sablonneuse rive et le flot bruyant, les sommets des bois et leurs fontaines, et les costeaux empourprez de raisins... » nous aurons à chaque instant l'occasion de nous heurter à l'empirisme, dans les venelles de la petite patrie qui porta le berceau de Racan, de Rapin, de Grécourt, sur « la fertile plaine » chère à Balzac, et dont l'Italie, faisant écho aux vers du prince de la pléiade, a célébré les charmes par l'organe du divin Torquato Tasso :

» *La terra molle e lieta e diletta*

» *Simili a se gli abitator produce.* »

Certainement, et tous les jours, il nous arrivera de recevoir des conseils et des recettes du public !... Ma mère faisait ceci ; ma grand'mère faisait cela ; et personne dans la famille ne s'en porte plus mal. On nous indiquera des remèdes parfaitement inconnus des thérapeutes et que nous ne trouverons pas plus dans le Codex que dans un traité de thérapeutique. A chaque cas pathologique répondront une ou plusieurs médications totalement différentes de celles que l'on nous enseigna dans les amphithéâtres de nos Facultés. Il nous sera facile de constater qu'il existe, à côté de la thérapeutique rationnelle et scientifique, une thérapeutique populaire complète, abondante et variée,

absolument différente ; à côté des remèdes de la Faculté, des remèdes étranges, connus d'un certain nombre de gens, surtout des ignorants, remèdes que le peuple a l'habitude d'appliquer, sans chercher leur origine ni leur mode d'action, et que l'on a coutume d'appeler les *Remèdes de bonne femme*.

Si nous devenons persuasif, en invoquant l'expérience et la raison, on nous écouterait. On ira même jusqu'à dire que nous devons être dans le vrai ; mais, dès que nous aurons tourné les talons, on se remettra à faire exactement... ce que faisaient nos mères et nos grand'mères. Notre influence, même si nous sommes du pays, sera toujours contrecarrée par l'autorité incontestable du *guérisseur* sur l'âme poitevine.

Si l'on nous fait le plus souvent appeler, ce sera moins par conviction que par crainte des reproches de certaines personnes. On s'empressera d'ailleurs de rejeter dans un coin l'ordonnance ou les médicaments qui auraient pu être apportés, pour suivre aveuglément les conseils et les prescriptions du guérisseur du village.

Bref, nous aurons beau dire et beau faire, il nous faudra constamment lutter contre la croyance aux sorciers, très ancrée dans la mentalité de nos compatriotes ; et, malheureusement, nous n'arriverons pas toujours à remporter la victoire désirée. Nous aurons beaucoup de mal à préserver les personnes affaiblies par la souffrance ou inquiétées par leur imagination, de ces impôts prélevés par le charlatanisme sur leur bonne foi, trop souvent hélas ! au détriment de leur santé.

Malgré nous, les *Braconniers de la Médecine* spéculeront sur la sottise et la crédulité humaines ; car, pour reprendre le mot du Bonhomme... « c'est le fonds qui manque le moins ».

C'est qu'on ne raisonne pas chez nous comme on raisonne ailleurs. « Jamais en Champagne on ne pensera comme en Auvergne, parce qu'en Champagne il y a de la

craie et en Auvergne du granit ; parce que l'un de ces sols est plat et l'autre montueux ; et que, de là, dérivent des cultures particulières, des mœurs spéciales qui font d'abord les idées, quelquefois les croyances » (1). Celui qui est né au vent des glaciers sera différent de celui qui a vu le jour près de l'Etna. Le pays prédestine l'habitant. Les oppositions de la nature ont créé les oppositions entre les races. Le paysan poitevin a été fait par la terre et par le climat. Il rappelle, par son tempérament et par son type, le sol dont il est issu... cette « *terre douce comme la soie* »...

Et cependant, toutes les fois qu'il s'agit de questions médicales, les opinions ne varient guère parmi les peuples. D'un point à l'autre du globe, sur tous les sols, chez toutes les races et sous tous les climats, les remèdes empiriques sont à peu près partout les mêmes. Les procédés des *Braconniers de la Médecine* ne diffèrent pas sensiblement et sont pour ainsi dire universels et immuables. L'Histoire est un perpétuel recommencement. La nature humaine ne change pas !...

Sans doute, comme l'a remarqué Pascal, « les maladies nous gâtent le jugement et le sens ». Mais, devant la répétition quotidienne, incessante et identique de faits grotesques et dangereux, on est en droit de se demander si le grand philosophe Leibniz ne serait pas étonné d'avoir écrit cette sorte d'anticipation sur l'avenir ; « Le public, mieux policé, se tournera un jour, mieux qu'il n'a fait jusqu'ici, à l'avancement de la médecine » (2).

Les temps futurs confirmeront peut-être ce que les temps présents n'ont pas encore voulu, su ou pu réaliser. « Il serait cependant à souhaiter que le public prit soin un peu plus qu'on ne fait des avancements de la médecine pratique, en distinguant la simple hypothèse d'une conjec-

(1) CUVIER. — « Discours sur les révolutions du globe. »

(2) LEIBNIZ. — « Œuvres philosophiques », avec Introduction de P. JANET ; Paris, 1866, tome I.

ture, la conjecture vraisemblable de la certitude des faits ; mais surtout qu'on s'attachât davantage à faire et à enregistrer des observations » (1).

On est également en droit de se demander si certains milieux n'ont pas eu raison de regarder comme un défi cette déclaration de Berthelot, formulée à l'occasion de son jubilé, en 1901 : « La science est aujourd'hui en mesure de revendiquer la direction morale et matérielle des sociétés ».

Cette hautaine réponse du savant chimiste à un critique littéraire ce jour-là mal avisé, qui avait proclamé un peu bruyamment la faillite de cette même science, donne le ton d'une polémique qui eut bien de la peine à se maintenir dans les limites d'une discussion courtoise. En affirmant que la science avait failli à des engagements qu'elle n'a d'ailleurs jamais pris, en affirmant qu'elle était impuissante à donner la solution des questions qui ne sont pas de sa compétence, on ne posait pas le problème sur son véritable terrain.

« La science, déclare justement Renan, donne le bonheur quand on se contente d'elle et qu'on ne lui demande que ce qu'elle peut donner. Si elle ne répond pas à toutes les questions que lui adressent les avides et les empressés, du moins ce qu'elle apprend est sûr. Pour être acquis par des oscillations successives, les résultats de la science moderne n'en sont pas moins précieux. Les délicates approximations, cet affinage successif, qui nous amène à des manières de voir de plus en plus rapprochées de la vérité, sont la condition même de l'esprit humain » (2).

Considérée sous tous les rapports, la classe des médecins ne saurait donc être trop respectée...

(1) LEIBNIZ (Lettre de) à l'abbé BIGNON, à la date du 26 mai 1714. (*Chronique Médicale* du 1^{er} avril 1908).

(2) RENAN. — « L'avenir de la Science ». Discours de réception à l'Académie Française en remplacement de Claude BERNARD.

André BEAUNIER. — « Les tribulations de la Science ». *Echo de Paris* du 14 septembre 1920.

A la rigueur, nous pouvons laisser les poètes, habitués à l'hyperbole, professer de grossières théories médicales. A eux seuls sont permises certaines licences... poétiques !...

- » Un roi, cela vieillit, même un roi fort, puissant.
- » Les rois ont des poumons, de la bile, du sang,
- » Un cœur, qui le croirait ?... et même des entrailles !...
- » La fièvre avant l'émeute a fréquenté Versailles ;
- » Le ventre peut manquer de respect ; les boyaux
- » Osent mal digérer les aliments royaux ;
- » Bons rois ! Dieu joue avec leur majesté contrite ;
- » Dans la toute-puissance il a mis la gastrite ;
- » Il faut bien l'avouer, dut en frémir d'Hozier,
- » Ainsi que les dindons, les rois ont un gésier » (1).

Il faut avouer que de pareilles assertions nous étonnent dans la bouche d'un Victor Hugo lui-même, malgré son irrévérencieuse imprécation lancée pour déboulonner les tyrans de leur piédestal... Et nous devons nous acharner à déraciner dans le peuple ces croyances ridicules à des théories baroques.

« Pour l'immense majorité des hommes, la Providence est un dogme, le Hasard un mot, le Déterminisme une théorie. Les croyants laissent au clergé le soin de commenter le dogme. Les adeptes laissent aux savants le soin de prouver la théorie. Tous se réclament du hasard, qui est la chose de tout le monde, l'expédient universel des esprits à court et des spéculations aux abois, qui sert à tous, parce qu'il ne signifie rien et ouvre la porte à toutes les illusions, parce qu'il l'ouvre sur un tiroir à facettes où chacun voit se refléter à l'infini ses propres désirs... » (2)

« Le hasard n'est, pour ceux qui n'y croient pas, que l'inexpliqué, et pour ceux qui y croient que l'inintelligible... »

(1) Victor Hugo. — « Les quatre vents de l'Esprit. »

(2) Albert SOREL. — « Fatalisme et Liberté », nouveaux essais d'histoire et de critique (1898).

Que les *Braconniers de la Médecine* obtiennent des guérisons, qu'ils accomplissent de véritables miracles par la foi qu'ils savent inspirer, nous ne voulons pas en douter !...

Que des troubles névropathiques, des palpitations cardiaques ou des accès d'oppression asthmatique, voire même la goutte ou la paralysie nerveuse, aient, sous l'influence de l'imagination, cédé pour un temps, ou même d'une manière définitive, il n'y a là rien que de normal...

Mais que des ulcères, des hydropisies, des inflammations aiguës ou chroniques du poumon aient été guéris sans le secours d'aucune autre médication, on nous permettra de rester sceptique.

En dépit des objections de quelques-uns de ses détracteurs, ou de certains endurcis qui doutent de tout, il n'est plus contestable que la médecine moderne ait une supériorité réelle sur la médecine de nos pères. Et c'est pourtant cette dernière qui, seule, constitue la médecine populaire d'aujourd'hui.

Certes, nous avons bénéficié des acquisitions de nos devanciers ; mais nous y avons ajouté, et ceux qui viendront après nous accroîtront encore le domaine de nos connaissances ; car, ainsi que Gustave Flaubert l'avait appris de Montaigne, dont il était « plein »... — les *Essais* étaient son bréviaire, il le relisait sans cesse et en conseillait la lecture à ses amis... — « la vérité d'aujourd'hui est l'erreur de demain ; l'humanité est toujours en marche et ne conclut jamais... ».

« Heureusement, nous avons la critique. L'esprit humain ne serait pas sans elle, et... les sciences n'existeraient pas, s'il n'y avait à côté d'elles une gardienne vigilante pour empêcher le monde d'être dévoré par la superstition et livré sans défense à toutes les assertions de la crédulité... » (1).

(1) Réponse d'Ernest RENAN à Louis PASTEUR lors de sa réception à l'Académie Française, en remplacement de LITTRÉ auquel PASTEUR reprochait de n'avoir pas été un « expérimentateur »... Il y a dans le texte de RENAN : « Vos sciences »... Nous nous sommes permis de « dépersonnaliser ».

L'homme, au moment où il sortait des mains de la nature, pour parler le langage de Rousseau, a logé, solitaire et farouche, sous des abris et dans des grottes que n'illuminait jamais un rayon de soleil. Polissant son silex, après l'avoir taillé, il a connu la faim qui tord les entrailles, la soif qui dessèche le palais, l'angoisse de l'inconnu qui affole le cerveau. Aveuglé par les éclairs des volcans qui incendiaient les cieus, tremblant de peur sur un sol qui tremblait et qui s'ouvrait sous ses pas, il lui a fallu disputer sa vie, avec l'ongle, le bâton et le caillou, à de gigantesques mammifères terriblement armés : le mammoth à crinière laineuse, le rhinocéros dicorne à narines cloisonnées, le chat-tigre géant, le grand ours des cavernes !... Il est devenu superstitieux !...

Il était faible et nu ; mais il possédait le cerveau qui crée et la main qui exécute. De siècle en siècle, il a perfectionné ses armes, son outillage. Il a su acclimater l'épeautre sur un sol bouleversé. Il en a transformé l'épi d'or, cher à Cérès. Il en a broyé le grain pour en faire du pain, cette chose sublime qui est restée le symbole de la grande communion. Il a soumis au joug les animaux féroces qui sont devenus nos auxiliaires les plus utiles, nos amis les plus fidèles, nos compagnons les plus dévoués. Il nous a donné nos loisirs et nos institutions. A la tribu, groupe des peuples pasteurs et chasseurs, frappés d'avance d'une éternelle immobilité, il a substitué le municpe agricole ; au municpe agricole, la cité... — la cité d'où est sortie la Nation.

En un mot, il a fait la civilisation ; mais, tout comme au premier jour, alors qu'il tremblait de peur en défendant sa vie contre les loups et les sangliers, il est resté superstitieux !...

C'est donc, il nous semble, un devoir que de commencer ici l'étude de la superstition à travers les âges. La tâche n'est point aisée ! Seuls nos lecteurs possibles pourront dire si nous avons réussi !...

CHAPITRE PREMIER

La superstition à travers les âges.

« L'art merveilleux qui vient au secours de la vie, remonte à l'origine des sociétés. Il a même devancé le labourage, puisque la femme a porté des enfants avant qu'il y eût des moissons, et que le berceau de l'homme est chargé de douleurs. Le premier médecin qu'a vu le monde a été sans doute quelque mère qui cherchait à soulager son enfant. La pitié et le génie étendirent ensuite la médecine à tous les hommes : l'une découvre le malade, l'autre trouve le remède. »

Ainsi s'exprime Chateaubriand !... Laissons de côté ce jugement porté sur la science médicale par le prestigieux écrivain du *Génie du Christianisme*. Sa grandiloquence n'exclut pas la profondeur de sa pensée ; mais nous préférons nous reporter plutôt aux hommes de la préhistoire qui nous ont laissé, à défaut de textes, leurs instruments de travail, les dessins de leur art, leurs monuments mutilés, des débris de squelettes, des éclats de silex...

D'altérations pathologiques des os, on a pu induire l'existence de certaines maladies ; de certaines pertes de substance, une pratique chirurgicale relativement avancée. « Ce vieux passé, comme l'enseignait Fustel de Coulanges, c'est encore le présent, car le présent en est formé... »

C'est ainsi qu'à la fin de l'âge du renne, l'assistance publique était organisée. On soignait affectueusement les infirmes, les vieillards et les malades. Après chaque

bataille, les tribus belligérantes rassemblaient leurs blessés et des chirurgiens procédaient aux pansements nécessaires et à l'extraction des projectiles. Le docteur Prunières, de Marvejols, a exhumé du limon stalagmitique des galeries souterraines des cavernes de Baume-Chaudes et de l'Homme-Mort (Lozère) des os iliaques, des vertèbres et des tibias humains contenant encore, enchassés dans une gangue osseuse de nouvelle formation, les pointes des flèches en silex qui les ont frappés (1). Or, si l'on ne recueille dans l'organisme des victimes que les pointes des traits vulnérants, c'est que les pédoncules et les ailerons en ont été retirés. D'autre part, si ces pointes sont soudées par des ostéophytes volumineuses aux os qu'elles ont pénétrés, c'est que l'opération a été entreprise sur des sujets vivants et menée à bonne fin, puisque ceux-ci ont pu, pendant de longues années encore, poursuivre, aux forêts prochaines, le cerf et l'aurochs. Les couteaux, les scies, les poinçons, les ciseaux en silex, en ophite, en jade, encastrés à l'aide de tendons et de bitume dans des gaines en corne ou en bois, les plaies des Lozériens primitifs, cicatrisées après l'enlèvement d'une portion des corps étrangers, n'en affirment pas moins la présence d'hommes de l'art dans les rangs des combattants des âges lithiques. Machaon et Podalire, fils d'Esculape, qui soignèrent les Grecs au siège de Troie et guérèrent Philoctète, blessé par les flèches d'Hercule qu'il avait livrées..., les « *iatroï* », esclaves qui accompagnèrent les Macédoniens en Perse..., les médecins à double solde des cohortes et des légions romaines... (2), affranchis par Jules César après la campagne des Gaules, ne sont que les arrière-descendants d'une longue lignée de chirurgiens d'armée...

L'art médical daterait-il donc de la période néolithique

(1) D^r LEDOUBLE « La grotte des Fées de Mettray (Indre-et-Loire) à l'époque de la pierre polie », Tours, 1892.

(2) *Medici duplicarii cohortium et legionum*, SUÉTONE, livre VIII.

de la pierre polie, pendant laquelle a paru l'homme actuel ?... Quoi qu'il en soit, il nous sera bien permis de supposer la superstition plus ancienne encore et de la faire remonter à la période de la pierre taillée, archéolithique ou paléolithique, qui vit naître l'homme quaternaire. « L'homme, en effet, parla et créa des mythes avant d'écrire... », c'est Renan qui l'a dit !...

A toutes les époques, la superstition, compagne fidèle de l'ignorance, s'est alliée à la pratique médicale et chirurgicale. De tout temps, plusieurs maladies, notamment les convulsions, l'épilepsie, l'hystérie, le délire, la folie, ont été considérées, les unes comme sacrées, les autres comme indiquant la prise de possession du corps et de l'âme par les démons ou autres malins esprits. « Qui sait, disait Broca, si le traitement des convulsions par la trépanation, presque abandonné maintenant, mais très usité au Moyen-Age et même après la Renaissance, n'a pas été imaginé dans l'origine par des gens qui croyaient ouvrir une porte de sortie aux génies malfaisants !... »

Il n'en est pas moins vrai que l'opération la plus audacieuse entreprise par les chirurgiens des âges lithiques est celle de l'ouverture du crâne. Les praticiens archi-séculaires de la pierre polie trépanaient, non seulement les vivants, mais encore les défunts.

Broca supposait que les enfants guéris par la trépanation de leurs convulsions étaient l'objet d'une vénération spéciale, et qu'après leur mort on découpait dans leurs crânes des rondelles qui servaient d'amulettes... De la vertu prophylactique à la vertu curative, il n'y a qu'un degré, et « il n'est nullement impossible, concluait le sagace savant, que l'usage médicinal de la substance du calvarium ait été la conséquence de l'usage mystique des *amulettes crâniennes* » (1).

(1) Cette hypothèse, ingénieuse entre toutes, très admissible en 1872 et en 1876, est difficilement soutenable à l'heure actuelle. Sans doute, DE BAYE et MOREL, de Châlons-sur-Marne, ont détaché des fragments crâniens; de torques de bronze

La superstition n'a guère changé à travers les siècles !... Jadis, en Assyrie et en Chaldée, lorsqu'une personne tombait malade, on n'avait pas recours à la médecine, mais à une incantation capable de chasser du corps atteint le mauvais esprit qui s'y était introduit (1).

Le sang fut pendant longtemps considéré comme un cruel et dangereux poison. Psamménite, roi d'Égypte, condamné par Cambyse à boire du sang de taureau en mourut sur le champ (2). Thémistocle, plutôt que de porter les armes contre Athènes, sa patrie, se donna la mort en buvant du sang de taureau... « ainsy que le tient la plus commune renommée » (3).

Aristophane, le grand comique grec, ne manque pas une occasion de nous vanter l'ardeur belliqueuse qu'inspirait la nourriture à l'ail. Dicéopolis se plaint amèrement de ce que les Odomantes lui ont volé celui dont il s'était muni pour son dîner (4) ; car ce mets éminemment recherché constituait, avec l'oignon, les vivres de réserve du havresac de campagne des soldats de cette époque. On en gavait les coqs avant le combat...

Artémise, reine d'Halicarnasse, non satisfaite d'avoir fait élever à son époux Mausole le tombeau qui fut l'une des sept merveilles du monde, vers l'an 353 avant Jésus-Christ,

décorant la poitrine des chefs gaulois enterrés en Champagne. Sans doute, la substance du calvarium a été vantée jadis comme le remède souverain de l'épilepsie. Mais il n'en est pas moins avéré que la trépanation posthume ne coïncide pas toujours avec la trépanation faite sur le vivant. (Crânes trépanés de Pamproux (Deux-Sèvres), Collection Souché. — *Bulletin de la Société d'Anthropologie de Paris*, 1882 à 1889.) C'est pourquoi les anthropologistes archéologues tendent à se rallier à la façon de voir de CARTAILHAC, professeur libre à la Faculté des Sciences de Toulouse. Les dolméniques trépanaient les morts dans l'intention toute prosaïque d'extraire du crâne la matière essentiellement putrescible du cerveau, soit pour se conformer aux prescriptions d'un rite funéraire, soit pour obtenir de durables trophées. Est-ce là l'expression de la vérité ?... L'avenir nous l'apprendra !...

(1) MALET. — Histoire de la Civilisation (du XIX^e au VII^e siècle avant J.-C.).

(2) HÉRODOTE. — *Thalie*, XV (vers 484-425 avant J.-C.).

(3) PLUTARQUE. — Vie de Thémistocle (traduction Amyot).

(4) ARISTOPHANE. — *Les Acharniens*, comédie (427 av. J.-C.).

buvait, par tendresse, une eau saturée des cendres de son mari mêlées de perles pilées (1).

Quand les Barbares partirent pour Sicca, les Carthaginois leur donnèrent des amulettes contre les maladies (2). Mais on avait craché dessus trois fois pour attirer la mort. On y avait enfermé des poils de chacal qui rendent le cœur lâche...

Le suffète Hannon frottait ses ulcères avec une spatule d'aloès et buvait une tisane d'asperges bouillies dans du vinaigre où l'on avait ajouté la cendre des belettes d'Hécatompyle que l'on brûlait vivantes. Tout le monde savait, dans Carthage, que le bouillon de vipères était un reconstituant du corps humain et que le lait de chienne guérissait la lèpre. Les calcédoines préservaient des poisons. Les opales de la Bactriane empêchaient les avortements. Les colliers de grains de gagate servaient à reconnaître les hommes sujets au mal sacré. Et l'améthyste s'appelait ainsi parce que l'on attribuait à cette pierre la vertu d'empêcher l'ivresse... La fille d'Hamilcar consultait la « *Rabbet* », habile à distinguer les dieux qui envoyaient les maladies. Toutes les prêtresses de « *Tanit* », guidées par Salammbô, chantaient que le sang d'un chien noir, égorgé par des femmes stériles, une nuit d'hiver, dans les décombres d'un sépulcre, appliqué en frictions sur leurs abdomens, rendait les femmes infécondes...

Pétrone, dans son « *Satyricon* », nous fait connaître que les sorcières de son temps, pour faire recouvrer la puissance priapique à ceux qui l'avaient perdue, pétrissaient de la poussière avec leur salive et en marquaient le front de ceux qui étaient atteints de ce que nos pères ont appelé le « *nouement de l'aiguillette* »...

(1) Encyclopédie du **xx**^e siècle.

(2) Troisième guerre punique (149-146 av. J.-C.)

Deuxième — (218-201 av. J.-C.)

Première — (264-241 av. J.-C.)

Lucius Vitellius, frère de l'empereur Aulus Vitellius, éprouvait une telle passion pour une affranchie, qu'il avalait sa salive mêlée à du miel quand il souffrait de la gorge. Et ce n'était pas en secret ni rarement qu'il en usait ainsi, mais tous les jours et devant tout le monde (1).

Saint-Augustin, évêque d'Hippone, dit dans ses « *Confessions* » : « Il y avait à Madaura, patrie du philosophe Apulée, une magicienne à qui il suffisait de brûler sur un trépied, avec certaines herbes et en prononçant certaines paroles, quelques cheveux coupés sur la tête d'un homme, pour attirer aussitôt cet homme dans son lit ».

Vers l'an 900, les humains trahissaient par moments de dangereuses faiblesses d'esprit. Malades, inquiets, ils donnaient des sommes énormes à des sorciers ignares, et l'on voyait éclater tout-à-coup la fortune médicale ou théologique de quelque ignoble garçon de bains devenu thérapeute ou prophète. On pensait alors que l'oraison de Sainte-Marguerite, appliquée en cataplasmes sur le ventre des femmes en travail, calmait les douleurs de l'enfantement. Il suffisait aux jeunes mères de frotter leurs nourrissons, pour les rendre forts, aux pierres dressées dans les campagnes. Telle sainte faisait concevoir des espérances aux femmes jusque-là stériles... et envoyait des songes aux vieillards jaloux pour les rassurer sur la fidélité de leurs jeunes épouses. Telle autre tenait éloignés de la contrée les pestes, les épizooties, les famines, les tempêtes et les dragons de toutes sortes. Sainte-Avoye, venue d'Angleterre, remontait la rivière d'Auray dans un mortier de granit rose, où l'on mettra plus tard les enfants pour les rendre forts. Saint-Vouga passait d'Hibernie en Cornouaille sur un rocher dont les éclats, conservés à Penmarch, guériront de la fièvre les pèlerins qui y poseront la tête...

Jadis, les rois de France jouissaient d'un singulier privilège : celui de guérir par grâce divine « les scrofules, dites

(1) SUÉTONE. — Les douze Césars : Vitellius (69-111).

coutumièrement escrouelles »... pour employer le langage d'Ambroise Paré. Le « *toucher* » était le premier geste du roi chrétien. Commencée avec Clovis, cette pratique devait subsister jusqu'à Charles X. « Il venait chaque année plus de 500 Espagnols en France, pour se faire toucher par le roi » (1). Et ce qui peut surprendre, c'est que, dès cette époque, on croyait à la contagiosité des écrouelles qui suppurent, puisque dans la ville du sacre, à Reims, une pieuse demoiselle fondait, sous Louis XIII, un hôpital d'isolement, réservé au « mal qui se communique »...

En 1481, après une attaque d'apoplexie survenue comme il sortait de table, Louis XI avait presque perdu l'usage de la parole (2). Il consulte charlatans et devins. Il a recours à tous les remèdes naturels et surnaturels (3). Il se fait apporter la sainte-ampoule de Reims. Il va jusqu'à se faire envoyer des reliques par le sultan. On équipe deux navires pour aller quérir « *quelque chose pour la santé du roy* » (4). On fait venir un médecin en renom de Reims, Gérard Cochet. On mande d'Allemagne un chirurgien du

(1) « Les Espagnols, peuple strumeux et craignant Dieu, venaient en grands pèlerinages. Après la mort de Saint-Louis, leur affluence diminua tout à coup. Des Catalans s'étaient procuré un doigt du roi défunt, qu'on faisait toucher aux scrofuleux pour leur éviter le voyage. Durant sa captivité à Madrid, le royal prisonnier, François I^{er}, fut assailli par tous les écrouelleux de la péninsule, momentanément blasés sur la vertu du doigt de Saint-Louis. » (BRISAUD, *Gazette hebdomadaire de médecine et de chirurgie*.)

(2) Les Médecins de Louis XI. (*Union Médicale*, 1862 ; n^o 98, 110 et 125.)

(3) Lettre de Louis XI au prieur de Notre-Dame de Salles, à Bourges : « Maistre Pierre, mon amy, je vous prie tant comme je puis que vous priiez incessamment Dieu et notre dame de Salles pour moy, à ce que leur plaisir soit m'envoyer la fièvre quarte, car j'ay une maladie dont les physiciens disent que je ne puis être guéry sans l'avoir ; et quand je l'auray, je vous le feray savoir incontinent... » (On croyait, d'après Hippocrate, que les sujets qui ont des accès de fièvre quarte ne sont jamais atteints du mal comitial, autrement dit l'épilepsie).

(4) Le 8 juillet 1483, deux navires et trois cents soldats se rendirent à l'île du Cap-Vert où les indigènes se baignaient dans le sang des tortues lorsqu'ils étaient atteints de la lèpre et qu'ils voulaient s'en guérir !... (Histoire de la Marine Française, par DE LA RONCIÈRE). « Quand ils sont secz, ilz se treuvent deux ou trois jours si roids qu'ilz ne se peuvent baigner et les fault appasteler comme à un josne oysiel, et puis après ilz se treuvent très bien, et cela les restraint fort ; par dedans, ils se purgent à mangier du dict poisson et grasse de la dite tortue, à fahon que en continuant, au bout de deux ans ils en sont bien guarys. » (Eustache DE LA FOSSE, *Voyages à la côte occidentale d'Afrique, en Portugal et en Espagne, 1479-1480*).

nom de Sixte. On consulte une matrone ou « *sirurgienne* », Guillemette Duluis. Et tout cela ne sert de rien !... Et tout cela n'empêche pas le roi de « *passer par là où les autres sont passés* »... comme le dit Comynes... Car en dépit des apothicaires, des chirurgiens... et des astrologues (Louis XI avait à son service des « *médecins astrologiens* »), le roi mourait le 30 août 1483.

Mariée depuis dix ans, Catherine de Médicis n'avait pas encore d'enfants. Elle quêtait de tout le monde des conseils pour faire cesser un état qui l'affligeait. Aux sorciers, aux commères, elle demandait des prières et des remèdes mystérieux. Ce serait sur un conseil de Jean Fernel, successeur de Louis de Bourges dans la charge de premier médecin du roy, d'essayer si, « pour la période pendant laquelle la femme est en instance de folie » ... « la royne ne pourroit point estre fécondée »... qu'il en serait résulté François II, né un jour d'éclipse, en 1544, et qui sembla privé de soleil pendant toute sa bien courte vie, puisque, marié le 24 avril 1558 à Marie Stuart, et malgré le dévouement de son épouse, il mourait d'un mal mystérieux le 6 décembre 1560.

L'Estoile, qui commença son « *Journal* » vers 1569, ne parle pas de l'aventure dont Fernel aurait été le héros. Par contre, il nous apprend la mort de Charles de Gondy, fils d'un banquier florentin de Lyon, dont la femme « avoit aydé à la royne, qui avoit demeuré dix ans sans avoir lignée, à faire les dicts enfans » (1).

C'est toute l'histoire de la sorcellerie que nous pourrions refaire ici pour traiter de la superstition (2). Nous nous bornerons à reproduire les attendus de l'*Arrest et procédure contre Simon Achard, sieur de Beaumont, demeurant au bourg de Marsillac-en-Poitou, Médecin empiric, accusé*

(1) Archives historiques, artistiques et littéraires, 1889-1890; tome 1, pages 362-364.

(2) Histoire de la Marine Française par Ch. DE LA RONCIÈRE; Chronique du roy François I^{er} : « Sous François I^{er}, il fut, comme sous Louis XI, organisé des expéditions maritimes qui ne laissèrent pas d'exciter la curiosité des contemporains. Un capitaine de navire, Jean Bellanger de Béserets, fut, à maintes

de magie et négromance, faicte par Pierre Aubin, conseiller au siège présidial d'Angoulême, le vingt-un octobre mil cinq cens nonante six (1).

... « Enquis par quel moyen ledict Simon Achard a guéris et delliez de certain charme un certain Larmoyeux et sa femme »...

... « Répond qu'il l'a fait par les moyens des messes du Saint-Esprit et du Saint-Sacrement de Mariage qu'il a faict dire à l'intention des dicts Larmoyeux et sa femme, et de l'imposition des mains que le Prestre à faict sur eux sans avoir usé d'autres remèdes ni cérémonies »...

... « Enquis par quel moyen ledict Achard a guéri de la jaunisse Larmoyeux et sa femme »...

... « Répond qu'il l'a faict par opération du loriot... N'ayant jamais refusé aux grands seigneurs qui le luy ont commandé, gentil-hommes, capitaines et aultres de quelques qualités qu'ils soient, de s'employer pour leur bien, guérison et soulagement »...

... « Outre qu'infinies personnes qui estoient blessez ont esté par luy secourus heureusement et remis en santé »...

... « Ne l'a pu faire par les dicts moyens du loriot, messes et cérémonies, aultrement que par magie et négromance »...

... « Aultrement, si le loriot guérissoit la jaunisse, les

reprises, chargé de missions secrètes au Brésil, dont il revenait chaque fois avec une cargaison de bois. On sut plus tard que le roi avait acquis, lors d'un séjour à La Rochelle, de certains Normands, pirates et corsaires, leur butin composé, entre autres produits, de bois de gayat ou palme sainte. Lorsqu'on sait à quel usage servait cette substance, on ne doute plus que le royal avarié n'ait fait cette acquisition à bon escient. »

« C'est en 1560 que Jean Nicot, ambassadeur à Lisbonne, introduisit le tabac en France. Il en avait remis à Catherine de Médicis pour guérir ses migraines et attribuait à cette plante une grande valeur médicinale. Tout d'abord l'herbe à Nicot eut très peu de succès. Elle fut, au début, l'objet de mesures prohibitives sévères. Des bulles pontificales, des décisions synodiales, des édits royaux en défendirent l'usage. Le pape Urbain VIII excommunait ceux qui prisaient dans les églises. En Perse, on coupait le nez aux priseurs et les lèvres aux fumeurs. A Moscou, on leur administrait 60 coups de knout sur la plante des pieds. »

(1) Pierre DE LANCRE. — Incrédulité, MDCXXII.

Princes et Grands Seigneurs en estans malades, on iroit rechercher cet oiseau jusques au ciel »...

... « A donc, ledict Achard, par Arrest de l'an mil cinq cens nonante sept donné au rapport de Monsieur Bognier est condamné à estre pendu et estranglé »... (1).

Richelieu était à peine âgé de vingt-trois ans qu'il ressentait les premières atteintes de fièvres intermittentes. Trois ans plus tard, au commencement de 1611, les fièvres le minent à nouveau ; il se plaint alors de maux de tête intolérables. Les remèdes de son compatriote et médecin, Citois, étant restés sans effet, il a recours aux empiriques. On a de lui une épître où il remercie le général des Chartreux de lui avoir fait cadeau d'une croix et surtout du « *bon bézouart* », qui l'a tiré d'une si fâcheuse maladie (2).

Et pourtant, dès les premiers mois de l'an 1616, il est repris d'accès fébriles. En août 1625, il présente les mêmes symptômes. En somme, les migraines persistent depuis la jeunesse jusqu'à la vieillesse prématurée du cardinal !...

« Rien n'est arrivé ici que la mort de M. le Cardinal de Richelieu, le jeudi quatre décembre, à midi. Le quatrième jour de sa maladie, *desperantibus medicis*, on lui amena une femme qui lui fit avaler de la fiente de cheval dans du vin blanc, et, trois heures après, un charlatan qui lui

(1) Le seigneur de Beaumont fut exécuté à Paris le 13 janvier 1597 « combien que plusieurs grands se fussent employez à le sauver. » (Pierre de LANCHE, Incrédulité).

(2) *Revue historique*, 1890. Le *bézoard*, du persan *bad-zahar*, est une concrétion pierreuse qui se forme dans l'estomac de certains ruminants et à laquelle on attribuait jadis la propriété de chasser les venins et de neutraliser les poisons. On le portait en amulettes, mais il était souvent administré à l'intérieur, notamment contre la peste et la petite vérole.

Le *bézoard oriental* provenait de la dernière poche stomacale de la chèvre épagre de Perse ou d'Asie centrale, d'où son nom d'*Egagropile*... Le plus recherché était une concrétion biliaire extraite du porc-épic.

Le *bézoard occidental*, beaucoup moins estimé, provenait du chamois d'Europe. C'est donc probablement de ce dernier dont parle le Cardinal de Richelieu dans sa lettre au général des Chartreux.

donna une pilule de laudanum, *et omnia frustra : contra vim mortis non est medicamen in hortis* » (1).

Une relation du temps, publiée dans la *Revue historique*, nous confirme que « le trois décembre, qui estoit mercredi au matin, les médecins l'abandonnèrent aux empiriques, voyans qu'ils n'avoient plus de remèdes en leur pouvoir »...

Ainsi donc, à toutes les époques, partout et pour tous, il s'est trouvé, grâce à la superstition, des guérisseurs célèbres et des donneurs de conseils non moins renommés. Parmi ces derniers, nous citerons l'une des femmes les plus distinguées du XVII^e siècle : l'élève de Ménage et de Chapelain, l'amie de Madame de La Fayette, de Fouquet et de Pomponne, la mère de la comtesse de Grignan... Marie de Rabutin-Chantal, marquise de Sévigné !...

Toute sa vie, Madame de Sévigné a fait de la médecine. La santé de sa fille, de ses parents, de ses amis, l'a occupée très activement. Dans presque toutes ses lettres, elle prodigue les conseils médicaux à ceux qui lui en demandent, voire à ceux qui ne lui en demandent pas. Mais il faut convenir que ce zèle était beaucoup plus ardent qu'éclairé. Les remèdes qu'elle conseillait sont presque tous des remèdes de bonne femme, et « la mère de la plus jolie fille de France » aurait largement mérité le « *Digna est intrare* » de l'immortel Molière !...

Elle envoie chercher certaines herbes !... Elle attendra un peu de frais pour se purger à la pleine lune !... Elle affirme que la fièvre était nécessaire pour consumer ses rhumatismes..., et, pour éviter les humeurs qui s'amoncellèrent l'année dernière, elle mettra ses mains en pleine vendange !... Elle emploie la poudre de Josson, celle du bonhomme de Lorme, l'eau d'Arquebusade, le bouillon de vipères, la toile Gauthier !... Elle raconte que Ludres, Coëtlogon et la petite de Vouvray sont parties à Dieppe se

(1) Lettre de Gui Patin à son ami Charles Spon, en date du 12 décembre 1642. (*Contre la force de la mort il n'est pas de médicament en nos jardins*).

faire jeter trois fois dans la mer, pour avoir été mordues d'une petite chienne qui était à Théobon et qui est morte enragée !... Elle reproche à sa fille de traiter ses accouchements comme ceux de la femme d'un colonel suisse..., puis elle ajoute : « Je vous en prie, ma bonne, ne vous fiez point aux deux lits ; c'est un sujet de tentation, faites coucher quelqu'un dans votre chambre »... Autrement dit : Assez de grossesses ! Que Monsieur de Grignan soit raisonnable !... Elle donne même des conseils et des renseignements d'une précision bizarre au sujet de certaine dame de la Cour avec laquelle son fils aurait contracté quelque blennorrhagie !... etc...

Nous pourrions longtemps et longuement continuer de la sorte, mais ce sujet a été magistralement traité déjà (1). Nous préférons clore ce chapitre en abordant l'étude de la superstition actuelle de nos campagnes...

Autrefois, chez nos paysans, on appelait « *sorcier* » toute personne soupçonnée d'avoir fait un pacte avec le diable à l'effet d'opérer des maléfices mystérieux.

Aujourd'hui, on applique ce terme à tous les individus qui, à tort ou à raison, passent pour posséder des secrets, des formules oratoires ou des panacées universelles composées avec des ingrédients mystérieux.

En général, ce sont de grands observateurs et des psychologues très avertis des faiblesses humaines. Plus cultivés que leur entourage, ce qui ne signifie pas beaucoup, ils usent et ils abusent de leurs... connaissances pour entretenir soigneusement de folles idées dans nos campagnes poitevines.

C'est ainsi que la queue d'un lézard gris, un bout de corde de pendu, sont des porte-bonheurs infailibles. La chouette est un oiseau de malheur, et son cri lugubre est un signe certain de la mort ; d'où les tortures cruelles

(1) Professeur MÉNIÈRE. — Les consultations de Madame de Sévigné. (Feuilleton de la *Gazette Médicale de Paris*, 1862-1863).

infligées au malheureux oiseau des nuits, que les villageois clouent vivant aux portes de leurs granges... On peut être assuré d'être victime d'un accident de voiture dans le cours de la journée, si l'on a le malheur d'apercevoir une femme en cheveux, le matin, à jeun. Aussi, dès le saut du lit, nos villageoises se cachent-elles pour se peigner ?... La poignée de main d'un père de famille, dont le fils est mort au régiment, protège longtemps le jeune conscrit, qui s'en va tout joyeux se présenter devant le conseil de révision !...

Une tradition veut que les enfants nés avec des dents aient l'assurance du bonheur leur vie durant !... Les anciens prédisaient de grandes destinées aux enfants mâles qui naissaient avec des dents, et bien des personnages illustres ont présenté cette particularité (1). Les noms de Curius Dentatus, Robert le Diable, Richard VI d'Angleterre, Don Carlos, fils de Philippe II, Mazarin, Louis XIV, Mirabeau, le docteur Broca... (2) semblent donner créance à ce préjugé.

La même anomalie était regardée comme un mauvais présage pour le sexe féminin. Valéria, fille de Dioclétien, femme de l'empereur Valère, étant née avec deux dents, les aruspices annoncèrent qu'elle causerait la ruine de la ville où on la transporterait... Et cette prédiction s'accomplit, au dire de Pline. Seulement on a négligé de nous dire quelle est la ville qui eut cette malchance (3). La fin tragique de cette impératrice, décapitée en Thessalie par les ordres de son propre fils, vérifia en partie le pronostic fâcheux des augures...

(1) D^r CABANÈS. — Les indiscrétions de l'Histoire, tome IV.

(2) Un médecin d'Angers, élève et ami personnel du docteur BROCA, a démenti cette affirmation et détruit « la légende qui veut que BROCA soit né avec des dents. »

(3) Valeria Galeria, fille de Dioclétien et de Prisca, femme de l'empereur Valère, fut déportée à Suessa Pometia, ville alors très florissante, et la prédiction s'accomplit. Poursuivie elle-même par le destin, elle fut, à la suite d'aventures tragiques, décapitée à Thessalonique, par les ordres de son fils Lucinius. (Æsculape, janvier 1923).

A l'heure actuelle, l'opération la plus contestable de la *kabbale* rustique (1) est la « *malédiction du seuil* »...

Ici, le sorcier prête son concours aux vengeances hypocrites et honteuses des particuliers...

Un fermier croit avoir à se plaindre d'un voisin dont il ne peut obtenir raison par les moyens ordinaires de la Justice de Paix ou des tribunaux. Il va trouver le sorcier de son bourg et, moyennant une certaine somme d'argent, il lui demande « *d'ensorceler* »..., de « *maudire le seuil* » de son ennemi, afin de provoquer sa ruine...

Les magiciens de village n'aiment pas beaucoup faire cette commission, car elle peut leur valoir certains désagréments, par exemple celui d'être battus, lorsqu'ils sont surpris par les habitants de la ferme que l'on veut damner pour toujours. Ils prennent, en conséquence, de grandes précautions. Ils n'opèrent qu'au petit jour ou bien en l'absence des hôtes.

La « *malédiction du seuil* » la plus complète et, paraît-il, la plus impitoyable, consiste à semer devant la porte une poussière spéciale, faite de coquilles d'huîtres, de débris d'os et de produits macabres préparés suivant des rites et d'après des formules dont le secret ne nous a pas été livré. Les doigts du magicien égrènent cette poudre, tandis qu'il prononce, très vite et trois fois, les noms et prénoms des personnes qu'il s'agit d'atteindre. Lorsque le métayer, sa femme ou ses enfants poseront par mégarde leurs pieds sur cette mixture, ils seront instantanément « *ensorcelés* »... et feront, pour le moins, une bonne maladie... !

Nous devons nous empresser de dire qu'à l'ordinaire la vengeance s'exerce plutôt sur le cheptel. Nos bons paysans, regrettant davantage la perte d'une paire de bœufs que la mort d'une femme que l'on remplace sans l'acheter, prieront le sorcier de semer sa poussière devant l'étable.

(1) Le mot : *Kabbale* vient de l'hébreu *Kabbalah* (tradition). C'est la raison qui nous a fait écarter l'orthographe française de *cabale*.

Avant la fin de la semaine, une épidémie s'abattra sur le troupeau du fermier maudit, qui ne pourra se délivrer du mauvais sort qu'en appelant à son aide un autre sorcier, pour effacer les traces de son confrère... à condition toutefois qu'on lui donne une honnête récompense !... N'est-ce pas naturel ?...

Ce qui l'est peut-être un peu moins, c'est que, très souvent, le même individu exerce et cumule les deux fonctions. Il est « *sorcier* », quand il faut faire le mal ; il est « *devin* », quand il s'agit de le défaire. Si son opération échoue, il est ainsi toujours assuré de ne pas avoir gaspillé son temps vainement, temps évidemment précieux et doublement rémunérateur !...

Il est pénible de constater que de pareilles croyances existent encore, profondément enracinées dans beaucoup d'esprits, à une époque de lumière comme la nôtre !...

Nous avons été témoin de scènes curieuses qui nous ont profondément étonné, et nous devons avouer que nous n'avons pas eu le courage d'en manifester notre surprise. Nos efforts sont restés vains et nos démonstrations inutiles. Il ne nous a pas été possible de convaincre les victimes de la magie de leur naïveté et de leur sottise... Notre bon vieux grand-père paternel lui-même, l'honnêteté en personne, fut longtemps montré du doigt par certains imbéciles, qui lui attribuaient la stupide vertu d'empêcher les canes de pondre !...

Oh !... Il est bien entendu que l'on ne croit plus guère à ces histoires de loups-garous !... Il est bien entendu que l'on ne s'occupe plus officiellement des sorciers !... Et, lorsque nous racontons de semblables énormités, on sourit autour de nous, on hausse dédaigneusement les omoplates, on prend un air sceptique !...

Pourtant, les vieux fantômes n'ont fait que changer de nom. Les anciennes superstitions ont été remplacées par d'autres... Evidemment, la croyance aux démons, aux sabbats, aux nuits de Walpurgis, aux chevauchées nocturnes

sur des balais, aux fuites par les cheminées, aux vieilles changées en jeunes femmes, aux danses furibondes et macabres, aux délicieuses musiques, aux scènes érotiques, qui composaient les fantaisies des prétendus adorateurs du diable, a peut-être disparu, mais il n'est pas nécessaire d'aller très loin pour trouver des milliers de personnes prêtes à courir chez le porte-paroles d'un archange !...

Un juge d'instruction, lui-même, n'a pas craint de prendre la responsabilité de procédés sans nom, pour débrouiller, il n'y a pas très longtemps, une assez ténébreuse et angoissante affaire de lettres anonymes...

Les somnambules jouissent toujours d'une faveur incontestable et considérable... Les tireuses de cartes conservent une clientèle innombrable et jamais désabusée... Et combien de campagnards paient de leur santé la foi superstitieuse qui leur fait délaissier l'homme de l'art au profit de la voyante ou de quelque charlatan sans scrupule !...

On en frémit rien que d'y penser ; et l'on reste atterré devant un pareil souffle de folie ou d'inconscience contre lequel tous les efforts restent lettre morte... Nous n'avancons là rien que nous ne pourrions démontrer. On s'en rendra compte par la suite. C'est l'histoire d'hier. C'est celle d'aujourd'hui. Ce sera celle de demain !...

Au début des civilisations, le prêtre, sorcier et guérisseur tout à la fois, ne sortait jamais de sa tour d'ivoire...

Depuis, le prêtre est descendu dans la rue. Le médecin a changé son vieux tube hirsute et sa longue redingote pour la casquette plus démocrate et le raglan plus moderne de l'automobiliste !...

Seul, le sorcier, un perpétuel réincarné, a compris la bévée. Il est resté, sinon plus rare, du moins plus mystérieux. Cela prouve, tout simplement, qu'il a une psychologie supérieure, puisque, seul, il a su capter la bêtise humaine, « la seule chose qui, d'après Renan, donne le mieux l'idée de l'Infini »...

CHAPITRE II

Ceux qui usurpent le titre de médecin.

S'il existe des médecins en Poitou, il y a d'abord et surtout des guérisseurs. Et ceux-là, ils sont légion !... Depuis l'empirique hongreur, le « *mageyeux* » ou « *mège* », qui cumule les fonctions de vétérinaire, de thérapeute et de chirurgien-dentiste, jusqu'à la « *bonne femme* », produit hybride de sorcière, d'accoucheuse et d'herboriste, en passant par le « *rebouteux* », maître en l'art de remettre les pieds démis et de soigner les « *gourfoulures* »..., on trouve, à tous les degrés, l'exercice illégal de la médecine. Il y a celui qui ramasse des herbes ; celle qui « *conjure* » les brûlures ; la femme qui fait passer les verrues ; l'homme qui traite pour les maux de la matrice. Il y a même le « *jeteux de sorts* », qui n'est pas le moins redoutable, ni le moins redouté !... (1).

En somme, c'est toute une corporation d'audacieux charlatans qui vit en exploitant la crédulité publique, et en vit

(1) C'est aux nuits des vendredis
Dredis treize, dredis treize,...
C'est aux nuits des vendredis
Que les mots qu'on dit, sont dits !

Les fruits sont pourris !...
Les bœufs sont morveux !...
Les blés sont grêlés !...
Pourquoi ces fruits-là ?...
Pourquoi ces bœufs-là ?...
Pourquoi qu'il grêla ?...

Berbis
N'ont plus d'pis !...
Pourceaux
N'ont qu'les os !...
La meule est en feu !...
Pourquoi ces ouailles-là ?
Pourquoi ces porcs-là ?
Pourquoi qu'il brûla ?
Le j'teux d'sorts a passé par là !
Le j'teux d'sorts a passé par là,
(Chanson villageoise).

quelquefois grassement par l'application, à tout propos et hors de propos, de procédés stupides où la bêtise ne le dispute qu'à la saleté !...

C'est principalement dans les entorses, dans les luxations et dans les fractures que réside le summum du triomphe des « guérisseurs ». Là, le « rebouteur » est véritablement le maître de la situation, parce que c'est un sophisme malheureusement trop accrédité dans la classe populaire, voire même dans la classe aisée, que le médecin ignore totalement « l'art de remettre les pieds démis ».

Qu'est-ce donc que « rebouter » ?... « Rebouter », nous dit Littré, c'est faire le métier de « rebouteur »... « Rebouteur » est synonyme de « renoueur ». On dit aussi « rhabilleur » ou « radoubeur ». « Adouber », comme « radouber », est un terme de marine qui signifie « réparer ». « Excellent radoubeur, écrit Agrippa d'Aubigné (1) dans le *Baron de Fœneste*, il racoustroit plusieurs estropiez dans le païs » (1617).

Les rebouteurs ont été successivement désignés sous les noms de « restaurateurs », de « maîtres abilleurs », de « maîtres réparateurs des corps humains » (2). « Renoueur et rhabilleur » sont deux expressions dont on faisait couramment usage au temps d'Ambroise Paré (1517-1590). « Rhabilleur » disparut de notre langue vers 1762. Le mot de « renoueur » fut maintenu. « Le renoueur est le chirurgien qui a eu l'adresse de renouer les membres disloqués » (3). « C'est un chirurgien qui s'occupe particulièrement de la réduction des membres disloqués » (4). Ce furent Dupuytren et Balzac qui accréditèrent le mot de « rebouteur ». « Le procédé qui consiste à effectuer d'un

(1) Agrippa d'AUBIGNÉ, Saintongeais de naissance, Loudunais par ses origines familiales, redevenu Poitevin pendant la dernière partie de sa vie (1617).

(2) *Bulletin de la Société des Archives de Saintonge et d'Aunis* (1883-1884), tome IV, page 90.

(3) D'ALEMBERT. — *Encyclopédie* (1751-1772).

(4) *Grand Vocabulaire Français* de 1773.

seul coup le redressement des membres est celui des charlatans et des rebouteurs... », disait Dupuytren (1771-1835); et Honoré de Balzac (1799-1850) écrivait de son côté : « Cet homme était l'espèce de sorcier que les paysans nomment, dans plusieurs endroits de la France, un *rebouteur* » (1).

Si le mot n'est pas très vieux, la chose, par contre, remonte à une époque que l'on peut dire pour le moins très ancienne, puisque, dans son *De Fracturis et de Articulis*, Hippocrate affirme qu'il existait déjà de son temps (460 avant Jésus-Christ), « des gens possédant l'art de tromper le public par de vaines et dangereuses promesses, des personnes qui, pour redresser les bossus, les étendaient sur une échelle, d'où elles les lançaient en les faisant pendre, excitant par là l'admiration d'un peuple ignare et ne se mettant pas en peine des résultats » (2).

Galien (131-210), après avoir dit que les rebouteurs de son temps étaient très adroits et très habiles, ajoute que, s'étant luxé la clavicule en s'exerçant à la lutte, le maître de la palestre (et tous les maîtres de la palestre étaient rebouteurs) lui fit endurer des douleurs atroces, sous prétexte de réduire la luxation..., qu'il ne réduisit point du reste.

Sous François I^{er}, les renoueurs furent admis pour la première fois à la Cour. Un certain Guillaume Thoreau touchait 240 livres d'honoraires par an, en sa qualité de « *renoueur et rhabilleur du roy* ». Louis XIII en eut trois ; Louis XIV, neuf ; Louis XV, huit. Louis XVI se contenta de quatre. Leur insolence s'accrut avec leurs privilèges, à tel point que certain renoueur pouvait dire, en 1635, à Philippe de Flesselles, médecin attaché à la Cour, de « *s'oster de là* » et que « *ce n'estoit point son métier* »... Il s'agissait de panser un des chevaliers de la suite royale

(1) *Chronique médicale* (1^{er} mai 1904).

(2) A. LECOCQ. — *Empiriques et rebouteurs beaucerons* (Chartres, 1862).

et de remettre une fracture de jambe consécutive à une chute de cheval (2).

Aujourd'hui, en estropiant les gens, les rebouteurs se font de belles rentes au soleil. Leurs pratiques seraient comiques si elles n'étaient par trop souvent dangereuses. L'industrie criminelle de ces gens-là ne devrait être tolérée à aucun prix. Leur œuvre néfaste est le côté le plus funeste de la thérapeutique populaire.

La plupart du temps, ils arrivent complètement ivres chez leurs clients. Et d'ailleurs, ils ne travaillent jamais si bien que lorsqu'ils sont dans cet état !... Ils empoignent le pied du patient qui, quatre-vingt dix neuf fois sur cent, a subi une simple déchirure ligamenteuse et ne demanderait qu'à être soumis au repos et à un intelligent massage. Ils le malaxent. Ils le tordent sur son axe. Ils arrachent à leur client des cris de douleur. Après quelques minutes de ce genre d'exercices, ils annoncent triomphalement que le pied est en place ; et la famille, confiante et enchantée, paie en bonnes espèces trébuchantes cette opération extra-chirurgicale !...

Certains autres procèdent comme les camarades ; seulement ils ont l'adresse de ne rien entreprendre qui ne soit couvert par la légalité. Ils s'intitulent « masseurs diplômés » !... Et les lois sont bonnes filles quand on sait les mettre dans ses intérêts. Elles manquent parfois de sévérité ; et lorsqu'il s'agit des « rebouteurs », elles ne sont pas ou sont, du moins, trop peu rigoureusement appliquées. Les quelque cent francs d'amende auxquels, assez rarement d'ailleurs, ils se voient condamner de-ci de-là, n'empêchent nullement les guérisseurs d'exercer leur métier grotesque, fantaisiste et dangereux. Bien plus, ils constituent quelquefois leur meilleure réclame !...

(2) Jean-Marie KERAMBRUN, — Les rebouteurs et les guérisseurs (Thèse de Bordeaux, 1898).

Un paysan et son fils jouissent, chez nous, d'une renommée grandiose pour la façon magistrale avec laquelle ils remettent les bras cassés. Cependant, un jeune homme, qui s'était fracturé le bras droit en tombant d'une échelle, fut soigné par eux de telle façon qu'il devint infirme et qu'il fut réformé lors du conseil de révision...

La femme d'un facteur vend pour cinq francs un onguent qui guérit tous les maux. Pour en avoir fait usage sur un ulcère variqueux, une brave fille de ferme fut prise d'un phlegmon qui nécessita l'amputation de la jambe gauche..

Un perruquier se flatte de guérir toutes les maladies, mais principalement la paralysie. Il flagelle le patient avec des orties ; puis, lorsque les « *cloques* » sont apparues, il le frictionne énergiquement avec une pommade composée de beurre frais, d'huile de noix, de cervelle de bœuf et de vin blanc...

Une « *bonne femme* », que nous connaissons bien, possède un assez curieux moyen de diagnostic. Elle n'en fait usage qu'avec les tout petits qui ne savent pas encore s'exprimer. Lorsque, sans cause apparente, une jeune maman voit un de ses bébés dépérir, elle le porte à notre commère qui, d'ailleurs, passe pour être « *sorceresse* »... La guérisseuse place généralement l'enfant sur une table où elle le roule, complètement nu, entre ses mains, avec une vitesse qui secoue affreusement le bébé. Il se trémousse. Il braille. Il rue. Il se défend. Et c'est précisément dans cette défense que la bonne femme puise la conviction de son diagnostic.

L'enfant porte-t-il ses doigts à son ventre ?... C'est au ventre qu'il souffre !... Cache-t-il sa tête de ses poings ?... C'est au cerveau qu'il est atteint !... Dérobe-t-il ses jambes au contact véhément de l'opératrice ?... On lui soignera les jambes !... Et ainsi de suite...

A l'issue de ces séances hurlantes, la jeune mère confie son petit bébé à la vieille sorcière qui l'emporte dans une pièce voisine. Que s'y passe-t-il ?... Personne n'en a jamais

rien su ; mais lorsque la « *bonne femme* » ressort, au bout de quelques instants, le malade est, paraît-il, souriant et guéri !... Du moins des mamans nous l'ont affirmé...

Au reste, le « *guérisseur* » est en train de se moderniser. Il est devenu « *magnétiseur* » ; et pour cela, il s'est adjoint une « *somnambule* »...

Quand le malade pénètre dans le sanctuaire du charlatan, ce dernier commence par « endormir » son associée. C'est elle qui, dans son sommeil clairvoyant, indiquera la nature du mal. Tantôt c'est « une loupe qui couvre le cerveau ». Tantôt il s'agit de « pus dans les rognons enflammés ». Tantôt ce sont « dix..., quinze..., vingt tubercules dans les poumons ou dans le foie... », mais rarement moins de dix !... Une fois le diagnostic établi par la voyante extralucide, le magnétiseur fait déshabiller le malade et exécute sur lui toute une longue série de passes destinées à extraire les tubercules ou autres choses malfaisantes. Il n'est jamais extrait plus d'un tubercule à la fois, opération dont le prix minimum est uniformément fixé à deux francs...

Une fermière, à laquelle on avait retiré de cette façon vingt-huit énormes tubercules pulmonaires indiqués par la somnambule, ne se sentit pas autrement soulagée..., si ce n'est des cinquante-six francs dont on venait de la débarrasser !... Elle trouva la chose de fort mauvais goût et fit entendre des réclamations assez désagréables. Pour connaître les causes de l'échec d'un traitement aussi... rationnel, le magnétiseur réendormit sa comparse, et le dialogue suivant s'engagea entre l'audacieuse sibylle et la femme aux tubercules : « Etes-vous mariée ? — Oui !... — Votre mari est-il bien portant ?... — Non !... Il tousse... — Voilà la cause toute trouvée !... A mesure qu'on vous enlève un tubercule, votre mari vous en remet un autre. Amenez-nous votre mari !... ».

La paysanne n'en fit rien, et porta plainte contre le magnétiseur et sa somnambule qui furent solidairement condamnés à cent francs d'amende... Ce n'est point ce qui

les empêche de continuer leurs retentissants exploits.....

Il est assez curieux, en effet, de constater avec quel empressement on a recours à ces sortes d'individus qui guérissent..., ou prétendent guérir, n'importe quoi et n'importe comment, qui soignent tant bien que mal..., et plutôt mal que bien, les malades qui les viennent consulter.

Certain soir d'été, au hasard d'une promenade, nous avons rencontré un pauvre vieux paysan qui cherchait son chemin... Etranger au pays, le brave homme s'était égaré. Au matin même il avait abandonné sa moisson, et venait de parcourir, à pied, une quarantaine de kilomètres, pour consulter le guérisseur en renom d'un méchant hameau perdu dans les bois... Son voisin, gravement malade et obligé de garder le lit, l'en avait fait prier par sa femme presque impotente et incapable d'effectuer un aussi long trajet... Un sentiment de pitié nous envahit et, que l'on nous pardonne, nous mîmes le bon campagnard sur le chemin qu'il cherchait. Mais le soir, en revenant au logis, nous nous demandions encore ce qu'il fallait le plus admirer de la foi du malade, de la célébrité du charlatan ou de la complaisance du paysan !...

La crédulité populaire semble d'ailleurs n'avoir pas de bornes. Il est encore beaucoup de gens qui ne sont pas éloignés de considérer les maladies comme des êtres malfaisants et nuisibles qui s'introduisent dans le corps par surprise.

Quand ils disent : « La fièvre, la bronchite, la jaunisse l'a pris... », c'est, dans leur esprit, une sorte de bête fiévreuse, bronchiteuse ou jaunâtre qui, réellement, s'est emparée du patient pour son dommage.

Il s'agit alors d'extirper l'influence malfaisante. Il s'agit, en un mot, « *d'exorciser le malade* ».

« Il n'y a qu'un moyen pour cela, nous expliquait un jour certain « *exorciste* » : c'est d'attirer le mal et de le retenir prisonnier. Il suffit de lui présenter un objet dont il ait plus d'envie que de la chair du malade. Il arrive

alors à fleur de peau. Il regarde. Il se jette dans le piège qu'on lui tend. Il n'y a plus qu'à retirer vigoureusement et vivement la main et qu'à lancer la maladie dans l'eau où elle se noie... » C'est le comble de l'absurde !... Et cependant notre bonhomme emploie ce procédé journalièrement. Il se sert d'un peigne de corne qui a la propriété certaine d'appeler à lui tout ce que l'on peut imaginer en fait de maladies..., mais principalement la fièvre, les vers et les névralgies !...

Quand, dans une métairie, quelque nourrisson se meurt de la cholérine, on fait appeler le père Jean... Il prend le bébé sur ses genoux. Il le déshabille et pose, sur la poitrine nue du petit malade, le singulier peigne de corne qui, d'abord rigide, ne tarde pas à se ramollir et à se gondoler. A ce moment, l'opérateur, qui n'a pas cessé « *d'incanter l'enfant* », c'est-à-dire de lui murmurer aux oreilles des phrases inintelligibles qui mettent en demeure la colique de déguerpir au plus vite, enlève le fameux peigne de corne et le lance dans un seau d'eau disposé à proximité...

Quand il s'agit d'une bronchite, le mode opératoire diffère un peu. Le peigne est placé sous l'aisselle de l'enrhumé que l'on charge d'édredons et de couvertures et auquel on fait absorber des tisanes multiples qui ont la propriété de faire transpirer abondamment l'infortuné. Le bonhomme étend alors ses mains sur le patient qu'il fixe de ses yeux noirs et brillants, et, d'une voix sépulcrale, il ordonne à la bronchite de sauter dans le peigne...

A un moment donné, le malade se plaint de souffrir sous le bras. Il le découvre rapidement et, triomphant, il retire la corne qui, sous l'influence de la chaleur et de l'abondante sudation incontestables, s'est si bien recroquevillée que les pointes du peigne se sont hérissées et quelles rentrent dans la peau du bronchité.

« Hop là !... dit le bonhomme ; voyez-vous ?... » Et il lance la maladie captive dans l'eau, ou quelquefois dans le feu, pour les cas très graves...

Naturellement, les gens que nous avons interrogés sur les capacités de l'exorciste en question nous ont certifié sérieusement avoir été guéris par lui... Qu'ils aient été guéris !... la chose est possible ; c'est même probable... Mais qu'ils l'aient été par le père Jean ?... C'est autre chose. Malheureusement, il n'y a rien à faire pour les en dissuader !...

Il ne manque point, dans nos campagnes, de personnes hypocondriaques ou obsédées, qui trainent une existence languissante, qui méprisent toutes les joies de la vie et qui s'enfoncent dans une paresse invincible. On les appelle des mélancoliques, et sur elles, comme sur tant d'autres, s'exercent les fantaisies de l'art des guérisseurs. Ceux qui les soignent ne s'embarrassent pas des causes pathologiques de semblables affections. A quoi bon !...

Aux « *fouées* », ou feux de la Saint-Jean, on peut voir le sorcier, spécialiste de ces sortes de malaises, rôder autour des bûchers presque consumés. Quand les gens, lassés d'avoir dansé et crié, sont rentrés chez eux, le guérisseur s'approche du brasier et, tout en prononçant des paroles magiques et cabalistiques, jette sur le bois fumant « *une eau qui est le contraire de l'eau bénite* » !...

Ceci fait, il enlève un brandon courbe et à moitié brûlé que le liquide diabolique a touché. Il l'emporte précieusement chez lui... C'est de ce bout de bois charbonneux dont il se servira dans l'avenir en le plaçant entre les sourcils de la personne mélancolique qui viendra le consulter... Instantanément, le malade sentira s'échapper les vapeurs noires qui encombraient son cerveau, chassées par la bienfaisante influence du « *brandon de Saint-Jean* », préalablement humecté par « *l'eau du diable* »...

Il n'y a que la foi qui sauve !...

C'est, du moins, ce que nous répétait jadis notre bon vieux grand-père, au temps où nous n'étions qu'un tout petit gamin, certain jour d'un début de l'été, à l'heure où le soir marche à pas de loup dans les bois, tandis que

tout là-bas, dans le vallon que la lune inonde de reflets mauves, dans les champs où les petits crapauds tapent sur leurs enclumes, sur la plaine baignée de crépuscule où dansent les grillons parmi les foins coupés, aux croisées des chemins de la terre natale d'où monte le bruit intermittent et régulier des insectes qui semblent tourner des rouets minuscules, au flanc des côteaux bleus que peuplent les courlis, s'allumaient un à un les feux de la Saint-Jean, et que, dans l'air vif et jeune, la grosse cloche du village invitait les paysans à chanter l'angelus.

CHAPITRE III

La foi qui guérit.

Les « *guérisseurs* » jouissent d'une faveur incontestable auprès de toutes les classes de la société. Nous sommes en droit d'en rechercher les causes, car, nous dirait-on, on trouve, dans les antichambres de certains rebouteurs, autant d'hommes instruits que de paysans et d'ouvriers..., et les personnes intelligentes ne sont pas tellement rares, qui se soignent avec les spécialités de la quatrième page de nos grands quotidiens, et qui prétendent s'en bien trouver !...

C'est que « le bon sens manque à tous les siècles, aux peuples les plus fameux, aux gouvernements les plus célèbres comme aux hommes les plus illustres », a dit M. de Ségur... C'est « parce qu'il est dans la nature humaine de penser sagement et d'agir d'une façon absurde », a ajouté Anatole France...

« Nos idées, nos concepts, pour employer le langage des philosophes, s'alimentent à deux grandes sources : l'une qui provient de notre milieu, de notre éducation, de notre instruction; l'autre qui découle du passé. Les idées acquises n'ont que peu d'influence sur notre conduite, sur les gestes de notre vie. Les concepts ancestraux constituent, au contraire, la machine inférieure qui met en jeu des ressorts secrets, presque seuls capables de nous pousser à l'action. En réalité, les acquisitions de notre intelligence nous servent à la discussion, mais elles jouent un rôle très secondaire dans notre vie active. Elles viennent souvent battre

inutilement en brèche nos idées ancestrales, pour la bonne raison que ces idées acquises relèvent de l'intelligence, alors que les idées ancestrales découlent du sentiment : deux choses qui ne se concilient pas. Pour que les premières deviennent prépondérantes et directrices, il faut qu'elles passent du domaine du conscient dans celui de l'inconscient, et cela demande de nombreux siècles. »

L'homme instruit, en pleine possession de sa volonté, est donc habituellement au-dessus des vaines croyances du charlatanisme. Mais, du fait d'une maladie un peu longue, ce même homme se trouve en état d'infériorité physique, et nous le voyons redevenir sauvage. Retournant à l'état ancestral, il donne sa confiance aux charlatans dont il se gaussait quand sa santé était bonne.

Il est d'autres raisons pour expliquer la faveur dont jouissent les rebouteurs auprès du public !... C'est parce que, nous devons le dire, ils guérissent quelquefois. En mettant de côté l'action que peut produire telle ou telle substance qu'ils préconisent, ils guérissent surtout par la confiance absolue qu'ils inspirent aux malades qui se fient à eux. L'imagination est une puissante chose. Cette « *folle du logis* » est la première faculté qui se développe chez les enfants ; et le peuple est comme les grands enfants : il est naïf. Là où son imagination parle le plus en souveraine maîtresse, c'est lorsqu'il s'agit de sa santé.

Il ne sait point alors ce que c'est que douter. Il ne doute pas de la valeur de tel charlatan, parce que l'ignorance où l'on est de la guérison ne permet pas le doute qui a besoin de motifs ; car on ne doute pas sans raison comme on croit sans raison... Il ne doute pas, parce que la chose est partout répétée et, qu'à l'endroit du public, répéter, c'est prouver... Il ne doute pas, parce qu'il désirait la guérison, et qu'on croit ce qu'on désire... Il ne doute pas, parce qu'enfin la faculté de douter est rare parmi les hommes ; un très petit nombre d'esprits en portent en eux les germes, qui ne se développent pas sans culture...

Avoir confiance en son médecin, tout est là ; et c'est pourquoi Jean-Jacques Rousseau a pu écrire dans ses *Confessions* : « J'ai peu de foi à la médecine des médecins, mais j'en ai beaucoup à celle des vrais amis ».

C'est cette foi qui fait la grande force de la thérapeutique populaire et que l'on pourrait appeler « *la foi du charbonnier* ». Presque toutes les médications des guérisseurs sont composées de deux parties : une partie médicamenteuse réelle et une partie mystérieuse qui frappe l'imagination du malade. La première ne produirait-elle aucun effet, et c'est ce qui a lieu dans la grande majorité des cas, la seconde aurait déjà produit la moitié de la guérison. « *La faith-healing*, la foi qui guérit, a dit Charcot, me paraît être l'idéal à atteindre, car elle opère souvent lorsque tous les autres remèdes ont échoué. »

Il ne faut donc pas s'étonner de l'étrangeté des recettes conseillées par certains guérisseurs. Si des remèdes baroques ont amené la guérison, là où la thérapeutique scientifique avait échoué, c'est simplement à cause de la confiance qu'ils inspiraient. Bien plus, à côté de ces remèdes populaires, à côté de ces agents matériels connus de tous ou conseillés par *les bonnes femmes*, certains charlatans n'obtiennent la guérison que par la seule influence qu'ils exercent sur le moral du malade.

Si, par exemple, l'application d'une feuille de chou chauffée sous la cendre n'a pas guéri les écrouelles, une jeune fille n'a qu'à étendre la main droite sur le mal en répétant trois fois, après le nom du malade : « Un mal ne revient pas que chasse une vierge nue ».

Pour les dartres, il suffit de prendre une épingle neuve n'ayant jamais servi, de tracer avec la pointe le contour de la plaque dartreuse en disant : « Dartre ou dartrine, engendrée de neuf sortes de racines, tu t'en iras aussi vite que la rosée au soleil de mai ». On jette ensuite l'épingle par dessus son épaule gauche, et on recommence pendant neuf jours.

Dans les maladies de la bouche, pour les maux de gorge, on arrache trois « *rouches* » (nom populaire des joncs). On plie le premier jonc en trois et, avec ce jonc ainsi plié, on fait des signes de croix sur la bouche du malade, en priant la maladie de s'en aller, « de la part de la bienheureuse Sainte-Anne et du bienheureux Saint-Simon ». Le lendemain et le surlendemain, on recommence avec le deuxième et le troisième jonc.

Il existerait donc des guérisseurs... utiles, si l'on veut nous permettre cette expression pour les différencier de ceux que nous avons vu estropier les blessés !... On les pourrait diviser en deux groupes : ceux qui conseillent des recettes; ceux qui, pour guérir, n'emploient que « *leur don* ». Ces derniers sont les « *conjureurs* ». Ils comprennent deux catégories : les « *toucheurs* » et les « *souffleurs* »... Ce sont eux dont les guérisons pourraient être appelées des miracles avec le plus de vraisemblance.

Le « *toucheur* » doit ses merveilleuses prérogatives à la nature qui le fit naître septième dans une famille exclusivement composée d'enfants du même sexe. Simple et naïf, il grandit sans aucune culture spéciale. Il a seulement la foi que son « *don* » est inné. Il est convaincu qu'il a le pouvoir de guérir « *le carreau* ». Et le « *carreau* », c'est tout ce que l'on veut, à condition que le ventre soit dur... Plus tard, le « *toucheur* » exercera son art avec conviction, persuadé que ses insuccès seront une exception. Si l'opération ne réussit pas, et c'est le cas des péritonites et des cancers, il déclarera que « *le carreau est croisé sur la poitrine* », impossible à enlever, ou bien qu'il a été appelé trop tard.

Lorsqu'un client se présente, le « *toucheur* » laisse là ses occupations. Il quitte sa pioche ou sa charrue et s'en vient d'un pas nonchalant vers son logis. Il trempe dans un peu d'eau sale ses mains souillées de terre. Il les essuie à son pantalon, et le voilà préparé pour l'opération. Il fait alors déshabiller le malade. Il lui impose la main gauche sur l'abdomen et reste ainsi pendant vingt minutes, attentif

et recueilli, en recommandant aux étrangers le calme et le silence. C'est là tout le secret de la guérison !... Aussi la profession de « *toucheur* » est-elle excellente et très lucrative, car un bon tiers de la population de nos campagnes a été, est ou sera touchée. S'il ne réclame, en général, aucun salaire, la tradition veut qu'on lui laisse au moins cinq francs à titre de gratification... et si les œufs, fruits et gibier ne garnissent pas son garde-manger, les volailles et les lapins prennent rapidement le chemin de la basse-cour du « *toucheur* »... et en quantité suffisante pour le dédommager de ses peines.

Certains sont très forts pour relever « *l'estomac décroché* »... et, pour le paysan poitevin, toutes les affections gastriques se résument dans « *le décrochement de l'estomac* ». D'autres « *toucheront* » les fièvres typhoïdes, le rhumatisme, les convulsions. Signalons enfin le spécialiste du furoncle ordinaire, « *la vartaupe* », comme on dit chez nous, et que l'on appelle « *le vartaupier* »... naturellement !... Tout le monde n'est pas « *vartaupier* ». Il faut, d'abord, être toucheur et avoir, lorsqu'on était enfant, étouffé sept taupes vivantes dans sa main, avant d'avoir mangé de la graisse... Quelques-uns « *touchent* » avec leur gros doigt de pied...

Nous avons connu, avant sa mort, l'ancien maire d'une petite commune poitevine, qui fut un toucheur renommé. Il guérissait les coliques par de simples attouchements péri-ombilicaux exécutés à l'aide du gros orteil de son pied gauche... Nous laissons à deviner la mise en scène hilarante et les tableaux burlesques auxquels pouvait donner lieu semblable procédé !... Un soir, pourtant, il tomba malade à son tour. Souffrant de violentes coliques accompagnées d'une diarrhée tenace et abondante, notre magistrat municipal fit appeler l'un de ses collègues, docteur du voisinage, qui ne manqua pas de lui en manifester sa surprise. « Voyez-vous, docteur, répondit le charlatan, c'est un don que j'ai de naissance : je peux bien guérir les autres, mais

je ne peux pas me guérir tout seul... » Il est assez difficile, en effet, de concevoir par quels prodigieux efforts d'acrobatie le toucheur en question eut pu s'appliquer sa propre méthode !...

D'autres « touchent » avec leur langue. C'est le procédé du « *lèchement* ». Un médecin des Charentes a raconté le fait suivant : « Une jeune fille de dix-sept ans n'était pas encore réglée, à la grande terreur de ses parents. Après avoir essayé différents remèdes sans aucun succès, ils conduisirent leur fille chez un guérisseur célèbre et très renommé, surtout pour les maladies des femmes. Après avoir examiné la jeune fille, le guérisseur déclara qu'il fallait le laisser seul quelques instants avec elle. Il se livra alors à une longue série de léchages sur le ventre de la patiente... (Nous voulons bien croire que ses pratiques en sont restées là !...) Toujours est-il que l'impression fut si forte chez la jeune fille que, dès le lendemain, elle était prise d'une épouvantable hémorragie, qui nécessita l'intervention du médecin ».

A côté des « toucheurs », il y a les « *souffleurs* ». Ce sont, en général, des enfants posthumes qui se spécialisent dans le traitement des brûlures, quelquefois dans celui des entorses. Ils ont le privilège, c'est le cas de le dire, de guérir... « *en soufflant dessus* » !... Ce serait, en somme, une sorte de compensation que la nature se serait plu à donner à ceux qui n'ont jamais connu leur père. Ils portent, paraît-il, des signes particuliers, un lis ou une croix dessinés sous la langue. Paysans ignares, à peu près idiots, adénoïdiens le plus souvent, ils sont à peu près tous de bonne foi.

Arrive-t-il un accident, une entorse ou une brûlure..., on s'empresse de porter la victime au « *souffleur* ». Celui-ci découvre le blessé, fait des signes et des passes en marmottant des paroles inintelligibles. Puis, déchirant en bandelettes le mouchoir de poche ou le pan de la chemise du blessé, il les dispose en croix sur le membre atteint, souffle

dessus trois fois, et dit d'un ton de commandement : « Allez !... Vous êtes guéri... ». Tel le Christ au tombeau de Lazare : *Surge et ambula...* Il arrive que le malade se lève et marche. La confiance, parfois la suggestion, calme la douleur ou, plus exactement, supprime l'appréhension des mouvements...

On aurait pu espérer que la loi du 9 avril 1898 sur les accidents du travail porterait un coup sérieux au prestige et à la pratique du « *soufflage* ». Il n'en est rien. Evidemment, on consulte le médecin local, mais c'est dans un but intéressé, tout simplement pour se procurer le certificat médical dont on a besoin, parce que la compagnie d'assurances l'exige. On ne manque jamais d'aller ensuite se faire « *souffler* », pour assurer sa guérison...

L'anecdote suivante permettra d'en juger !... Une fermière, s'étant brûlée le pied gauche en faisant bouillir une lessive, son mari la conduisit en voiture... jusqu'à la porte d'un médecin de nos amis. Puis, la laissant là, le campagnard entra seul chez notre confrère et lui demanda si les brûlures étaient un accident de travail, « parce que, dit-il, si cela ne compte pas, ce n'est pas la peine que je vous fasse voir ma femme ». Après pansement et remise du fameux certificat, sur le non moins fameux carnet de l'assuré facultatif que l'individu n'avait point oublié d'apporter, les deux fermiers se rendirent chez la « *souffleuse* » de la localité... et le médecin ne les revit jamais !...

Comme nous venons d'essayer de le démontrer, ce qui fait la force de tous ces « *Braconniers de la médecine* », c'est principalement la confiance qu'ils savent inspirer à leurs malades. Pour exercer leur influence morale, ils se servent d'une arme très vieille mais toujours excellente : le mystérieux, car la croyance au surnaturel est un sentiment inhérent à l'esprit humain. « Le miracle est un pain nécessaire à la désespérance humaine ».

Si le remède n'amène aucun résultat, c'est qu'une condition essentielle a manqué. Dans le traitement d'une bron-

chite par le crottin de cheval, par exemple (1), on a soin d'ajouter que le cheval ne doit jamais avoir mangé d'avoine. Si la médication reste vaine, l'empirique ne manquera pas de répondre que ce n'est pas sa faute. Il avait ordonné du crottin d'un cheval non avoiné. « Si le remède prescrit n'a pas produit son effet, c'est que le cheval dont on a employé le crottin a dû manger de l'avoine. Il n'y a pas de milieu !... » Et le tour est joué.

Aux questions embarrassantes de leurs clients, ils prennent aussitôt un air sibyllin et font cette réponse : « Je ne peux rien vous dire. Si je vous en disais trop long, le remède n'agirait plus ». Mais les guérisseurs ont d'autres cordes à leur arc.

D'abord ils sont du peuple !... Ignares pour la plupart, ne sachant parfois ni lire, ni écrire, ce sont des « *bons-hommes* » ou des « *bonnes femmes* », exerçant le métier de « *guérisseur* » pour n'en pas exercer un plus pénible. Ils n'ont, pour toute propriété, que « *leur don* » particulier, soit héréditaire, soit acquis par des connaissances spéciales. Leur père, leur grand-père, un parent, un ami, avait ce don avant eux, car cette faculté de guérir se passe de père en fils... et même de beau-père à gendre. Si ce n'est pas un héritage des ancêtres, c'est un privilège dû à la naissance ; le guérisseur est un fils posthume, un illégitime ou le septième enfant d'une famille.

Ils sont du pays. Ils sont simples. Ils fraternisent du premier coup avec le peuple, car ils ont la même âme et parce qu'ils parlent le même langage. Ils connaissent leurs clients. Ils les flairent à dix lieues à la ronde, car ce sont des observateurs subtils et des psychologues profonds. Il est probable qu'au début de leur « *carrière* », ils sont incapables d'une aussi délicate observation ; mais, au bout

(1) Voir plus loin : *Les remèdes de bonne femme* (chap. V, Pathologie interne. Maladies du système nerveux).

d'un certain temps, ils arrivent à juger d'un coup d'œil celui à qui ils ont à faire, et à connaître le fond de son caractère. Ils changent alors leur façon de procéder avec chaque individu. Pour chacun, ils ont une façon spéciale de parler, d'interroger, d'expliquer la maladie. Si vous venez les trouver en curieux pour tâcher de capter leurs secrets, c'est en vain que vous travaillerez. Vous ne les ferez causer ni sur leurs clients, ni sur leurs remèdes. De même recommandent-ils avec insistance, à tous ceux qui les consultent, le silence le plus absolu sur leur personne et sur leurs manières de faire. La crainte des poursuites y est sans doute pour quelque chose, mais le souci du mystérieux y est certainement pour beaucoup ; car ce sont des rusés !...

Ils connaissent les mille et une petites ficelles du métier. Ils ont soin de ne pas choquer les goûts du malade et de ne pas lui imposer de longues et ennuyeuses médications. Avec eux, point de diète lactée, point de minutieux régimes, point d'interdiction de séjour pour les vins généreux et les franches lippées !... Au contraire : « Mangez et buvez tout ce qui vous plaira !... Après la soupe, un verre de vin ôte un écu de la poche du médecin !... » Et Dieu sait si ces paroles font plaisir aux malades, surtout aux demi-malades, et les dispose en faveur de leur thérapeute !...

Enfin, le guérisseur est un persécuté !... Il est partout l'ennemi déclaré du médecin. Il n'exerce que furtivement et en cachette. C'est, en somme, le « *Braconnier de la médecine* » qui chasse sur des terres réservées, sans permis et en toute saison. Le peuple a tendance à témoigner au braconnier une sorte d'estime admirative, comme à tous ceux d'ailleurs qui risquent quelque chose et qui se posent en victimes. En savourant un lièvre pris au collet ou un salmis de perdreaux pincés à la chanterelle, on éprouve comme l'attrait du fruit défendu. Il en est de même lorsqu'on fait venir l'empirique. On sait qu'il court un risque, que le médecin ne lui fera pas grâce ; et c'en est assez,

très souvent, pour faire naître une certaine sympathie mêlée de compassion.

Certaines personnes en arrivent même à faire le raisonnement suivant : si le médecin en veut au rebouteur, c'est que le rebouteur lui enlève des malades ; s'il lui enlève des malades, c'est qu'il est plus adroit et qu'il sait mieux les soigner... Et nous pouvons ajouter que la confiance est si complète, si absolue, si aveugle, que, si par hasard et pour un motif quelconque, l'un des clients du « *guérisseur* », non guéri par ses recettes, vient mourir entre les mains d'un médecin, tous les autres clients, loin d'être refroidis dans leur enthousiasme, s'écrieront tout d'une voix : « Qu'est-ce que le médecin aurait bien pu lui faire, puisque le père Untel de la Rigondaine n'avait pas pu le guérir ?... ».

CHAPITRE IV

La foi religieuse.

Si la simple croyance aux guérisseurs et la foi dans leurs recettes peuvent accomplir de véritables miracles, on comprendra que les guérisons doivent éclater plus nombreuses encore quand la foi a la divinité pour objet. De tout temps, l'homme a été tenté d'appeler la puissance divine à son aide pour la guérison de ses maladies. Nos pères expliquaient les phénomènes de la Nature à leur façon. Un évènement heureux survenait-il, on l'attribuait au Génie ou à la Fée protectrice. Un malheur s'abattait-il sur la maison, les dieux malfaisants en étaient seuls responsables. Dès la plus haute antiquité, il y a eu des prières pour guérir, des talismans, des pratiques religieuses, des pèlerinages.

Belliqueux, braves, actifs, industriels, les *Pictons*, qui tiraient leur nom ethnique de l'habitude qu'ils avaient soit de peindre leurs armes, soit de peindre ou de tatouer leur corps, ainsi que les Pictes Ecossais, étaient également fort superstitieux. Ils rendaient un culte au soleil, à Teutatès, le dieu de la lumière, qu'ils confondirent plus tard avec Mercure, et qu'ils adoraient sur les hauteurs de Poitiers. Ils vénéraient la lune, dont le cycle servait chez eux à la mesure des journées. Leur imagination, cette « folle du logis », peuplait les étangs, les fontaines, les rivières (*dives*), les bois (*lucs* ou *nemets*), de divinités bienfaisantes ou malfaisantes mais dont le souvenir a survécu dans les

légendes relatives aux « déesses-mères », aux « damoisselles », aux « fées » et à la célèbre « *Mélusine* », moitié femme et moitié poisson. Ils avaient de grossières idoles de pierre, semblables au menhir de *Briva* ou Vieux-Poitiers. Ils redoutaient les esprits des morts et leur élevaient des *tumuli*. Ils avaient enfin, dans les forêts, au bord des sources, à l'ombre des arbres sacrés, sous la lumière des hauts-plateaux, leurs fêtes, leurs assemblées religieuses, leurs pèlerinages.

Le christianisme est venu, qui a fait du pèlerinage une institution. Les saints et les saintes ont remplacé les dieux païens, mais les pratiques sont restées les mêmes. Quand les hommes d'une époque renoncent aux dieux qu'ils adoraient c'est pour en adopter d'autres. Rien n'a changé !... Qu'ils se rendent à l'église de Sainte-Radégonde de Poitiers, à Saint-Rémy ou à Lourdes, nos compatriotes ne font qu'obéir à la grande voix des morts et que suivre la loi générale qui, de tout temps, a poussé l'homme vers le mysticisme et le mystérieux.

Dès les premiers siècles de l'Eglise, l'usage s'était établi parmi les chrétiens de faire des pèlerinages à Jérusalem. Longtemps avant Saint-Jérôme (1), on avait vu les plus illustres personnages de Rome abandonner leurs palais pour aller visiter les lieux où s'étaient accomplis les mystères de la Rédemption. Parmi les peuples convertis à la foi chrétienne, les habitants des Gaules furent les premiers à imiter l'exemple donné par les fidèles de l'église naissante.

Les bibliographes nous ont conservé un « *Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem* », composé vers l'an 333 de l'ère chrétienne par un pèlerin d'Aquitaine et imprimé par Pierre Pithou en 1588.

Au iv^e siècle, on avait vu Saint-Sylvain, d'une famille illustre de Toulouse, après avoir consacré sa jeunesse à

(1) Saint-Jérôme, né à Stridona (Dalmatie), mort à Béthleem (vers 331-420).

l'état militaire, faire un pèlerinage en Terre-Sainte. Comme ses devanciers, il se revêtit du cilice, prit la panetière et le bourdon et se rendit à Jérusalem (1). Ces exemples donnés par des pénitents austères furent bientôt imités par des personnes de tout sexe, de tout âge et de toute condition. Les rois, les princes, les artisans se couvraient de rosaires et de coquilles et allaient invoquer le saint dont la renommée leur avait fait connaître les miracles.

Les pèlerinages devinrent surtout fréquents dans les ix^e et x^e siècles. Ceux qui ne pouvaient aller jusqu'à Jérusalem se rendaient à Saint-Jacques, en Galicie ; à l'abbaye de Conques-en-Rouergue, à Saint-Pierre de Rome ou au tombeau de Saint-Thomas de Cantorbéry ; et c'est ainsi que l'on voyait à Poitiers la foule des gens s'écraser au tombeau de l'évêque Thaumastus pour y recueillir la poussière qui guérissait la fièvre et les maux de dents.

Mais le plus grand nombre s'acheminaient vers Jérusalem. Ils voulaient tout voir et tout parcourir à la fois : les piscines, la caverne où Salomon tourmentait les démons, les vestiges du palais de ce roi et de celui de David, la maison d'Ezéchias, la source de Siloë, la colonne près de laquelle Jésus fut flagellé, la vallée de Josaphat, la montagne des Oliviers, le tombeau de Lazare et le sépulcre d'un dieu, ce « seul tombeau qui n'aura rien à rendre à la fin des siècles !... » (2).

Ce qui contribua le plus à répandre le goût, ou plutôt la fureur, de ces pèlerinages, ce fut une croyance généralement répandue et qui régna chez la plupart des chrétiens occidentaux depuis le milieu du x^e siècle jusqu'au commencement du xi^e. On s'imagina que les mille ans dont parle Saint-Jean étaient accomplis, et que la fin du monde allait arriver. Cette rêverie répandit une consternation générale

(1) Relation du pèlerinage de St-Sylvain, écrite par ANTENOR, son contemporain (*Recueil des Bollandistes*, tome III du mois de février).

(2) Histoire des Comtes de Toulouse (Castres, 1827).

parmi les chrétiens. Plusieurs renoncèrent à leurs biens, abandonnèrent leurs familles et leurs amis et se hâtèrent de se rendre en Terre-Sainte, où ils croyaient que Jésus-Christ devait apparaître bientôt pour les juger (1). Cette croyance était si universelle et si forte qu'elle influa sur les actes civils. Plusieurs chartes, écrites vers la fin du x^e siècle, commencent ainsi : « *Puisque la fin du monde approche, et que différentes calamités et jugements de Dieu annoncent manifestement cette catastrophe comme très prochaine... etc...* ». Ces chartes, au nombre de cinq ou six, trouvées dans les cartulaires de l'abbaye de Lezat, débudent toutes par les mêmes paroles (2). Elles sont sous les années 944, 945, 948, 965 et 1001 ; ce qui prouve qu'on resta plus d'un demi-siècle livré à ces terreurs superstitieuses.

Jadis, la médecine était exercée par des prêtres : les Druides, les prêtres d'Esculape, les Asclépiades. « Au Moyen-Age, la médecine se passait chrétiennement, au bénitier même des églises. » On commençait par confesser le patient. On lui donnait ensuite la communion. Enfin on le soignait. De nos jours, le voisinage entre l'art de guérir et les fonctions religieuses s'est maintenu. Le prêtre, la sœur de charité font de la médecine. Ils ne se contentent plus de rester chez eux. Ils vont chez le malade lui prodiguer la bonne parole... et le bon remède. Les curés de Chouppes et de Pioussay furent célèbres dans tout le Poitou ; et leurs remèdes sont à la disposition du public dans toutes les bonnes pharmacies des grandes villes où ils enrichissent certains droguistes peu scrupuleux...

Loin de nous la pensée de faire de la théologie !... Mais nous voudrions simplement montrer, question religieuse mise à part, que la croyance en une divinité tutélaire

(1) ROBERTSON. — Introduction à l'Histoire de Charles-Quint.

(2) *Appropinquante etenim mundi terminus et ruinas crebrescentibus jam certa signa manifestantur... etc...* (Histoire générale du Languedoc).

est un adjuvant énorme pour la guérison de toutes les maladies. Nous dirons même que personne n'a le droit d'en sourire ; car, vraies ou fausses, du moment que ces croyances soulagent un grand nombre de nos semblables, elles doivent nous être sacrées !

Nos paysans font bénir une corde de chanvre, se la mettent autour des reins, et les voilà guéris d'un lumbago !... Les mamans qui veulent guérir leurs enfants de la fièvre emportent le bébé à l'église, le déposent à terre, le prennent sous les bras et lui font faire neuf fois le tour du maître autel, un dimanche, aussitôt après la célébration de la messe. Les jeunes filles vont jeter des épingles dans une fontaine située près des arènes romaines de Saintes ; si deux épingles tombent en croix, la jeune fille qui les a jetées se mariera dans l'année. A Lusignan, près de Poitiers, existe un trou creusé dans les rochers où une femme mariée n'a qu'à passer pour être enceinte quelques mois après.

Il est des circonstances où, cependant, les croyances religieuses deviennent un danger et, dans ce cas, nous ne saurions trop lutter contre elles. Le peuple ne devrait pas oublier le vieil adage : « Aide-toi, le ciel t'aidera ». Il ne faut donc pas rester dans l'inaction et attendre qu'une intervention surnaturelle vous guérisse. La thérapeutique qui se borne à des prières ou à des pèlerinages est une thérapeutique dangereuse, si elle est la seule à intervenir. Nous ne voulons point détourner de la prière une maman inquiète au chevet de son enfant malade, mais nous prétendons qu'elle ne doit pas se contenter uniquement de sa prière, et nous considérons certaines pratiques comme criminelles...

Un enfant au berceau était atteint de diarrhée, avec selles fréquentes, vertes et fétides. Pour tous soins, et sur les conseils d'un jeune curé tout frais émoulu du séminaire, les parents prirent chacun un cierge allumé, mirent l'autre main sur la tête du bébé, et récitèrent tout haut trois fois

un évangile, persuadés que le pauvre petit malade allait immédiatement guérir. Le lendemain, l'enfant était mort !...

Tout aussi néfaste est la coutume des « *voyages* ». Un sorcier indique le saint dont l'enfant a été « *touché* », et le nombre des « *voyages* » à faire pour regagner les bonnes grâces du saint. Il va donc falloir faire « *voyager l'enfant* », c'est-à-dire « *faire dire un voyage* » à son intention. Pour cela, un parent ou un ami de la famille se rend près du curé de la paroisse choisie et lui verse une petite somme d'argent. Le curé récite alors un évangile, soit au saint, patron de l'enfant, soit au saint dont il a été « *touché* », et dont un sorcier a divulgué le nom. Tous les prêtres peuvent « *dire des voyages* » ; mais certaines églises sont plus renommées et plus courues. C'est ainsi qu'en Poitou les gens se rendent à Persac, pour la Saint-Jean ; à Saint-Rémy, le dernier dimanche d'août ; à Loubressac, le dimanche qui précède la Saint-Michel ; à Savigny, le lundi de la Pentecôte (1). L'abbé doyen de notre village serait même, nous a-t-on dit, un maître dans l'art !...

A part ces pratiques, mauvaises en ce qu'elles ne peuvent influencer en rien le moral des malades et qu'elles font perdre un temps précieux à une médication utile, la foi religieuse est toujours, grâce à la suggestion, un puissant adjuvant de la thérapeutique !...

Les prières, extrêmement répandues, constituent la menue monnaie de la thérapeutique religieuse. Elles sont considérées comme très utiles. Non seulement elles peuvent guérir telle ou telle affection, mais elles ont encore une vertu prophylactique très efficace. En portant dans un

(1) A Bordeaux, le lundi de la Pentecôte, les mères conduisent leurs enfants au tombeau de Saint-Fort, dans l'église Saint-Seurin, afin de les fortifier. Or, la même coutume existe à Savigny, le même jour, au tombeau du même saint... Il est assez difficile de s'expliquer comment la dépouille mortelle du même individu peut reposer dans deux endroits différents... Et d'ailleurs l'École des Chartes n'est pas très certaine de l'existence de Saint-Fort à une époque quelconque de notre histoire.

petit sachet suspendu à son cou telle ou telle prière, on se garantit de bien des maladies.

Une secte de guérisseurs célèbres, les « *Eddistes* » (1), qui prétendaient triompher de tous les maux par la prière, naquit, il y a quelques années, en Amérique, pays de toutes les excentricités. L'Angleterre, où tout ce qui est empreint d'un cachet d'originalité a chance de trouver accueil, s'engoua de la nouveauté et la transforma en « *Christian Scientists* ». De là, les « *Scientistes chrétiens* » se répandirent au pays des brasseries à musique où, pour se mettre « au-dessus de tout », comme ils le disent, Fritz et Gretchen, en délire de « Kultur », parlèrent de construire à Hanovre une chapelle « kolossale » où se réuniraient les fidèles. Notre pays, à son tour, fut envahi par la contagion et un prophète inspiré, qui prétendait recevoir ses ordres d'en-haut, vint haranguer les foules et évangéliser les masses jusque dans nos campagnes. Le thérapeute en question distribuait à profusion de petits opuscules d'un français plutôt douteux où il se faisait fort d'obtenir des « guérisons miraculeuses de toutes les maladies réputées incurables, en général, et de la phtisie en particulier ». Ses arguments mériteraient d'être reproduits, mais cela nous entraînerait trop loin, car le prospectus est assez obscur. Nous nous contenterons d'en citer l'une des conclusions : « Pendant la prière, aussi bien que pendant la toux, le poumon augmente de volume et les glaires se détachent lentement. C'est ce qui empêche l'hémoptysie... ».

Vouloir assimiler la prière à un expectorant, c'est à notre avis pousser l'irrévérence... ou l'humour un peu trop loin !...

Quoiqu'il en soit, ces guérisseurs d'un nouveau genre n'ont pas le mérite de la nouveauté. Homère raconte, dans l'*Odyssée* (chapitre xix), qu'Ulysse ayant été blessé par un sanglier, l'hémorragie fut arrêtée par une incantation.

(1) *Journal de Médecine de Paris*, 11 décembre 1898.

Ammien Marcellin, l'historien latin du iv^e siècle, rapporte que la fille de Valens fut guérie par une vieille « qui prononçait des paroles ».

Ce genre d'invocations se rédigeait, la plupart du temps, en latin de cuisine ; on le mettait en rimes, afin que l'expression exacte s'en gravât mieux dans les esprits. Dans les nombreux opuscules de piété, réédités, au commencement du xvi^e siècle par Guillaume Merlin, on rencontre quelques-unes de ces formules, rimées à l'époque de Charles VII, et que son fils, le terrible Louis XI, dut porter dans son bonnet de feutre, à côté de ses petites idoles de plomb, tandis qu'il se réjouissait aux grimaces des gens enfermés dans les cages de fer de Plessis-lez-Tours. Antony Méray, dans « *La vie au temps des libres prêcheurs* » (tome I), en a reproduit quelques-unes.

Nous citerons la « *Piteuse oraison de Sainte-Syre* », qui avait la spécialité de guérir la « gravelle » et les « maux de reins ». Le poète de couvent, qui rima cette pieuse requête, commence par saluer la « glorieuse dame et pucelle » ; puis il termine :

- » Dévotement je te requier
- » Qu'il te plaise de nettoyer
- » Mon corps de toute maladie. »

Une autre prière, qui possédait les mêmes vertus que la précédente, est tirée d'un petit poème intitulé : « *La vie de M^{me} Sainte-Marguerite, vierge et martyre* », si souvent réédité aux premiers temps de l'imprimerie. Elle était surtout... « à dire pour les femmes grosses ».

- » Par tes vertus et saintetez
- » Des reins pierres grosses et dures
- » Sont boutez hors et dégettez,
- » De toutes pôvres créatures ;
- » Et gravelles pareillement
- » Douce Dame tu fais yssir
- » De maintes gens incontinent... »

Les prières obstétricales étaient jadis, on le sait, en grand honneur. C'était la vierge que l'on invoquait en cette circonstance.

» Pucelle sage, nette et fine,
» Aide des femmes en gésine,
» Ayez pitié de nous !... »

Au temps de Saint-Jean Chrysostome (1), au iv^e siècle, les sages-femmes n'hésitaient pas à recourir à l'intervention divine lorsque les accouchements étaient laborieux. Si, comme nous le dit Rabelais, la mère de Gargantua n'ajoutait que peu de foi à ces prières obstétricales qu'elle qualifiait de « sornettes », il est de notion courante que Jeanne d'Albret, en mettant au monde le futur Henri IV, chantait à pleins poumons la chanson des femmes béarnaises :

» Notre-Dame du bout du pont
» Secourez-moi à c'tte heure... » etc...

Nous pourrions ajouter, à ces pieuses prières, celle qui se trouve dans le « *Mortilogus* » de Konrad Keitter, imprimé à Augsbourg en 1508. C'est une sorte d'ode bizarre où Marie est invoquée dans la singulière intention d'être délivré *a morbo gallico*... C'était comprendre étrangement la vertu thérapeutique de la mère de Dieu !

On n'a pas encore renoncé à ces pratiques d'un autre âge, et certaines personnes se targuent de guérir diverses affections à l'aide de prières appropriées (2).

Pour le furoncle, que les paysans poitevins ont baptisé la « *vartaupé* » ou le « *ver-de-taupe* », on récite la prière suivante : « *Ver-de-taupe et vartaupé, je t'étouffe comme j'ai étouffé l'autre. Notre Père... Je vous salue Marie... Au nom du Père...* ».

(1) S.-J.-Chrysostome et les mœurs de son temps, par A. PUECH, 1891.

(2) Dr Jean TIFFAUD. — L'exercice illégal de la médecine dans le Bas-Poitou (Les toucheurs et les guérisseurs), Thèse de Paris, 1899.

Contre les dartres, on prend le chiffon qui sert à nettoyer le four des boulangers ; on en frictionne la partie malade en disant : « *Dartre ou dartrine, engendrée de neuf sortes de racines, tu perdras ta rougeur et ta largeur, ton inflammation et ta creuseur. In nomine Patris... etc...* », et l'on souffle dessus trois fois.

Pour la « *veine sautée* », qui est soit une entorse, soit une fracture, on récite trois fois : « *Veine sautée, veine foulée, veine démise, que Dieu te remette à la place d'où tu es sortie. Au nom du Père †, du Fils †, et du Saint-Esprit †. Ainsi soit-il. † † †* ». A chaque † il faut faire des croix sur le membre atteint avec le pouce gauche trempé dans l'eau bénite.

Contre la rage existe la fameuse oraison de Saint-Hubert qui commence par ces mots :

- » Grand Saint-Hubert qu'étez glorieux,
- » Du fils de Guieu qu'étez amoureux,
- » Que Guieu vous garde en ce moment
- » Et de l'aspic et d'la sarpent,
- » Du ch'ti chin et du loup manfait... » etc...

Pour les coliques, « on met sur le nombril du malade le grand doigt de la main gauche », et l'on dit : « *Marie qui êtes Marie ou colique, passion qui êtes entre mon foie et mon cœur, entre ma rate et mon poumon, arrêtez !... Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit* ». On récite trois *Pater* et trois *Ave*, puis on prononce le nom du malade en ajoutant : « *Dieu t'a guéri. Amen !* ».

Contre la « *maille* » et le « *bourgeon* », qui résument toutes les maladies des yeux, il existe également une prière qu'il suffit de réciter à jeun pendant trois jours consécutifs pour être guéri. Nous n'avons pas pu nous la procurer, mais une vieille femme nous a confié tout bas « qu'elle était bonne pour les animaux », car « elle la disait consciencieusement toutes les fois qu'un de ses porcs avait une *lentille* (boufon aphteux) sur la langue ».

Dans nos campagnes, il est attribué de grandes vertus médicales aux prières qui accompagnent les imageries du Sacré-Cœur, de Jésus, de la Vierge, de Saint-Joseph, de Pie IX et de Léon XIII. De nombreux petits livres de prières pour guérir le mal de dents, les rhumatismes, la colique, en un mot toutes les maladies de l'homme et des animaux, sont encore aujourd'hui très répandus dans les métairies de nos campagnes poitevines. « Ce sont les mêmes que ceux que l'on essayait de remettre en vogue vers 1861 » (1).

Ils sont la traduction textuelle d'un vieil opuscule imprimé en 1596, dans un latin qui ne cicéronisait guère, et mis en vieux vers français au XVIII^e siècle (2) : « *Le trépassement de la Vierge Marie, contenant ses litanies et plusieurs autres oraisons en son honneur* »... L'une de ces oraisons aurait été trouvée sur le « *sépulchre de Nostre-Dame* », en la « *vallée de Josaphat* » !...

Dans tous les cas, nous affirmons qu'on invoque encore « Madame Sainte-Anne, mère de la Vierge », lorsque l'on est atteint de douleurs rhumatismales ; que l'on récite un *Pater* et un *Ave*, pendant neuf jours et à jeun, « en l'honneur des angoisses qu'a souffert N.-S. Jésus-Christ sur le calvaire », pour se débarrasser de la colique ; que l'on soulage un mal de dents par une oraison, et que l'on « *conjure* » les brûlures en faisant des signes de croix sur les parties atteintes !...

Que faire à cela ?... Plaindre les infortunés croyants ou les envier !... Il n'est pas d'autre solution. Mais, va-t-on dire, les saints sont en telle quantité qu'il ne doit pas être commode de reconnaître, dans cette multitude de prières, celle à laquelle il faut avoir recours quand on est malade ?

Nous avouons que l'objection est juste, et qu'il faudrait une mémoire prodigieusement fidèle, encore, courrait-on le risque de se tromper et d'invoquer tel saint pour tel

(1) *Journal de Médecine de Paris*, du 21 Juillet 1901.

(2) *Union médicale* (1861-1862).

autre. Aussi existe-t-il un moyen infailible pour se tirer d'embarras. On coupe plusieurs petits morceaux de la chemise du malade ; chacun d'eux représente un saint en vogue dans le pays. On les met tous ensemble dans un plat plein d'eau. Si le malade est « *touché* » de l'un de ces saints, le morceau de chemise correspondant va aussitôt au fond de l'eau. Si tous les morceaux restent à la surface, on cherche d'autres saints et on recommence. De cette façon, on est certain de ne pas se tromper (1).

Sainte-Claire guérit les maux d'yeux, et la fontaine qui porte son nom est, au Grand-Pressigny, le lieu d'un pèlerinage où l'on conduit tous ceux qui souffrent de la vue, et même les aveugles. A Pleumartin, Saint-Pissoux guérit l'incontinence nocturne des enfants. A l'église Sainte-Radégonde de Poitiers, on achète à la sacristie de petits « *ex-voto* » en cire peinte, représentant une tête, un bras, une jambe, selon la partie dont on souffre ; on passe sous le tombeau de la sainte en se frottant l'endroit malade avec l'ex-voto qu'on laisse ensuite sur le tombeau. A Savigny, le lundi de la Pentecôte, les mères conduisent leurs enfants à l'église et les posent sur une pierre afin de les fortifier et de les rendre moins maladifs. (Voir précédemment la note au sujet de cette coutume.)

Saint-Antoine, le grand Saint-Antoine, est de beaucoup le plus populaire de tous les saints, car on sait qu'il s'occupe un peu de tout : procès, examens, travail, conversions, objets perdus, quittances de loyer, créances recouvrées, etc... ; et s'il fait de la médecine, c'est d'une façon presque illégale. Il n'en est pas moins très versé dans notre art puisque « sur 574 lettres parvenues à Saint-Antoine en une semaine », 141 s'occupaient de questions médicales et annonçaient, bien entendu... « 141 guérisons » (2).

On mène à Saint-Rémy, le dernier dimanche d'août, les

(1) Croyances et légendes du Centre de la France, par LAISNEL DE LA SALLE, tome I.

(2) Journal *Le Pèlerin*, du 17 janvier 1897.

enfants en langueur et ceux qui ont des fièvres. Sur tous les chemins, avant d'arriver à la localité, attend une foule de vieilles femmes qui vendent de petits cierges en cire jaune, destinés à brûler dans l'église devant la statue de Saint-Roch. Chaque pèlerin allume lui-même son cierge ; puis, après une courte prière, fait embrasser à son enfant malade cette statue. Mais celle-ci est d'une telle laideur que beaucoup s'y refusent avec force cris. En ce cas, les parents se contentent de passer sur la statue leur mouchoir de poche avec lequel ils essuient le visage et les mains du bébé. A la sortie de l'église se trouve une croix dont on fait trois fois le tour en priant. De là, on continue à travers champs, de façon à faire à peu près le tour du bourg. Chemin faisant, on s'arrête à une fontaine alimentée par une mare infecte. On trempe un mouchoir dans cette fontaine et l'on débarbouille le malade ; puis on plonge dans cette eau sale une chemise que l'enfant doit porter neuf jours de suite sans la quitter. Le « *voyage* » se termine par l'achat d'un bout de faveur rose ou bleue dont on fait un collier à l'enfant. De retour à l'église, le curé récite un évangile sur la tête du petit malade. Si le premier « *voyage* » ne suffit pas, on en fait un second l'année suivante, jusqu'à complète guérison (1).

Dans une église du Blanc, il existe un autel spécial, dit « *autel pour les coliques* » (2). Les mamans y conduisent leurs bébés, se mettent à prier, font téter les malades, les déshabillent, gravissent les marches de l'autel et, chacune à leur tour, frottent contre la pierre le ventre nu de chaque nourrisson...

Les fidèles ont raison. Que peut-il y avoir de commun entre la foi aveugle et l'hygiène ou même la propreté ?... Le miracle a-t-il des bornes ?... Doit-il subir, pour le croyant, les règles qui président aux phénomènes de la

(1) L. PINEAU. — Revue des traditions populaires, tome I, page 188.

(2) Gazette médicale du Centre, septembre 1899.

nature ?... Evidemment, non, car en bonne logique, il tomberait dans l'ordre naturel et, de ce fait, il cesserait d'être un miracle.

L'absence de capitaux a empêché nos modestes pèlerinages régionaux de se développer. Ils n'ont pas pris grande extension. Ils ne sont connus que dans un très faible rayon. Les miracles y sont rares !...

Ailleurs, la croyance s'est transformée. La superstition s'est modernisée. La pièce a été montée avec une mise en scène admirable. On n'a ménagé ni les décors, ni les dorures. On a fait la part du progrès. Des trains spéciaux, blancs, bleus et roses, y amènent à toute vapeur des milliers de pèlerins. La science enfin a été appelée à la rescousse : on a créé un « bureau de constatations médicales ». Les miracles y sont innombrables !...

Ainsi sont contentés un grand nombre « d'esprits forts », parmi les « esprits faibles », qui se moquent des guérisons de tel pauvre petit saint de village, mais qui se fâcheraient indubitablement si l'on doutait devant eux du pouvoir de Lourdes (1).

Nous n'avons point l'intention de faire l'histoire de Lourdes, cette « divine illusion, santé des infirmes et consolatrice des affligés ». Elle a été faite et refaite par de bons esprits et par des mécréants. Nous ne voulons point non plus « nier tel miracle » pour affirmer ensuite « la possibilité du miracle », affaire de dogme ou de scolastique subtile, qui donnerait à cette étude quelque caractère religieux ou anti-religieux... Mais nous dirons quelques mots de Lourdes au point de vue qui nous intéresse, car nos populations du Poitou lui fournissent tous les ans un respectable contingent de fidèles pèlerins.

(1) La première guérison miraculeuse survenue à Lourdes date de la 13^{me} apparition de Bernadette Soubirous, le 1^{er} mars 1858; il s'agit d'une nommée Catherine Latapie... Cette femme vint à la grotte dans un état de grossesse si avancée, que le contact de sa main dans l'eau très froide détermina sa délivrance une heure après.

Et d'abord, à Lourdes, voit-on des miracles ?... A cela nous répondrons : oui, et même beaucoup, si l'on veut bien entendre par miracle toute une série de phénomènes dont la cause nous échappe. L'imagination surchauffée des pèlerins, surexcitée par le décor grandiose, la lumière électrique, les cierges, les chansons, les processions, la foule immense... produit des effets incontestables au point de vue médical et thérapeutique (1). Mais, pour obtenir sa guérison, il ne suffit pas d'implorer la Vierge. On ne doit pas se contenter de chanter des cantiques. Il faut aussi prendre des bains dans la piscine ou boire de l'eau de la grotte merveilleuse. Comme on ne peut pas passer toute sa vie à Lourdes, les pèlerins emportent dans leurs bagages une ou plusieurs bouteilles d'eau miraculeuse pour leurs parents, amis et connaissances qui n'ont pas eu les loisirs de les accompagner (2). Grâce à l'imagination, les mêmes effets se produisent à distance : « *L'eau de la source, transportée dans toutes les parties du monde, rend la santé aux malades* » (3).

Aussi n'a-t-on pas manqué d'imaginer un procédé plus pratique que la mise en bouteilles, pour expédier ou transporter l'eau de Lourdes. Un ingénieux pharmacien la « réduit en comprimés », et le prospectus qui accompagne chaque boîte de « Pastilles à l'Eau de Lourdes » a la beauté d'un poème. Il affirme que « *glissée dans une tasse de tisane, la pastille n'enlève rien à l'efficacité du remède prescrit par le médecin, mais elle donne confiance au pauvre malade qui espère en Dieu et en la bonne Vierge* »...

Lourdes produit des miracles. C'est incontestable. La miraculée de Vivonne, Sophie Couteau, n'a pas existé que

(1) JEAN DE BONNEFON. — Lourdes et ses tenanciers, 1905.

(2) HUYSMANS. — Les foules à Lourdes. — D^r BOISSARIE. — Lourdes.

(3) LÉON XIII : Troisième leçon du second nocturne de l'Office.

dans la puissante imagination d'Emile Zola (1). Mais Lourdes produit aussi des malheurs...

Sans compter les malades qui meurent en route, incapables de supporter un voyage aussi long et aussi pénible, l'agglomération de près de un million de pèlerins est un danger contre lequel les médecins ne sauraient trop s'élever.

« De juillet à octobre, toute la ville n'est qu'un immense caravansérail. Les greniers, les soupentes deviennent des chambres meublées à louer ; et, dans ces taudis sans air et sans soleil, des êtres venus de partout respirent la saleté à pleins poumons et remporteront le germe du mal dont ils mourront chez eux. »

« Les règlements de l'hygiène y sont méconnus. La municipalité entretient les rues comme des sentiers de montagne. Les égouts sont nuls ou insuffisants. Les hôpitaux, livrés à quelques religieuses et à des châtelaines bien pensantes, présentent une literie lamentable, un service pharmaceutique de fantaisie, un personnel médical plus occupé de rechercher des miracles que de donner des soins » (2).

Les contagieux sont mêlés aux infirmes. Les tuberculeux crachent leurs poumons dans l'atmosphère où les cancéreux étalent leurs plaies. Un chancreux, dépouvu de nez, privé d'oreilles, rongé de partout, saignant et purulent, est installé dans la petite voiture où l'on mettra demain une jeune fille maigre, névrosée et anémique. Ces voitures, parfaitement sales, rouillées, souillées de déjections, promèneront les malades de l'Hôpital à la Grotte et de la Grotte à l'Hôpital, en plein soleil et en pleine poussière...

Ce que nous disons de Lourdes, nous le dirions de n'importe quel pèlerinage ; quel que soit le nombre des guérisons

(1) Les trois villes : Lourdes.

(2) Jean DE BONNEFON. — *op. cit.* Lourdes et ses tenanciers, 1905.

obtenues, ces agglomérations mystiques n'en présentent pas moins de très grands dangers. Elles sont des foyers immenses de contagion. Elles sont des pépinières de tuberculose et autres affections transmissibles...

Nous devons cependant nous rendre à l'évidence que l'imagination est une puissante chose. « Ses effets sont merveilleux et étranges... Elle fait perdre la science, la cognoissance, le jugement ; fait devenir fol et insensé... fait deviner les choses secrètes et à venir, et cause les enthousiasmes, les prédictions et merveilleuses intentions, et ravit en extase, réellement tue et fait mourir. Bref, c'est d'elle que viennent la plupart des choses que le vulgaire appelle miracles, visions, enchantements. Ce n'est pas le diable ni les esprits comme il le pense, mais c'est l'effet de l'imagination, ou celle de l'agent qui fait telle chose, ou du patient et spectateur qui peut voir ce qu'il ne faut pas... » (1).

« C'est cette fée enchanteresse qui sait créer des beautés, des vertus, des sentiments, des passions, des misères, des richesses, des maladies, toutes les vicissitudes humaines, aussi bien que des chimères et des fantômes... et qui a su faire des illuminés, des spirites, des somnambules, des thaumaturges, aussi bien que des poètes, des orateurs, des philosophes et des artistes » (2).

(1) CHARRON (1541-1603). — De la Sagesse, XVIII.

(2) Discours de M. JOLLY à l'Académie de Médecine (D' GRELETTY : du Merveilleux, des Miracles et des Pèlerinages).

Cf. docteur J. NOIR. — De quelques préjugés, superstitions, sanctuaires et pèlerinages, etc... (*In Progrès Médical*, 1905.)

CHAPITRE V

Les remèdes de bonne femme. ⁽¹⁾

Nous avons dit l'œuvre des « *rebouteurs* » de chez nous, qui usurpaient le titre de médecin. Nous avons parlé des « *toucheurs* » et des « *souffleurs* », qui, pour guérir, n'employaient que leur « *don* » parce qu'ils inspiraient confiance aux malades. Nous avons vu que la « *foi religieuse* »

NOTE

(1) On pourra consulter à ce sujet :

- D^r BESSIÈRE. — Les préjugés relatifs à l'enfance.
BLANCARD (Raoul). — Réflexions sur l'hygiène de la grossesse, de l'accouchement et du post-partum à la campagne. (Thèse de Paris, 1896.)
D^r BRÉMOND (F.). — Les préjugés en médecine et en hygiène.
D^r BRUNET (Félix). — La médication organique avant Brown-Séquard. (In *Archives Cliniques de Bordeaux*, 1898. N^o 2, 3 et 4.)
CABANÈS. — Remèdes d'autrefois. (MALOINE, 1905.)
CABANÈS et BARRAUD. — Remèdes de bonne femme. (Paris, 1907.)
COUBARD. — Médications populaires et empiriques au pays de Vendée. (Thèse de Bordeaux, 1913.)
CANY. — La médecine populaire. (Thèse de Toulouse, 1899.)
DARMEZIN. — Superstitions et remèdes populaires en Touraine (Th. de Bordeaux, 1905.)
D^r DESAIRE (Léo). — Croyances, présages et traditions diverses. (In *Bulletin de la Société de Statistique des Deux-Sèvres*. Tome IV.)
FOUCART. — Des erreurs et des préjugés en médecine. (Thèse de Paris, 1893.)
GRATIEN. — Traité des erreurs et des préjugés. (Paris, 1843.)
LAISNEL DE LA SALLE. — Croyances et légendes du centre de la France.
CAMILLE DE MENSIGNAC. — Recherches ethnographiques sur la salive et le crachat. (Bordeaux, 1892.)
Abbé NOGUÈS. — *Revue poitevine et saintongeaise* (1888-1889).
ORAISON. — La médication par la prostate. (Thèse de Bordeaux, 1898.)
PINEAU (L.). — *Revue des traditions populaires*, 1895, tome V.
D^r REGNAULT (F.). — Pathogénie populaire. (In *Correspondant Médical*, 1900.)
RENAULDIN. — Dictionnaire des sciences médicales. (Paris, 1819.)
SOUCHÉ. — Croyances, présages et traditions diverses. (In *Bulletin de la Société de Statistique des Deux-Sèvres*. Tome IV.)
TEXIER (Marcel). — L'empirisme et le charlatanisme. (Thèse de Paris, 1896.)
VUILLIER (Gaston). — Le tour du monde. (In *Gazette des Hôpitaux*, 1899.)
D^r YSAMBERT. — Préjugés relatifs à la grossesse et à l'accouchement. (In *Gazette Médicale du Centre*, 1904.)

était parfois un précieux auxiliaire de la thérapeutique. Il nous reste à étudier les remèdes étranges et les médications singulières que conseillent la plupart des « *Braconniers de la médecine* », car lorsqu'on a foi en son médecin, on doit forcément considérer comme salutaires et efficaces tous les remèdes qu'il lui plaira de formuler. En même temps que la confiance aux guérisseurs doit exister nécessairement la foi dans leurs recettes.

Un médecin vous ordonnerait-il de l'eau pure à prendre en potion, si vous avez entière confiance en lui, vous vous direz que s'il vous conseille de l'eau pure, c'est qu'il a ses raisons pour cela ; et l'eau pure vous produira les mêmes effets qu'une potion calmante ou digestive. On connaît les excellents résultats des injections sous-cutanées d'eau distillée, pour remplacer la morphine chez certains névropathes. Beaucoup de médecins ont obtenu des guérisons surprenantes avec les pilules « *mica panis* » et les quinze gouttes réglementaires « *aqua pumpaginæ distillata* », dans un demi-verre d'eau avant chaque repas.

Aussi, pourrait-on dire que la popularité des remèdes a fait la popularité des guérisseurs...

Parmi cette multitude de « *médicastes* » dont pullule le monde, au premier rang se trouvent les femmes ; et l'on sait avec quelle ardeur de prosélytisme, avec quelle foi intrépide, avec quel désintéressement, elles propagent les remèdes les plus étranges, les plus monstrueux, les plus ridicules !

Les femmes ont pour les questions médicales une curiosité innée, et presque malade. Si, dans une réunion, dans un salon, vous venez à parler médecine, vous aurez immédiatement pour vous tout l'auditoire féminin. Empressons-nous de dire, à la décharge des représentants du sexe aimable, que ce besoin de conseiller les autres repose sur un sentiment extrêmement louable. La pitié pousse l'homme, et plus encore la femme, à soulager son semblable ; c'est un sentiment inhérent à l'esprit humain, et

qu'on retrouve, d'ailleurs chez bien des animaux. Mais, si cet état de choses ne paraît pas, en raison de cela, très surprenant, ce qui l'est davantage, c'est le genre de conseils qu'on reçoit. Il semblerait que ces remèdes, colportés de bouche en bouche, devraient être des remèdes scientifiques, les mêmes qu'ordonnerait un médecin, entendus de ci de là, plus ou moins bien compris, plus ou moins déformés par les uns ou par les autres. Or, il n'en est rien. La thérapeutique populaire, c'est la thérapeutique scientifique d'autrefois.

Certes, nous n'en sommes plus aux temps où quelque peu de rouille de la « *divine Pélías* » suffisait à guérir les plaies de Télèphe, occasionnées par la lance d'Achille !... Nous n'avons plus de rois en France pour toucher, au jour de leur sacre, les « *écrouelles* » des malades et les guérir !... (1). Pourtant, la plupart des remèdes dont nous allons parler, pour ne pas dire tous, ont été conseillés par des médecins, à une époque quelconque de l'histoire de la médecine, depuis Hippocrate ou Galien jusqu'à nos jours.

C'est ainsi qu'aux rétrécis de l'urèthre, on prodiguait jadis le vin de cloportes, le fiel de carpe, une punaise délicatement incluse dans le méat urinaire. Les incontinents avaient le choix entre un repas de cervelles de lièvre, de poudre de hérisson, de gésier de coq, de verge de cochon ou de vulve de truie. Le foie retrouvait son fonctionnement avec la corne de cerf, les poux, le foie d'oie, les calculs biliaires du bœuf. La rate aimait la rate de porc. Une tanche vive, placée la tête en haut, faisait désenfler le ventre. Un jeune chien placé sur l'estomac remettait cet organe d'aplomb. En mettant du lard dans l'anus, on était sûr d'y voir accourir les lombrics. L'urine de vache gué-

(1) Ce privilège royal apparut en France sous Saint-Louis (né en 1215, roi de France de 1226 à 1270) et ne disparut que sous Charles X (1757-1836, roi de France en 1824).

rissait les dartres ; celle de mule, l'ictère ; le crottin de cheval, les pleurésies. Par les crottes de chien on arrêta la diarrhée ; par la fiente de poule, les saignements de nez. Avec les crottes de chèvre, on urinait ; avec celles de brebis, on déféquait copieusement. Pour guérir un panaris, il fallait mettre le doigt dans l'oreille d'un chat ou s'enrouler un ver de terre à la base. Le corps humain lui-même entra dans la matière médicale. On raconte que le roi Louis VII étant fort abattu, les médecins estimèrent que cette asthénie provenait d'une excessive continence et introduisirent dans son lit une gracieuse jouvencelle ; mais le roi la repoussa avec une chaste indignation. Les menstrues de vierge, le baume de chair de pendu guérissaient la goutte. La graisse humaine fut longtemps l'objet d'un hideux trafic. La momie, la poudre de momie, l'huile de momie, s'utilisaient avec profusion ; mais comme on n'avait pas toujours des momies égyptiennes à sa disposition, des industriels ingénieux y suppléaient par des préparations bitumeuses. La poudre de crâne, les os humains, les rognures d'ongles, les cheveux, le cérumen, le lait de femme entraient dans la préparation de remèdes propres à tout. L'urine constituait un remède universel utilisé sous forme de gargarisme et de lavement, comme boisson et pour laver les engelures. La fiente humaine, sous le nom de « *soufre occidental* », avait, elle aussi, ses applications : elle guérissait les plaies ; elle préservait de la peste ; elle était digestive et amollissante... et c'était un remède facile à se procurer, même en voyage !...

Aujourd'hui, rien n'est changé ! Le Poitou, pays de tradition par excellence, a conservé les remèdes d'autrefois ; et si cette thérapeutique est encore tant employée, c'est parce qu'on ne peut pas effacer en un seul jour les souvenirs de plusieurs siècles. L'intelligence a pu évoluer au cours des âges, mais les sentiments sont restés identiques à ceux qui animaient nos plus lointains ancêtres...

Le peuple n'a rien oublié : la médecine populaire n'est

que la médecine de tous les temps, conservée jusqu'à nous. Les « *remèdes de bonne femme* », ce sont les remèdes scientifiques d'hier. Savons-nous où seront relégués demain les remèdes dont nous proclamons actuellement l'efficacité ?

En général, les vieilles coutumes et les mœurs d'autrefois ont disparu peu à peu dans le plus grand nombre de nos campagnes. Notre siècle de progrès, grâce à la vapeur et à l'électricité, a rompu presque complètement, au détriment de la beauté et du pittoresque, la chaîne de souvenirs qui nous reliait à nos ancêtres ; et l'on peut dire, des quelques traditions qui subsistent encore, que leurs jours sont comptés.

Ici, c'est un costume qui disparaît ; là, c'est une coiffure élégante et gaie, qui se voit remplacée par les produits plus ou moins baroques, dus à l'ingéniosité de nos modistes de campagne ; ailleurs, c'est une coutume poétique et tendre qui ne se pratique plus. Seule, la thérapeutique ancienne s'est conservée presque intacte jusqu'à nous. Il semblerait que l'homme, qui a presque tout oublié du passé, ait tenu à garder d'une façon intégrale tout ce qui a rapport à ce qu'il a de plus cher, sa vie, et à conserver sa confiance à toutes les pratiques que ses ancêtres croyaient être, à tort ou à raison, favorables à l'entretien de leur santé.

Et cette thérapeutique n'est pas, comme beaucoup le croient, un ramassis incompréhensible de recettes disparates ; c'est, au contraire, une thérapeutique réelle, adéquate, homogène ; un peu changée, peut-être, par son passage à travers les siècles, un peu déformée par les manipulations successives des uns et des autres, mais que l'on retrouve semblable dans toute l'étendue de notre pays et même dans les régions voisines, prouvant ainsi, d'une manière indubitable, son unique origine.

Elles sont évidemment nombreuses et variées, ces recettes bizarres, ces médications singulières, et il est bien peu

commode d'en établir une classification rigoureuse, qui permette de les grouper sous des rubriques nettement définies !...

Toutefois, au lieu de vagabonder au hasard de notre fantaisie, nous allons essayer de suivre un ordre à peu près déterminé.

I. — Pathologie externe.

La pathologie populaire, en matière chirurgicale, se résume à bien peu de chose. Et pourtant, là comme ailleurs abondent les médications les plus bizarres.

Contre les *abcès* et les *phlegmons*, nous avons entendu préconiser les cataplasmes chauds de mie de pain et de lait. Les feuilles de « *fouace* », ou menthe sauvage, fricassées dans du beurre ou dans de la graisse blanche, puis appliquées sur un *furoncle*, le font sécher en quelques jours... Mais rien ne peut égaler une bonne emplâtre de cire ou de poix de cordonnier, « *qui tire le pus de première* »... Les crottes de brebis, détrempées dans du vinaigre et appliquées *loco dolenti* sont souveraines contre le *furoncle*. La furonculose, qui s'observe chez les nourrissons à l'occasion d'un changement de lait ou à l'époque du sevrage, est désignée sous le nom de *vers de taupes*. Or, si l'on étouffe dans le maillot de l'enfant une ou plusieurs taupes, non seulement on le guérit, mais il possèdera plus tard le privilège de guérir les « *vartaupes* » en les touchant simplement du bout des doigts.

Plaies. — A l'époque des foins et des « *batteries* », de n'importe quel gros travail des champs, les plaies ne sont pas rares. Légères ou graves, le paysan poitevin « ne s'en émouve guère... », car il est dur au mal et il a le cœur solide. Un métayer attrape-t-il aux mains, soit par son couteau, soit par sa faucille, quelque coupure inévitable dans sa profession, aussitôt, afin d'en assurer l'antisepsie,

il s'empresse de « *gâter de l'eau dessus* », pour que ça ne pourrisse pas... *L'urine de pisse* est la « *res sacra* » pour tous les vieux paysans de chez nous... Après quoi, si le tabac à priser, la farine, le sucre en poudre, le charbon pilé, la mousse sèche ou le papier mâché n'ont pas « *arrêté le sang* », sa bourgeoise lui applique séance tenante l'une des nombreuses mixtures qui varient dans chaque village et dans chaque famille, selon la manière de faire de la ménagère et selon les plantes dont on dispose ; mais qui, toutes, contiennent des feuilles de sanicle ou « *guérit-tout* » ; car, dans nos campagnes, chacun connaît par cœur cet adage d'autrefois :

» Qui a le bugle et la sanicle

» Au chirurgien fait la nique. »

Aussi les hémostatiques les plus répandus sont-ils des macérations de feuilles de sanicle, de pétales de roses et de fleurs de lis dans de la bonne eau-de-vie du pays. Un pétale de fleur macérée est appliqué sur la plaie, puis on « *embourre* » le tout avec de vieux chiffons de toile.

Un procédé assez courant, et qui n'a rien à voir avec le pansement listérien, consiste à monter dans son grenier pour y prendre quelques toiles d'araignées bien noires et bien épaisses que l'on applique sur la plaie. L'idéal serait de se procurer des toiles d'araignées recueillies dans un moulin : elles ont, paraît-il, des vertus particulières.

Enfin, pour terminer, on ne doit jamais oublier que les blessures du petit doigt sont beaucoup plus dangereuses que sur tout le reste du corps.

Contusions. — S'agit-il d'une contusion, d'une « *mâchure* », comme on dit ?... On a recours à l'ache, ombellifère qui croît dans les endroits marécageux et au bord des fossés. On en pile les feuilles avec une poignée de gros sel de cuisine, et on applique le tout sur la partie malade. Le céleri, les artichauts peuvent remplacer l'ache dans la confection de ce « *pâteau* » (cataplasme). Le romarin

macéré dans l'eau-de-vie, le persil haché dans l'huile de noix sont quelquefois utilisés, mais il est bon de boire concurremment une infusion de myrte dans du vin blanc, « pour empêcher le sang de se décomposer... ».

Le beurre frais est un topique excellent pour le traitement des contusions. Lorsqu'un bamin se fait, en tombant, quelque bosse au front, on s'empresse de frotter la partie malade avec un peu de beurre ; puis on applique une pièce de deux sous sur la bosse et l'on comprime fortement le tout à l'aide d'un mouchoir plié à cet usage.

Les excréments du chien et du chat macérés dans du vin blanc sont pris en breuvage dans le traitement des plaies contuses. Il existe également un autre « *vin de chute* », qui contient en plus des produits déjà nommés, quelques feuilles de millepertuis et de la fiente de poule. On persuade d'ailleurs aux jeunes gens désolés de ne pas encore porter moustache, d'oindre leur lèvre supérieure de cette odorante pommade que constitue la fiente de poule !...

Piqûres d'insectes, plaies venimeuses. — La molène ou « *bouillon-blanc* », est considérée chez nous comme l'anti-venimeux par excellence. C'est le spécifique contre les piqûres de taons, d'abeilles, de guêpes, de moustiques, et même contre les morsures de « *vermines* », c'est-à-dire de vipères, qui fourmillent dans certains taillis. Le Dictionnaire de Trévoux vantait, il y a près de deux siècles, les bienfaisantes propriétés de la molène. Aujourd'hui elle est encore indistinctement employée « *intus et extra* », en infusions et en applications topiques ; mais une condition est nécessaire pour qu'elle agisse d'une façon certaine : il faut arracher toute la touffe et la mettre à bouillir en entier, parce qu'il n'y a qu'une seule feuille qui soit efficace et que l'on ne peut pas savoir laquelle...

Sur les morsures de reptiles, on étend une décoction de fleurs de genêts, de la chaux éteinte dans un peu de salive, ou bien on applique un cataplasme de poireaux hachés ; mais on peut tout simplement avaler quatre ou cinq feuilles

de vipérine, vulgairement nommées « *oreilles de souris* », roulées en boulettes (1).

La salive est considérée comme un antiseptique puissant. Quand une couturière se pique à son aiguille, elle suce aussitôt et avec conviction le sang qui perle à son doigt. Pour calmer les démangeaisons qu'occasionnent les piqûres de puces et de moustiques, on étend une bonne couche de « *crache* » à la surface du bobo. On attribue à la salive la propriété magnétique de couper l'arc-en-ciel !... Pas un gamin de chez nous qui n'ait « *coupé...* » ou essayé de « *couper l'arc-en-ciel...* » ! Pour cela, il crache sur le dos de sa main gauche et s'arrache un cheveu qu'il place sur son crachat ; puis du tranchant de sa main droite il frappe au milieu du cheveu et scinde le crachat en deux... L'arc-en-ciel est alors coupé ; mais, condition essentielle à la réussite, il ne doit pas l'avoir vu auparavant, et il doit opérer en lui tournant le dos...

Brûlures. — Les douleurs des brûlures sont en général « conjurées » au moyen de certains signes et en récitant certaines prières. « Le contact immédiat d'une main étrangère pendant quelques instants sur la partie brûlée arrête instantanément la douleur. Si la main employée au toucher est trop chaude, on se sert de l'autre, et alternativement. Moins de dix minutes suffisent... » Nous voulons le croire, car, en somme, il n'y a dans tout cela qu'un simple phénomène de suggestion.

Si cependant la « *conjuración* » n'a pas produit l'effet qu'on en attendait, on étend alors sur la brûlure une large couche d'encre noire ; on y applique un cataplasme de pommes de terre rapées ou de gelée de groseilles. Certains

(1) Certain guérisseur fait manger aux paysans mordus par des vipères, une omelette préparée en secret, mais dans laquelle il incorpore le jus d'un bocal où il conserve des têtes de vipères dans de l'eau-de-vie depuis des temps immémoriaux... Ce n'est évidemment pas le sérum de Calmette, mais il y a tout de même un semblant d'idée moins saugrenue que beaucoup d'autres !...

guérisseurs emploient même, et nous devons l'avouer, avec succès, une sorte de liniment oléo-calcaire qu'ils préparent de la façon suivante : ils font éteindre deux cuillerées à soupe de chaux vive dans un demi-verre d'eau ; après décantation, ils ajoutent deux cuillerées à soupe d'huile de noix ; ils délayent le tout et l'appliquent sur les parties atteintes, pendant neuf jours.

A la campagne, le paysan est souvent tête nue ; aussi lui arrive-t-il fréquemment « d'attraper un *coup de soleil* ». Avant de mander le médecin, dans les cas graves d'insolation, on se livre sur le patient à la petite opération suivante et fort simple qui consiste à « *tirer le soleil* ». Un verre à bords épais est rempli d'eau, recouvert d'une feuille de papier blanc et renversé, puis doucement posé sur le front du malade couché. Avec d'innombrables précautions, la feuille de papier est retirée. L'air qui pénètre alors produit forcément quelques bulles qui montent vers le fond du verre tandis que l'eau s'en échappe. C'est le soleil qui s'en va !... Et plus le vide est grand à la fin de l'opération, plus on a « *tiré* » de soleil !...

Engelures. — Si vos doigts sont couverts d'engelures, baignez-les dans du jus de navets, dans de l'eau de son de froment, ou bien encore, frictionnez-les avec la première neige de l'hiver ? Si ce sont vos pieds qui sont atteints, prenez un bain dans votre urine de la nuit !...

Le cérumen jaune, sécrété par les glandes du conduit auditif, est un signe de bonne santé, lorsqu'il se trouve en abondante quantité ; mais, cuit dans de la bonne huile de noix et appliqué sur les engelures, il ne tarde pas à les faire disparaître.

Verrues, Cors. — L'art des « conjureurs » s'exerce en grand lorsqu'il s'agit des cors, des durillons et des verrues. Nous n'entreprendrons pas de décrire les rites mystiques de la « conjuration », non plus que les multiples simagrées imposées aux malades pour activer la disparition de ces

disgracieuses excroissances charnues. Nous dirons que tous les moyens qui frappent l'imagination sont excellents parce qu'ils agissent par suggestion.

On peut employer des feuilles de lierre, le suc jaune de la chélidoine ou « *grande-éclaire* », dont les anciens se servaient en oculistique, celui de l'héliotrope ou « *herbe aux verrues* » ; mais il ne faut jamais « *chacoter* » (gratter) les cors aux pieds. Il faut surtout se garder de les faire saigner, car un vilain mal pourrait s'en suivre... et même la mort ?...

On peut cueillir une pomme verte, la couper en deux, en frictionner les cors, réunir les morceaux et les jeter par dessus son épaule gauche sans se préoccuper de savoir où ils tombent. Quand la pomme sera pourrie, les cors auront disparu.

Faire autant de nœuds à une ficelle que l'on a de « *poireaux* » (verrues), compter autant de pois ou de cailloux et les jeter dans un puits, le matin, à jeun, sont des remèdes d'une efficacité merveilleuse... du moins on le prétend...

Il n'est pas un paysan poitevin qui ne croie à la valeur étonnante du traitement que voici : se mettre à genoux devant une tige de genêt fleuri et réciter cinq *Pater* et cinq *Ave*, tandis que l'on tord vigoureusement la branche de l'arbuste, comme si on voulait en faire un lien. Rentrer chez soi et se coucher ; le lendemain, on cherchera ses verrues et on ne les trouvera plus...

Conjonctivites. — Quand un enfant se plaint de la vue, on dit que « ça lui vient de faiblesse », et au lieu de le conduire chez un oculiste, on lui lave tout simplement les yeux avec une infusion de plantain. A l'époque où la vigne pleure, on recueille précieusement la sève qui s'écoule des sarments taillés, car c'est le meilleur collyre de la pharmacie populaire et le plus réputé dans le traitement des conjonctivites.

Hémorroïdes. — Si l'on veut se préserver des hémorroïdes, on doit constamment porter cinq gros marrons

d'Inde dans ses poches ; mais lorsqu'on est affligé d'une pareille affection, il suffit de faire des applications d'une décoction de racines de ficaire.

Panaris. — On dit que le panaris peut être guéri en plongeant son doigt malade dans un œuf cru ; la chaleur dégagée est suffisante pour cuire l'œuf, disent certaines personnes. Le mieux est encore d'enrouler un ver de terre à la base du doigt malade, d'y appliquer une peau d'anguille ou un bon cataplasme chaud de bouse de vache.

Pour se garantir à tout jamais de la transpiration des mains, il faut saisir à poignée un gros crapaud, et serrer l'animal jusqu'à complet étouffement.

Hernies. — Le procédé de la suspension par les pieds, très recommandé dans les premiers soins à donner aux noyés « pour faire rendre l'eau », est également applicable dans la réduction des hernies. On se fait suspendre, aussi longtemps qu'on le peut supporter, et l'on applique ensuite un cataplasme de persil haché et de graisse de porc.

Otites. — Le lait de femme, instillé dans le conduit auditif, calme les plus violentes otalgies. L'urine d'un sourd, injectée dans son oreille, le guérit de sa surdité. La gousse d'ail que l'on se passe dans l'oreille, l'huile de noix dans laquelle ont bouilli treize cloportes ou sept vers de terre, sont des remèdes excellents pour la guérison des otites suppurées.

Crampes. — La crampe du poignet est calmée par la ligature de l'endroit malade à l'aide d'un brin de laine, ou par l'application sur la partie atteinte d'une plaque de liège de la grandeur de la main. Comme, dans la pratique, on ne dispose pas toujours d'une plaque de liège suffisamment grande, on applique tout simplement un bouchon, après une friction énergique du poignet malade avec des orties.

Blennorrhagies. — A côté des injections à l'écorce de chêne, des injections de vin rouge chaud et sucré et des

applications sur le gland d'une pommade composée de camphre et d'huile d'olives, nous devons indiquer une façon assez originale de se débarrasser de la « *chaude-pisse* »... C'est de la passer à sa voisine... tout simplement.

Nous ne saurions trop insister contre le danger que présente le préjugé stupide d'après lequel, certains jeunes gens, dès qu'ils ont contracté une blennorrhagie, s'empres-sent de la communiquer à une femme, sous prétexte qu'ils s'en débarrasseront ainsi presque instantanément...

Ceci explique un fait en apparence monstrueux : la sodomie bestiale pratiquée par certains individus le plus inconsciemment du monde... Mahomet permettait la forni-cation avec des animaux, à la condition que ce fut dans un but curatif. Il est permis, d'après les sourates du Coran, de forniquer avec des animaux femelles, quand on est atteint de « gonorrhée simple ou syphilitique »... On expliquerait de la sorte les nombreux cas de bestialité, qui amenaient assez fréquemment des tirailleurs algériens devant les Con-seils de Guerre pendant la guerre de 1914 à 1918. Les Arabes, surpris le plus souvent en flagrant délit dans les écuries de nos paysans du nord et de l'est, semblaient très étonnés des condamnations qui les frappaient. Longtemps on ne crut point à leurs déclarations ; mais à la longue, devant la répétition des faits, après informations prises et sur l'intervention d'un chef de bataillon très au courant des habitudes et des mœurs indigènes, il fallut bien se rendre à l'évidence que c'était là un moyen thérapeutique, et non une dépravation du sens génésique. Ces tirailleurs furent acquittés..., mais il n'en est pas moins vrai que ces mœurs s'adaptent difficilement aux nôtres !... Se guérir de son mal en le passant à son voisin, c'est peut-être très commode... mais ce n'est pas très charitable... Dans tous les cas, c'est une pratique d'un autre âge qu'il serait cruel, voire inhumain de faire revivre...

Maladie des femmes. — La menstruation a toujours été entourée d'une quantité de croyances superstitieuses. Dans

l'antiquité, la femme était considérée comme souillée tant que duraient ses époques. Elle fut au Moyen-Age la pauvre Grisélidis, née pour épuiser la douleur, constamment outragée et battue par le marquis de Saluces. Aujourd'hui, on croit encore couramment qu'une cuisinière ne réussit point ses sauces, qu'une crémère fait aigrir le lait de ses récipients, pendant les jours que durent leurs règles. Les vigneronns de chez nous ne consentiraient à aucun prix que leurs femmes et leurs filles pénétrant dans les celliers durant cette période, car « cela ferait tourner le vin ».

Dans tous les cas, la femme qui possède de disgracieuses verrues aux mains n'a qu'à les frotter de quelques gouttes de sang menstruel pour s'en débarrasser. Les *nœvi*, désignés par le peuple sous le nom « *d'envies* », et qui représentent la forme du fruit qu'une mère désira pendant sa grossesse, sont traités de la même façon. Nous avons entendu à ce propos l'aimable conseil suivant d'une femme à l'une de ses voisines : « Quand vous serez dans vos sangs, frottez en donc la goule de votre petit ; ça lui fera passer son envie ».

Une femme atteinte de leucorrhée ne doit jamais repasser le bas de sa chemise, et ses pertes blanches disparaissent si on lui lie le bas du ventre ou les deux petits doigts des pieds avec un écheveau de fil bien lessivé.

A la puberté, pour régulariser les menstrues, on fait boire aux jeunes filles une infusion de baies d'aubépine dans du vin blanc, ou bien encore la potion suivante : faire macérer pendant trois jours et en plein soleil dans six pintes d'eau de fontaine, trois paquets d'égale quantité d'hysope, de serpolet et de genévrier ; passer l'eau et faire prendre à la jeune fille trois verres à Bordeaux par jour pendant une semaine.

A la ménopause, on conseille aux femmes de boire sur du safran ou des feuilles de cassis.

Pour faciliter les accouchements, il faut faire manger du foie d'anguille et enduire de saindoux, non pas les

parties génitales comme on pourrait le supposer, mais les genoux et les avant-bras de la parturiente. On recommande également aux femmes en travail de souffler sur leurs cinq doigts de la main gauche réunis en cône. Cette pratique, il faut en convenir, n'est pas du tout dénuée de bon sens et d'intérêt, car elle facilite la régularité des efforts de la femme.

Pour prévenir les avortements, chez les femmes qui en sont menacées, les malades s'appliquent à la vulve une garniture composée d'un grand nombre de bonnets de nuit d'hommes ayant été portés. « L'odeur de l'homme attire, prétend-on, la matrice à sa place... »

Pour modérer l'écoulement sanguin dans les hémorragies consécutives à la délivrance, on emploie l'infusion de feuilles de plantain, de pétales de roses et de tiges de pourpier. On peut appliquer une ceinture de feuilles de blé noir et de romarin autour des reins de la malade ou, plus simplement, un lien circulaire à la racine des membres inférieurs.

L'engorgement laiteux des seins, soit à la première montée laiteuse consécutive à l'accouchement, soit à l'époque du sevrage, le « *dépôt de lait* », comme on dit, est traité par de la filasse graissée de miel ou bien par un cataplasme de poireaux.

Pour « *faire passer le lait* », on passe au cou de la femme un collier fait de quelques bouchons ; le même collier est appliqué d'ailleurs aux chattes ayant « mis bas »... et dont on a tué les petits.

Quelques jours avant la naissance d'un bébé, on pose sur le bout des seins de la mère des coquilles de noix, afin de lui « *apointusir les tinets* »...

Les œufs sont utilisés dans le traitement des gerçures du sein. On place l'œuf entier dans un bol de vinaigre. La coquille se dissout. On jette alors la partie comestible de l'œuf et l'on fait réduire à feu doux et des trois-quarts

la dissolution résiduelle, utilisée comme topique sur les mamelons de la femme qui allaite.

C'est à peu près tout ce que nous pouvons dire du traitement populaire de la plupart des affections qui relèvent de la pathologie externe. Il nous reste à parler des innombrables agents thérapeutiques utilisés par nos campagnards dans toutes les maladies de leurs organes internes. Si l'on ignore le diagnostic exact, on connaît par contre une multitude de remèdes quelquefois aussi saugrenus que variés.

II. — Pathologie interne

A) — Maladies de l'appareil digestif et de ses annexes.

La pathologie populaire des voies digestives se résume à peu de chose. Presque complètement symptomatique, la médication ne traite guère que l'inappétence, les nausées, inévitablement désignées sous le nom de « *mal de cœur* », la flatulence, la constipation, la diarrhée et les « *enflam-mations d'intestin* ».

Toutefois, chez les nouveau-nés, et même chez les enfants jusqu'à l'âge de trois ou quatre ans, la grosse préoccupation des parents, c'est la poussée dentaire. Tout trouble de la santé est imputé aux dents, de même qu'un peu plus tard les vers seront rendus responsables de tous les méfaits. Puis ce sera le sang, l'anémie, la croissance, etc...

Pour favoriser le percement des incisives, on suspend autour du cou du bébé un bouchon soutenu par un brin de ficelle, ou bien une patte de taupe mâle, si c'est une fillette ; une patte de taupe femelle, si c'est un garçon. Inutile d'ailleurs de trop s'inquiéter, parce que la nouvelle lune approche et que les dents perceront certainement à ce moment là. Pour l'adulte, le meilleur préservatif de

l'odontalgie est d'avoir une dent de mort dans sa poche ; mais quand une personne souffre du « mal d'amour », on la soulage par l'application d'un cataplasme d'ail pilé sur la gouttière du pouls, par l'application de cendre de cigare humectée de salive sur la dent malade, par des lavages de bouche avec de l'urine de bœuf rouge, ou tout bêtement en faisant planter au malade un clou dans la muraille.

Un guérisseur dont on nous a vanté les talents commence d'abord par « prendre une bonne prise de tabac » ; puis il se mouche délicatement entre ses doigts et les applique ainsi séance tenante sur les dents malades... Enfin, contre les rages de dents, on emploie la délicieuse et élégante mentonnière, foulard multicolore dont les mamans entourent le visage de leurs enfants, et qui, en raison du flux sanguin, fait rapidement dégénérer une fluxion légère en un œdème considérable.

Le « *mal de gorge* » est traité par un collutoire préparé avec une macération de pointes de ronces bien écrasées et mêlées à du miel. Un cataplasme d'oignons cuits sous la cendre et réduits en purée, un collier de feuilles de laurier-cerise, une application de cloportes recueillis sur les toits ou dans une cave et enfermés dans un petit sachet de linge sale au nombre de sept, neuf, onze ou treize, des gargarismes à l'eau salée et vinaigrée, des infusions d'écorce de figuier, sont autant de remèdes que l'on dit souverains. Une partie des pommes de terre du dîner réduites en purée peut être appliquée sur les pieds du malade qui se couche avec ce cataplasme. Dès qu'elles éprouvent le plus léger picotement à la gorge, certaines gens ne manquent jamais, le soir, en allant au lit, de s'enrouler autour du cou le bas de laine chaud et sale qu'elles viennent de quitter.

Des vers de terre écrasés avec du son de froment et des graines de navets, puis placés en guise de cataplasme autour du cou d'un enfant, sont paraît-il suffisants dans le traitement de la diphtérie...

L'anorexie est soignée à l'aide de diverses plantes amères dont on fait infuser les feuilles. Elles produisent d'excellents effets, c'est incontestable ; telles les tisanes de chicorée sauvage, de pissenlit, de chiendent, de feuilles de pêcher. Les digestifs employés sont les infusions de graines de citrouille, de feuilles de plantain et de mauve. Les nausées, les pesanteurs, les tiraillements d'estomac sont arrêtés par un morceau de sucre imbibé de vieille eau-de-vie du pays... un « *canard* », comme on dit... « Cela n'a pas son pareil pour relever le cœur », affirment les bonnes gens du pays.

Un remède assez curieux est l'emploi des fèces humaines dans le traitement des gastrites. On doit, pendant quelque temps, « *boire sur son bois* »... c'est l'expression consacrée. « Cela fait un peu pêter le cœur dans les débuts, mais on s'y accoutume très vite »...

La flatulence, les gaz occupent une très grande part dans la pathogénie gastro-intestinale du peuple poitevin. Les personnes « *venteuses d'elles-mêmes* » sont légion dans nos métairies. L'alimentation presque exclusivement végétarienne des populations rurales en est probablement la seule responsable, mais, en tout cas, on met sur le compte des vents bien des douleurs et bien des malaises. Aussi le dieu Crépitus est-il toujours accueilli avec de gros éclats de rire ! Ses manifestations bruyantes donnent lieu à d'interminables plaisanteries. Plus un malade rend de gaz et plus il est content. Si ces gaz sont bien odorants, bien puants, c'est signe que le corps est en bonne santé, et les gens vous diront : « Hier soir, j'avais le ventre tout gonflé, mais j'ai bien pété et bien roté, et ça m'a bougrement soulagé »... Ordonnez-leur des infusions chaudes d'anis, de menthe, de camomille (le « quinquina de l'antiquité », a dit Trousseau) ; annoncez-leur que « ça va les dégager », et ils vous garderont une reconnaissance éternelle. N'oubliez pas d'y ajouter du fenouil, car c'est lui la véritable panacée

dans ce genre d'affection selon le vieil adage universellement connu de nos ruraux :

» A ventre plein de vent, la graine de fenouil
» Du Tonnant ouvre le verrouil... »

Pour les entérites, nous trouvons surtout des laxatifs : lavements de lait, de bouillons de volaille, de mouton ou de veau. Quelques tisanes sont parfois conseillées mais plus spécialement la suivante : dix noisettes, dix graines de citrouilles bien pilées, dix prunes sèches, une pomme cuite et écrasée, une poignée de racines de figuier coupées à morceaux, une cuillerée de miel, le tout bouilli dans trois litres d'eau.

La dysenterie est traitée par des infusions de « blé noir » (sarrazin) ou de « courette » (renouée des oiseaux). Certains nous ont même affirmé qu'une seule feuille de « courette » placée sous le talon arrêta immédiatement une diarrhée gênante. Les infusions d'artichauts, de feuilles de vigne rouge ou de figuier, une décoction de queues de raisins pilées dans laquelle on met bouillir une poignée d'avoine et les pelures d'un coing, sont des remèdes merveilleux. La diarrhée tenace est guérie en buvant sur des sommités de frêne et les coliques concomitantes sont calmées grâce à l'application, sur le ventre, de feuilles de marjolaine fricassées dans du beurre.

Les « *enflammations d'intestin* » réclament l'emploi de la mauve, de la guimauve, de la graine de lin, du son de froment en infusions. Pour les douleurs de l'appendicite et de la péritonite, on n'a rien trouvé de mieux qu'un cataplasme de feuilles de choux rouges, en nombre impair, bien entendu, appliqué « *loco dolenti* ».

Voulez-vous nuire à votre ennemi ? Rien de plus simple : vous l'invitez au cabaret à boire la traditionnelle « *fillette* », et, dès qu'il a le dos tourné, vous jetez à son insu quelques rognures d'ongles dans son verre. D'horribles coliques s'en suivront, accompagnées de nausées et de vomissements.

Votre ennemi sera malade à mourir pendant plusieurs jours.

Désirez-vous, au contraire, faire à l'un de vos meilleurs amis une très spirituelle plaisanterie ? Assurez-vous de l'endroit où il va porter à la nature son tribut quotidien. Tâchez de vous procurer quelques échantillons de ses matières fécales. Faites-les griller dans votre foyer, et aussitôt une débâcle épouvantable dans les intestins du propriétaire en sera la conséquence.

Mais, si vous souffrez du ventre, sachez que le cérumei jaune sécrété par les glandes du conduit auditif calme les plus violentes coliques, lorsqu'on l'ingère sous forme de pilules. Appliquez-vous, et sans tarder, un chat vivant, noir de préférence, sur l'abdomen, en prenant garde toutefois aux coups de griffes toujours possibles. Sans doute cet usage correspond-il à l'emploi des serviettes chaudes que nous pourrions conseiller en pareil cas ; mais il faut avouer que le chat, tout en dégageant une chaleur plus continue, est d'une manipulation plus difficile. Du reste, il est considéré par les vieilles filles qui ont « coiffé Sainte-Guenette » comme un animal fantastique, car il a, disent-elles « trois poils de la queue du diable dans sa moustache »...

Buvez un mélange de suie et d'huile de noix. Faites-vous appliquer un cataplasme de mie de pain délayée dans une infusion de têtes de pavots. Frictionnez-vous énergiquement et longtemps les deux membres inférieurs avec une brosse sèche, et, si vous souffrez toujours du ventre, appliquez alors le liniment suivant sur vos jambes : une chopine d'eau-de-vie, une demi-chopine de vinaigre très fort, deux cuillerées à bouche de camphre, une cuillerée à café de poivre, une gousse d'ail pilé ; mettre le tout dans un flacon bien bouché et faire infuser au soleil pendant trois jours.

Enfin, à titre documentaire, citons la recette de médecine vétérinaire d'un « mageyeux » de chez nous. « Quand un cheval à des coliques, nous a-t-il dit, faites tremper dans

un seau d'eau des linges maculés de sang menstruel, et faites y boire le cheval »...

Quand les poulains sont constipés, on leur administre, en général, une tasse de tisane de chicorée sauvage. Si cela ne suffit pas et que s'impose l'emploi d'un suppositoire, on se sert tout bonnement d'un trognon de chou taillé *ad hoc*. Quand aux adultes, ils emploient la plupart du temps un remède qui, de l'avis de tous, est infaillible : ils s'accroupissent sur un vase de nuit rempli d'eau tiède, et le besoin précurseur de la défécation ne tarde pas à se faire sentir. Si cependant ce remède véritablement peu onéreux reste sans effet, alors entrent en danse toutes les tisanes possibles et imaginables : feuilles de buis et de concombre, fleurs de pêcher, fruits de houx, queues de persil et de violettes, pour ne citer que celles-là.

Dans l'ictère, les bonnes femmes conseillent le jus de carottes, mais on peut boire un verre à Bordeaux de sa propre urine pendant trois jours consécutifs. Si le malade atteint de la jaunisse éprouve un certain dégoût à l'absorption de ce breuvage peu appétissant, il peut se contenter de creuser une carotte dans laquelle il devra uriner pendant neuf jours. Cinq crottes de chèvre dans un verre de vin blanc pendant huit jours redonnent la couleur normale au teint le plus idéalement ocre.

La grenouille sert à traiter l'hydropisie, nom sous lequel on désigne l'ascite concomitante à la cirrhose atrophique, à la péritonite bacillaire ou à quelque carcinome. Il suffit de couper l'animal en petits morceaux et de les appliquer sur la région lombaire. Mais on peut placer sur l'abdomen soit un cataplasme de terre frite et de grillons, soit quelques feuilles de choux rouges et boire, chaque matin, un peu de son urine de la veille où l'on a fait macérer quelques graines de carottes. Il existe également un révulsif assez original. Il consiste à faire bouillir une marmite d'eau au-dessus de laquelle se place l'hydropique, les jambes écartées et le ventre nu sous des couvertures de laine recouvrant les membres inférieurs. La vapeur d'eau dégagée

vient se condenser sur la peau et perle en fines gouttelettes qui ne tardent pas à ruisseler. On en conclut que c'est « *l'eau qui sort* »...

L'ivrognerie est un vice malheureusement fréquent dans notre région. Tout le monde le sait très bien :

- » En Poitou comme à La Rochelle
- » C'est le bon vin blanc qui étincelle... »

et l'on boit copieusement dans l'après-midi du dimanche. Pour déguster les ivrognes, il suffit de leur faire boire du lait d'ânesse ou de truie dans lequel on a noyé une reinette, une grenouille ou un crapaud. Une ménagère qui veut essayer de guérir la pochardise de son époux se procure une belle anguille, la saigne, la dépiaute et en mélange le sang à du vin rouge, qu'elle fait absorber à son mari sans qu'il s'en doute. Dégouté par l'âcreté du breuvage, le bonhomme renonce alors au vin... jusqu'à la plus prochaine occasion !...

B) — Maladies de l'appareil respiratoire.

Lorsqu'on est atteint d'un « rhume de cerveau », il est recommandé de respirer du sucre brûlé et de se frotter le nez avec un morceau de chandelle, le soir, en se couchant. On peut également, si on le préfère, fumer une cigarette et faire sortir la fumée du tabac par les narines, jusqu'à ce que celles-ci soient dégagées (1).

Des quantités de remèdes sont prescrits contre les « saignements de nez » : glisser une grosse clef dans le dos du malade ; l'étendre tout nu sur le carreau d'une cuisine ; se plonger les pieds dans un baquet d'eau froide ; se bourrer les narines de toiles d'araignées ; aspirer les cendres de cheveux brûlés... etc...

(1) « Tout ce que les médecins ont su trouver pour le rhume de cerveau, a dit un humoriste, c'est de le baptiser *coryza*. »

Quand un enfant a la coqueluche, il suffit de lui faire boire de l'eau dans laquelle un cheval a préalablement barboté ; et la guérison est complète en quinze jours si l'on prend soin de faire bouillir dans un litre d'eau treize gousses d'ail et treize branches de thym, et d'en faire prendre trois cuillerées à bouche par jour. En temps d'épidémie, on dispose sous l'oreiller des enfants en bonne santé une petite couronne de feuilles de frêne. Cela suffit pour les préserver de la coqueluche.

Pour faire avorter une bronchite commençante, il suffit de prendre dans sa basse-cour une belle poule, bien en chair. On la tue. On la vide ; puis on la bourre d'une bonne fourniture de cresson, et on confectionne un excellent bouillon, que le malade devra prendre au lit et le plus chaud possible. « Nostre bon roy Henry » ne se doutait certainement pas des vertus thérapeutiques de sa « poule au pot ».

Si vous êtes « catarrheux », sujet aux bronchites, faites cuire de l'ail dans du lait, et après l'avoir écrasé, buvez-le tout très chaud. Descendez dans votre jardin dès l'aube et gobez cinq gros escargots, après les avoir débarrassés de leurs coquilles. Outre son but thérapeutique, cette pratique quotidienne aura l'avantageux mérite de purger de parasites vos salades et vos fraisiers. Les grosses limaces rouges et gluantes que l'on trouve dans les lieux humides remplissent le même office et sont spécialement recommandées aux tuberculeux, en même temps qu'un bouillon de cloportes, de neuf à vingt-neuf, mais toujours en nombre impair ; bouillon évidemment très riche en principes nutritifs !...

D'ailleurs l'étiologie de toutes les affections de l'appareil respiratoire se résume en un seul mot : « *le chaud et froid* ». Pour l'éviter, il suffit d'uriner pendant que le corps est encore en sueurs... (1).

(1) Sans doute parce que les paysans ont remarqué leurs chevaux qui urinent chaque fois qu'ils sont en sueurs...

Connaissez-vous un bon remède contre l'asthme ? Montesquieu conseillait de lire « *l'Histoire des Croisades* » du père Maimbourg, jésuite, en ayant soin de ne respirer qu'à la fin de chaque période. Aujourd'hui, les bouillies de vers de terre combattent cette affection, mais si l'asthmatique veut se faire tondre et griller les cheveux sur un réchaud, il lui suffira d'aspirer la fumée. Cela vaudra toutes les cigarettes Espic du monde.

En général, dès qu'un malade tousse, que ce soit une vulgaire bronchite ou tout simplement « qu'il tousse de lui-même », comme il le dit très souvent au médecin, aussitôt entre en ligne tout l'arsenal des tisanes. C'est, en premier lieu, le vin rouge chaud et sucré, la tisane de bourgeons de buis vert ; puis des fleurs que l'on emploie, infusées dans l'eau bouillante avec addition de sucre et d'un peu d'eau-de-vie pour aromatiser. On associe d'ailleurs plusieurs espèces de fleurs, afin de combiner leurs bienfaisants effets : bourrache, consoude, âche, pulmonaire, molène, velar ou « *herbe aux chantres* », primevère des champs ou « *coucou* », tussilage ou « *pas d'âne* », serpolet et les précieux choux rouges. Contre les rhumes « qui tombent sur la poitrine », et aussi contre les « rhumes de cul », qui durent, dit-on, sept ans et sept quarantaines, ce sont les tisanes d'orge bouillie, de coques d'amandes douces et de guimauve. Du reste les formules varient à l'infini. Chaque ménagère a sa recette préférée dans laquelle elle met la plus grande confiance et qu'elle emploie à tort et à travers. Il n'est point rare de voir de malheureux phtisiques, parvenus à la dernière période de consommation, qui n'ont guère pratiqué d'autre traitement que de boire à discrétion sur la bourrache ou la consoude, dont leur femme prépare journellement d'énormes potées.

Dans les broncho-pneumonies, bronchites capillaires de l'enfance, pneumonies, on applique une omelette chaude entre les omoplates du malade ou, procédé plus barbare et plus terrible, on frictionne le patient de la tête aux

pieds avec des orties. Pour toutes ces affections, désignées sous le nom général de « fluxions de poitrine », on accepte assez volontiers la révulsion de la part du médecin, mais on n'a confiance que dans les « *mouches* », le vésicatoire cantharidé. Le médecin qui ne les prescrit pas produit une très mauvaise impression sur l'entourage du malade ; on ne se gêne point pour l'accuser de « n'être point tombé dans la maladie », en bon français, de n'y avoir rien vu. Quand les « *mouches* » sont enlevées, on fait un pansement avec une feuille de chou ointe de beurre frais, et on fait ingurgiter au malade une mixture composée d'un peu d'eau, de suie et d'un jaune d'œuf. Si l'affection ne cède pas le lendemain de l'ingestion d'un pareil breuvage, c'est que l'on s'y est pris trop tard !...

Il nous reste à parler des matières fécales du chien, que les gens du meilleur monde ne se font aucun scrupule de nommer « merde de chien » tout court. Elle a son application dans le traitement des broncho-pneumonies et des pneumonies.

Au temps de Rabelais, la « *poudre de diamerdis* » était un remède de notoriété universelle. De nos jours, les matières fécales du chien sont célébrées à l'envi par toutes les bouches, dans les salons comme dans les chaumières. Bien des personnes intelligentes ne rougissent pas de les employer ! Que d'histoires n'avons-nous pas entendu raconter, se rapportant toutes aux cures merveilleuses opérées par ce fameux *album græcum*, et certaines, avec un tel accent de sincérité, une telle précision de détails, que l'on demeure quelque peu rêveur en les écoutant.

Il se trouve, dans chacune de nos villes et de nos grosses localités, des personnes qui préparent la « *merde de chien* ». Elles possèdent généralement un ratier qui a la spécialité d'évacuer des matières fécales blanches. C'est la condition *sine qua non* de la réussite du remède. Pour y satisfaire, elles font consister en os la majeure partie de la nourriture de l'animal. Puis elles recueillent avec soin,

dans leur appartement et dans leur jardin, le trop plein du fidèle et précieux compagnon. Elles le font sécher et griller. Elles le pulvérisent et le répartissent en petits paquets qu'elles distribuent à tous ceux qui en font la demande. Ce sont, du reste, des personnes charitables, qui agissent par philanthropie et qui fournissent le remède à titre gracieux.

On fait prendre une certaine quantité de poudre dans un peu de lait, et le malade l'absorbe sans s'en apercevoir. S'il s'agit d'un enfant en âge de comprendre, ou d'un adulte, on doit bien se garder de l'instruire sur la nature du breuvage qu'on lui fait avaler. C'est la deuxième des conditions de la réussite et la non moins importante...

Au dire de tous, l'effet est immédiat ; et le lendemain, le médecin, tout étonné, trouve un poumon, criblé la veille de râles fins, presque complètement débarrassé. L'interrogatoire des parents apprend qu'une crise sudorale intense, diarrhée séreuse et très grande prostration ont suivi l'ingestion du remède.

Que devons-nous penser de ces miraculeuses guérisons de la broncho-pneumonie et de la pneumonie ? La rumeur publique allègue des faits et affirme. Il est de notre devoir, à nous, médecin, de contrôler la véracité des faits et le fondement de ces affirmations ; et, si ces facteurs sont positifs, de chercher une cause : diurèse, tonification de l'organisme... ou simple coïncidence.

Il y a d'abord une part énorme de mystérieux dans l'ingestion du médicament. Il doit être blanc. Le malade doit ignorer ce qu'on lui fait absorber. Son imagination travaille. Il est persuadé qu'il va guérir. Il a confiance dans ce remède qu'il ne connaît point mais dont on ne cesse, autour de lui, de vanter les bienfaits. C'est peut-être la foi qui le guérit !

D'autre part, le plus souvent, on attend quelques jours avant d'employer le précieux remède. On ne l'emploie jamais d'emblée. On a fait venir le médecin plusieurs

fois. On a tout essayé, et ce n'est qu'affolé, ne sachant plus à quel saint se vouer, qu'on en arrive, sur les conseils d'une voisine, à utiliser les fameux paquets. L'évolution de la maladie s'est poursuivie pendant ce temps ; et, surtout dans la pneumonie, la défervescence se produit, coïncidant justement avec l'application du remède. Là-dessus, la renommée aux cent voix, ou plus exactement toutes les bonnes langues du quartier, ont tôt fait de colporter la nouvelle de cette cure merveilleuse, dont la sauce est revue, corrigée et... considérablement allongée.

Y a-t-il autre chose ?... Ce n'est point ici que nous essaierons de répondre à une question aussi embarrassante que délicate.

C) — Maladies de l'appareil urinaire.

Pour tous les troubles urinaires quels qu'ils soient, l'urine est employée à l'intérieur.

L'ail pilé dans l'huile est le remède souverain de la lithiase rénale. La rétention d'urine est traitée par des cataplasmes de poireaux appliqués sur le ventre. Différentes infusions diurétiques sont d'un usage courant. La pariétaire, le chiendent, les queues de cerises, les baies d'aubépine ou « *poires de oui-oui* », les fruits de l'églantier, vulgairement appelés les « *bœufs* », sans doute à cause de leur coloration rouge comme le pelage de nos bœufs poitevins, entrent dans leur composition. Les « *bœufs* » sont encore un remède de choix dans la « *gravelle* », appelée « *maladie de la pierre* ».

Les infusions de feuilles de millepertuis sont efficaces dans toutes les affections de la vessie.

Dans l'incontinence nocturne des enfants, l'urine est employée en ingestion ; mais pour que l'effet désiré se produise mieux, il est nécessaire que le malade absorbe sa propre urine sans s'en rendre compte. Pour cela, on l'incorpore ordinairement à des galettes que l'on dit être succulentes !...

Le lait de vache fut, il y a quelques années, une arme de choix dans le traitement des néphrites; à tel point qu'avant les théories nouvelles, on avait pu dire, au sujet de ces affections : « Le lait ou la mort !... ». Mais le régime lacté exclusif n'est guère accepté par le peuple de nos campagnes. Au bout de quelques jours de ce genre de vie, il prétend que « la faiblesse s'est emparée de lui » ; et il retourne tout bonnement au petit salé et aux choux rouges qui composent son ordinaire.

D) — Maladies du système nerveux.

L'ignorance du peuple est complète en matière de système nerveux, mais cela n'empêche nullement la thérapeutique de s'exercer. Si l'on ne sait rien de la maladie, on connaît du moins les remèdes, et une infusion de « *saigne-nez* » (achillée millefeuilles) est excellente pour calmer les nerfs.

Les névrites, intercostales, faciales, sciatiques surtout, toujours désignées d'un mot commode : *les douleurs*, sont traitées par quelques feuilles de choux rouges appliquées sur la peau, après les avoir fortement chauffées sous la cendre.

Pour guérir le lumbago, autrement dit : « *le renard* », on boit une infusion de serpolet, le soir, en se couchant, et l'on se blottit sous une pile d'édredons jusqu'à ce que l'on soit complètement en nage. Le remède est également parfait dans les courbatures ; mais, pour éviter ces deux malaises, il est bon de porter une corde neuve autour des reins, un morceau de soie jaune ou une peau d'anguille, mieux encore, une corde ayant servi à ficeler un pain de sucre.

La migraine est le « mal des grands esprits ». Aussi ne s'en inquiète-t-on pas outre mesure. On sait qu'il faudra « que le lit passe par là-dessus ». Cependant, on peut soulager un malade en lui appliquant des compresses de vinaigre ou des cataplasmes de pomme de terre rapée sur

le front, ou bien encore en lui posant une sardine sous le talon.

Si l'on souffre d'une violente névralgie dentaire, il suffit de s'enfoncer la tête dans un bonnet de coton imbibé de vinaigre. Pour la névralgie faciale, un guérisseur vendéen place trois douzaines de laitues fraîches sur la tête du malade et enveloppe d'une serviette humide et froide ce diadème monumental.

On a voulu traiter jusqu'à l'épilepsie, ce redoutable « *morbus sacer* », considéré chez nous comme quelque chose de mystérieux et de terrible, presque infamant pour celui qui en est la malheureuse victime. On fait prendre à « l'homme qui tombe du haut mal » des infusions de gui dans du vin blanc, non point certes à cause de ses propriétés hypotensives, mais plutôt parce que le gui est toujours considéré, dans notre Poitou traditionaliste, comme la plante magique par excellence, chère aux Druides de l'ancienne Gaule. Pour arrêter la crise d'un épileptique, il faut lui placer des limaces rouges sous les pieds, lui recouvrir la tête d'un linge noir, ou lui planter une épingle sous l'ongle du petit doigt de la main gauche.

Les convulsions infantiles sont justiciables du crottin de cheval bouilli dans l'eau que l'on fait ingérer au malade ; mais une condition intégrale est attachée à l'emploi du crottin : le cheval qui l'excrète ne doit jamais avoir mangé d'avoine. La graisse de cadavre était jadis très renommée pour le traitement des convulsions. Les coquettes et les nourrices l'utilisaient sous forme de pommades. Elle remplaçait alors avantageusement les mille et une spécialités actuelles de la mode... « *pour réparer des ans l'irréparable outrage* »... et pour suppléer la nature. Evidemment courante à l'époque du roi breton Comor (iv^e siècle) ou du célèbre Gilles de Retz (1404-1440), les sinistres « Barbe-Bleue », elle n'existe plus guère que dans les formulaires de certains vieux sorciers, et nous ne la citons que pour

mémoire. D'ailleurs, aurait-elle une grande vogue chez les gens du peuple, qu'elle n'en resterait pas moins une marchandise assez difficile à se procurer... à moins de s'appeler Landru... d'exercer la charge de Monsieur Deibler... ou d'être garçon d'amphithéâtre !...

Le millepertuis, ainsi que le justifie son nom populaire de « *chasse-diable* », est une herbe de sorciers qui chasse les démons et guérit la folie. Pour traiter une crise de mélancolie chez un aliéné et la faire rapidement disparaître, il suffit de lui appliquer, pendant treize heures, des tanches vivantes sous la plante des pieds.

La méningite est une affection excessivement populaire. Son siège à la tête, ses symptômes caractéristiques, l'attitude et l'habitus du malade ont fortement frappé l'imagination des foules, et la réaction, c'est-à-dire le remède, est apparue, ici comme partout ailleurs. Ce sont les oiseaux qui sont utilisés, notamment la pie et le pigeon. On prend le volatile vivant. On l'ouvre largement. On l'applique sur la tête du malade et on l'y maintient, tout palpitant et tout chaud, à l'aide d'un pansement. On nous a assuré que de véritables guérisons avaient eu lieu à la suite de cette médication. Il faudrait d'abord prouver que les cas traités étaient réellement des méningites... ce qui nous paraît beaucoup plus difficile. Des gens, témoins de l'opération, nous ont même dit « avoir vu grouiller des vers dans les entrailles d'un pigeon », et que c'était « le mal qui s'en allait par là »...

A défaut de pies et de pigeons, on peut utiliser une poule ; mais comme la valeur marchande de ce volatile a considérablement augmenté, le paysan préfère recueillir des « *cafards* » (blattes) et les appliquer sur la tête du malade, ou bien écraser sept têtes de joubarbe (on prononce « *choubarbe* ») avec une poignée de gros sel, dont on fait un « *pâteau* » (lisez : cataplasme) à poser au siège du mal.

E) — Maladies infectieuses.

La thérapeutique populaire utilise le crapaud et la grenouille dans le traitement de l'érysipèle, mais toutes sortes de cataplasmes peuvent être appliqués sur le mal ; le lait caillé dans du vinaigre, par exemple ; la bouse de vache toute chaude.

Les abeilles et les fourmis pilées sont employées dans le traitement des douleurs rhumatismales. Le sang de bœuf rend la vigueur aux membres parésiés et la liberté des mouvements. Des anciens nous ont raconté qu'ils étaient souvent allés aux abattoirs frictionner leurs membres impotents avec le sang rutilant et chaud des bœufs abattus. Un enveloppement des articulations avec du marc de raisins ou un bain de pieds dans du jus de tomates guérissent les rhumatismes en huit jours. Les malades qui en ont le courage peuvent subir les piqûres de guêpes ou les frictions avec des orties noires.

En faisant boire aux enfants une potée de lait à laquelle un chat a préalablement bu, on le guérit parfaitement des oreillons.

Outre la médaille de Saint-Hubert, qui préserverait de la rage, tout comme celle de Saint-Christophe préserve des accidents, on peut être guéri de la morsure d'un chien enragé par l'absorption de cinq gousses d'ail. Une boule de terre glaise, placée sur la plaie, « absorbe le venin » ; puis on y étend une bonne couche de salive et on frictionne avec une plante aromatique : thym, lavande, serpolet, menthe, romarin.

Le traitement de la rougeole varie suivant les périodes d'évolution de la maladie. A la période d'invasion, on traite le catarrhe oculo-nasal par des lavages du nez et des yeux à l'eau fraîche dans laquelle on met tremper un anneau de mariage béni dans l'année. A la période d'éruption, si nous prescrivons des bains froids à 20 ou 22 degrés, dans

les cas de rougeoles hyperpyrétiques, nous aurons à lutter contre un préjugé qui veut que « les bains fassent rentrer l'éruption ». On préfère de beaucoup se livrer à la petite opération qui consiste à introduire la tête du malade dans un sac de farine que l'on vient de vider, et cela deux fois par jour, matin et soir, pendant quelques secondes. Nous signalons le danger de cette coutume, car elle pourrait bien être l'une des causes des broncho-pneumonies de la rougeole. Si cette pratique est critiquable, il en est une autre qui nous a rendu rêveur : c'est l'enveloppement du corps du rougeoleux dans une flanelle rouge. Nous l'avons rapprochée du procédé plus moderne de Finsen, et nous nous sommes demandé si certains moyens empiriques ne finissaient pas, au bout d'un temps plus ou moins long, à s'étayer sur des données véritablement scientifiques...

Pour faire le pronostic d'une fièvre typhoïde, il existe un procédé auquel nous n'aurions certainement pas songé. Il suffit de placer cinq limaces rouges sur le ventre du malade et de les y laisser se promener le temps nécessaire. Si elles meurent, le pronostic est fatal : le malade est condamné à mourir, et il n'y a rien à faire. Si, au contraire, elles vivent, alors on applique aussitôt autour des pieds du patient d'énormes cataplasmes d'aulx et d'oignons écrasés avec des orties, que l'on renouvelle toutes les heures.

En général, la fièvre tient une grande place dans la nosographie populaire de notre région. C'est une étiquette commode sous laquelle guérisseurs et bonnes femmes, dont les connaissances cliniques sont bien vagues, font entrer des quantités d'affections de symptomatologie variée.

Sans prendre ni température ni pouls, se pliant seulement à l'aspect extérieur du malade, ils affirment, avec un extravagant aplomb, l'existence d'une fièvre. Un tel diagnostic n'est que le voile évident sous lequel se dissimulent leur ignorance et leur ruse pour exploiter la crédulité des simples. Une fois le diagnostic posé, et Dieu sait comment !... le guérisseur ne se met nullement en peine d'en

rechercher les causes, car, somme toute, le phénomène fièvre n'est pas une entité morbide qui possède sa cause en soi. C'est un signal d'alarme qui prévient de telle ou telle infection, de telle ou telle intoxication de l'organisme. Or, traiter la fièvre en elle-même n'est rien ; briser le signal enregistreur n'est nullement conjurer le fléau. C'est pourtant de cette façon que procèdent les empiriques : ils « *coupent la fièvre* ». Le reste, ils n'en ont cure.

Ils « coupent » la fièvre de bien des façons. L'un possède des formules de conjuration. L'autre enterre son malade debout et jusqu'au cou. Beaucoup emploient les infusions d'orties et de feuilles de houx dans du vin blanc, des tisanes de petite centaurée et de gui saupoudré de poussière recueillie sur les sépulcres, les cataplasmes de navets et de cendres chaudes. On peut également s'étendre à plat ventre sous un pêcher et mâcher une des racines de l'arbre pendant un bon moment ; il arrive que « le pêcher en creve », aussi le procédé n'est-il point à recommander à ceux qui possèdent des arbres fruitiers et qui tiennent à les conserver... Mieux vaut enfermer un crapaud dans un petit sachet et suspendre le tout au cou du malade, appliquer un cataplasme d'araignées pilées sur ses tempes, ou lui faire avaler, toutes les quatre ou cinq heures, des pilules de toiles d'araignées noires et de grosse espèce que l'on trouve ordinairement dans les moulins, les caves et les lieux humides.

Avec de telles médications, nul doute que la fièvre la plus tenace ne tarde à baisser, à moins, ce qui est le plus fréquent, qu'elle n'ait existé que dans l'imagination du guérisseur.

F) — Maladies de la nutrition.

Le traitement de la goutte consiste à boire de temps en temps une infusion de racines de colchique, ou, si l'on est moins délicat, un verre de sa propre urine, au moment des crises.

Pour les diabétiques, les tisanes de feuilles de frêne et de peau de peuplier sont le plus en faveur ; mais ils peuvent ingérer trois soupes au lait par jour avec un, deux, puis trois oignons crus et hachés. La pratique la plus usitée consiste à « *métempsychoser le mal* ». Pour cela on fait cuire un morceau de lard dans le liquide urinaire du malade. On donne ce lard cuit à un chat ou à un chien, qui devient le bouc émissaire et hérite de toutes les douleurs et de tous les maux de son maître.

G) — Maladies parasitaires.

Aux yeux du peuple, les vers sont la cause de la plupart des méfaits qui assiègent l'enfance, comme les dents l'étaient pendant les premiers mois de la naissance...

« Un enfant a-t-il des coliques ? Les vers !... A-t-il des frissons, des crampes ?... Les vers ; de la toux, de la fièvre, des yeux battus, de la lassitude ?... Les vers !... Est-il chagrin, hargneux, maussade ?... Les vers, toujours les vers !... »

Quel est le médecin de chez nous qui n'a point entendu la vieille grand'mère formuler d'un ton péremptoire : « Sûrement que c'est les vers qui le travaillent cet enfant-là !... ».

Aussi voit-on des mamans très intelligentes bourrer leurs bébés de pastilles, de biscuits, de chocolats et de sirops, sous prétexte qu'elles voient leurs enfants se gratter le nez, ou que les pauvres petits ont le blanc des yeux veiné de bleu... L'*ascaris lombricoïde*, car il existe, a pris, devant l'imagination des campagnards, les dimensions d'un serpent à sonnettes...

Nous avons tous connu ces voitures aux ors éclatants, sur lesquelles, au milieu des lézards empaillés, des paquets d'herbes sèches, des vers solitaires et des vipères conservés dans l'alcool, paraient, en costume écarlate de dompteur, les marchands d'orviétan. A grand renfort de grosse caisse et de cymbales, aux roulements de la machine

à tambouriner, aux accents du trombone à coulisse, sur la place effroyablement tonitruante et charivarique, gorgée de soldatesque, ils arrachaient les dents, extirpaient les cors, aux applaudissements béats de la populace et vendaient, avec des médailles de Saint-Hubert, des paquets de poudres bizarres, dites vermifuges, mais dont l'inactivité était en somme le principal mérite.

Certes, la médecine scientifique dédaigne peut-être un peu trop ces maudits ascarides ; on a accusé les médecins de ne pas croire aux vers et de nier leur existence... accusation purement gratuite d'ailleurs ; car, ce que nous nous refusons à admettre, c'est l'opinion de ceux qui voient des vers partout, de ceux qui sont atteints, pourrait-on dire, « d'helminthophobie ». Notre avis est que l'exagération en tout est un défaut : les vers n'ont mérité... « ni cet excès d'honneur, ni cette indignité ».

On peut rendre des vers par la bouche et par l'anus. L'anus est la voie la plus naturelle et la plus ordinaire, mais certaines personnes affirment en avoir rendu par le nez... Pour « les faire rendre », on délaie une poignée de suie dans un verre d'huile d'olives et on fait avaler cette peu appétissante mixture. Une tasse de camomille remplit le même office, à la condition expresse d'employer un nombre impair de têtes de camomille pour l'infusion. On peut recueillir les vers rendus, les faire griller dans un poêlon et incorporer la poudre résiduelle à du lait que l'on fait boire au malade sans qu'il le sache. En application sur le bas-ventre, l'encens, écrasé dans de l'eau-de-vie, a la même vertu, tout comme un simple écheveau de fil qu'une jeune fille vierge aura filé.

Pour prévenir ce mal redouté des mamans, il est indispensable de suspendre un collier de gousses d'ail au cou des bébés. Cette pratique est assez désagréable pour le nez du médecin qui, non prévenu, se demande avec curiosité, en auscultant l'enfant, quel peut bien être l'emploi de cette bizarre amulette.

Enfin, disons qu'il est journellement vendu, dans les épiceries et dans les... pharmacies de nos campagnes, une perle ambrée suspendue par un cordon, et qui possède la vertu de prévenir les diarrhées d'origine helminthique : c'est la perle contre « *le débord* »... dont le prix modique s'élève à deux francs cinquante.

H) — Intoxications alimentaires.

Les intoxications les plus communément observées dans nos campagnes sont dues aux champignons. La plupart des accidents fâcheux sont la conséquence des préjugés. Or, le public devrait savoir que tous les moyens soi-disant infailibles, pour reconnaître si les champignons sont comestibles ou vénéneux, n'ont absolument aucune valeur (1). C'est ainsi que, contrairement à ce que chacun peut croire, l'oignon, la gousse d'ail, les pièces d'argent ne brunissent pas forcément au contact des champignons qui tuent. La cuisson avec du sel et du vinaigre même très fort ne neutralise nullement les toxines de certaines espèces. Les limaces attaquent indistinctement les mauvais et les bons cryptogames. Il ne faut pas se fier davantage à la petite opération qui consiste à enlever la pellicule résistante et colorée dont les chapeaux de beaucoup d'espèces sont recouverts, car celles qui sont vénéneuses n'en sont pas devenues inoffensives pour cela. La dessiccation laisse les principes actifs le plus souvent intacts. Le blanchiment lui-même est inefficace... Nous devons donc combattre sans nous lasser tous

(1) Quelques personnes viennent parfois demander l'avis du médecin sur la comestibilité de certains champignons... et très souvent nous sommes embarrassés. Il suffira de se souvenir des quelques règles que voici :

- 1° Ne pas manger de champignons incomplets ;
- 2° Ne pas manger les champignons à lames roses ;
- 3° Ne pas manger les champignons munis à la fois d'une volve et de lames blanches ;
- 4° Ne pas manger les champignons qui restent après élimination des précédents du panier où l'on nous les a présentés.

ces préjugés courants chez les « amateurs et les « *connaisseurs* » de champignons ; car les empoisonnements sont nombreux. Le traitement immédiat en est peu varié. Il consiste en vomitifs. Malheureusement, dans l'empoisonnement phallique, il est trop tard pour faire vomir. Néanmoins nous retiendrons l'un des plus actifs et des plus usités de ces médicaments. Il bat tous les records de la malpropreté !...

Que l'on en juge !... Prenez un jaune d'œuf ; délayez-le dans gros comme une noix de bouse de vache ; fouettez le tout dans un verre de purin, et faites avaler cette mixture à l'empoisonné... Nous osons croire que la vue et l'odeur d'un pareil breuvage lui suffiront !...

I) — Maladies de la peau.

Les affections de la peau sont considérées par le peuple comme une manifestation morbide du sang. L'existence et le traitement d'une grande quantité d'états pathologiques mal définis et indéfinissables, dont l'étiologie établie par les foules se résume en ce seul mot : *le sang*, mériteraient mieux que ces quelques lignes. Il est, en effet, curieux de constater à quel point le sang a frappé l'imagination populaire, l'imagination féminine surtout. Depuis l'époque où, pour la première fois, elle « *voit ses règles* », jusqu'à l'heure critique de la ménopause, ce fameux « *cap des tempêtes* », la femme, telle lady Macbeth, a, sans cesse présente devant son imagination malade, l'image d'un spectre rouge qui trouble son repos, gâte toutes ses joies et bouleverse sa vie...

Eruptions herpétiformes et eczémateuses, impétigo, dartres, anorexie, pituite matutinale, troubles hépatiques, emphysème, asthme, etc... sont autant de manifestations morbides dont le sang est accusé par la voie populaire d'être l'auteur ou le complice. C'est alors que nous voyons revenir toute la série des végétaux dépuratifs : chicorée et pensée sauvages, feuilles de noyer, pointes de frêne, hou-

blon, douce-amère, feuilles de cormier, etc... qui « *mangent les âcreurs du sang* ».

Le cormier a même la propriété d'empêcher le blé de pourrir dans les greniers, et l'on peut être changé de garçon en fille, ou réciproquement, si l'on parvient à « *manger d'affilée* » cinq cormes vertes.

Les anémiques peuvent boire du bouillon de coq et croquer des pointes de ronces ou d'églantiers. « Ceux que les sangs empêchent de dormir » retrouveront leur sommeil en mangeant des pattes de poulets.

L'érythème des génitoires chez les bébés, les « *échauf-faisons* », sont guéries par l'enveloppement des membres inférieurs dans une taie d'oreiller bien sale et bien crasseuse.

La « *teigne de lait* », autrement dit : l'impétigo, est traitée par des cataplasmes de soupe mitonnée et de feuilles de bardane, par des bains de pied dans de l'eau où macèrent des grains de mil.

Les infusions de « *parelle* », ou grande-patience, sont utilisées contre l'eczéma et contre les dartres, maladies que l'on provoque chez son ennemi rien qu'en lui soufflant à la figure.

Dans les affections qui nécessitent longtemps le décubitus dorsal, on dit que « le drap finit par entamer la peau ». Aussi, pour éviter la formation d'une escarre désagréable, dispose-t-on sous le lit des malades, juste au-dessous du siège, une terrine remplie d'eau. Avec cette précaution, on n'a plus rien à craindre.

L'hygiène et la propreté sont loin d'avoir pénétré au fond des campagnes (1). On conserve soigneusement sur la tête des enfants ces abominables croutelles jaunâtres constituées par des amas de pellicules et de crasse. C'est

(1) Le peuple, qui sait se souvenir, devrait cependant connaître le vieux proverbe persan : « *Quand l'air et la lumière ne pénètrent pas dans une maison, le médecin y entre souvent* ».

ce que l'on appelle « *la rache* », et l'on prétend que c'est « le mauvais sang qui s'en va par là ». La faire tomber causerait au bambin de graves désordres. Il en est de même de l'impétigo des enfants au berceau.

Toutefois, quand la « *rache* » est trop abondante et que l'enfant a vieilli, on la fait disparaître en graissant la tête avec du beurre frais.

Il ne faut jamais détruire tous les poux de tête des petits écoliers ; et certaines mamans ont bien soin d'en laisser toujours un ou deux dans les cheveux de leurs rejetons. « C'est un signe manifeste de bonne santé !... »

* * *

Et voilà terminée cette longue nomenclature des médications empiriques au pays de Poitou. Il ne nous reste plus à dire que quelques mots des causes de leur incontestable popularité.

Pourquoi ces remèdes plaisent-ils tant à la plupart des indigènes de chez nous ?... C'est parce qu'ils sont simples, parce qu'ils sont vulgaires, parce qu'ils sont faciles à se procurer...

Remèdes peu compliqués !... Quoi de plus simple qu'une tisane ?... De l'eau bouillante, quelques fleurs, quelques feuilles, quelques racines, un peu de sucre, et le tout est dit !...

Quoi de moins compliqué que la confection d'un cataplasme ?... Cela n'exige ni beaucoup de soins, ni grande attention soutenue, ni surtout une intelligence supérieure !... C'est vraisemblablement ce qui se trouve le mieux à la portée du peuple. Ce n'est point du tout un contre-sens d'avoir appelé « *simples* » toutes les plantes médicinales en usage dans nos campagnes. Simples, elles le sont dans leur culture, dans leur préparation et dans leur emploi !...

Remèdes connus de tous !... Ce sont des produits vulgaires, façonnés tels quels par la nature. Ils ne sont point

nés dans des laboratoires de chimie ni dans des officines pharmaceutiques. Ils croissent dans les champs, dans les prés, dans les haies, dans les bois, sur le bord des ruisseaux, partout. Chacun les connaît ; car le paysan leur a donné des noms expressifs, qui dérivent de cette savoureuse et pittoresque langue populaire et qui, du premier coup, évoquent une image et font naître une idée : le *pied d'alouette* (dauphinelle), l'*œil de bouc* (nigelle), le *tue-loup* (aconit), la *miche aux chèvres* (chèvrefeuille), le *bois de lièvre* (viorne cotonneuse), le *caille-lait* (gaillet), le *pas d'âne* (tussilage), le *saigne-nez* (achillée millefeuilles), la *vrillée* (liseron), les *russes* (moutarde des champs), l'*herbe aux charpentiers* (consoude), l'*arrête-bœuf* (dompte-venin officinal), la *perce-pierre* (pariétaire), les *cheveux de Vénus* (capillaire), le *blé de vaches* (mélampyre), le *pétrole* (digitale), la *courette* (renouée des oiseaux), le *bouillon blanc* (molène)... etc...

Enfin, remèdes peu onéreux !... Et le paysan y regarde à deux fois lorsqu'il est question d'argent. Tout ce qui, de près ou de loin, intéresse son bas de laine lui est excessivement sensible. Il crie que « les portions du pharmacien sont bien chères, et que l'on ne sait seulement point les trente-six saloperies qu'il a fourrées dedans »... Il est bien plus facile de se procurer les herbes des champs. Elles sont à vil prix chez les herboristes, et la plupart des ménagères ne les achètent même pas. Elles préfèrent les ramasser au printemps. Elles les font sécher elles-mêmes, car elles tiennent à les avoir « à leur amain », avant d'aller au médecin...

Bien faciles à se procurer également les produits et les déchets des animaux ! Enfin l'urine, la salive, les excréments humains constituent des articles vraiment bon marché et dont on n'a guère à craindre de voir le cours monter...

Ne soyons donc pas autrement surpris de la faveur considérable dont jouissent tous les *remèdes de bonne femme* sans exception ! Ne nous étonnons point du chaleureux accueil qui leur est fait par un public naïf et bon enfant !

Et, bien que certains nous paraissent absurdes au premier abord, ne les tournons pas tous systématiquement en ridicule. Etudions-les au contraire ! Essayons d'en séparer l'ivraie et le bon grain. La moisson n'en sera que plus belle. Car ces remèdes ont frappé le cerveau des simples et nous ne pouvons pas savoir ce que l'avenir nous réserve. Nous serons peut-être étonnés quelque jour de leur réhabilitation par la science. Nous n'aurons alors plus le droit de sourire ironiquement. Nous ne pourrons plus hausser dédaigneusement l'omoplate, parce que l'on nous aura démontré que cette médication empirique des braconniers de la médecine n'est pas toujours forcément et infailliblement inopérante. Il nous faudra, malgré tout, rendre justice au bon sens, assez rare peut-être, mais cependant certain quelquefois, de la thérapeutique populaire d'aujourd'hui, fille aînée de la thérapeutique scientifique d'hier... mère possible de celle de demain...

CHAPITRE VI

Le langage médical des braves gens. ⁽¹⁾

La popularité des remèdes a fait, pour ainsi dire, la popularité des guérisseurs. Mais il existe une autre raison de la renommée des braconniers de la médecine. Ils fraternisent du premier coup avec le peuple parce qu'ils ont la même âme et parce qu'ils parlent le même langage... Ils comprennent toujours ce qu'on leur raconte. Jamais les expressions des malades ne les embarrassent. Et pourtant, il est parfois bien difficile de traduire en langage médical les locutions populaires couramment employées dans nos campagnes poitevines.

Les unes paraissent assez explicites... « *J'ai comme du feu dans l'estomac* », ou : « *J'ai mon dîner qui ne passe pas* », ou : « *J'ai la gorge qui me brûle* », ou : « *J'ai des fourmis dans les jambes* »... sont des expressions que tout le monde comprend. La chose devient moins aisée pour toute une série d'autres locutions. « *J'ai le cœur décroché* »... « *J'ai les nerfs en pelote* »... « *Je sens de l'eau qui me coule dans les os* »... « *J'ai les sangs tournés* »... « *J'ai les nerfs qui coulent avec le sang* »... Qu'est-ce donc que tout cela veut dire au juste ? Quels sont les symptômes, les sensations, les impressions pénibles que ces locutions désignent ?... En un mot, quel est tout ce jargon ?...

1) FAVRE. — Glossaire du Poitou, de la Saintonge et de l'Aunis, 1868. — Le Poitou médical, 1898-1899 (D^r REMILLE).

La réponse est facile : le langage médical des braves gens, c'est le langage médical d'autrefois. Jadis, les médecins ne parlaient pas toujours latin, ou du moins, le latin dont ils émaillaient leur langage — *purgare, sagnare, vomitare, clysterium donare* — était à la portée de tout le monde. Leur science, du reste, exigeait avant tout que les médecins comprissent leurs malades, comme les malades leurs médecins. Or, ce résultat ne pouvait être atteint que si les deux parlaient le même langage, employaient les mêmes expressions pour désigner tel ou tel symptôme, tel ou tel bobo, telle ou telle maladie.

Aussi bien, à l'époque lointaine où le savoir du médecin se bornait aux renseignements que lui donnait son malade, les deux langages, le langage médical et le langage populaire, se confondaient. Aujourd'hui encore, quand on feuillette les livres de médecine, on trouve à chaque page des expressions qui n'ont, comme on dit, rien de particulièrement scientifique... et qui sentent bien leur crû.

Cependant, à un moment, le médecin a été amené à fabriquer une série de mots... « *scientifiques* », avec du latin et du grec, non pas pour se donner de l'importance comme on le prétend vulgairement, mais parce qu'il fallait créer des termes nouveaux que les progrès de la médecine avaient rendus indispensables. Mais le peuple a l'esprit essentiellement conservateur. Il garde jalousement les traditions et ne renonce pas facilement à ses mœurs et à ses coutumes... Il garde ainsi son langage, certaines expressions et certaines locutions, même quand il s'agit de médecine. Il n'a donc pas accepté tout de suite cette réforme du langage médical. Et c'est pourquoi, maintenant, il parle encore comme parlaient les médecins d'il y a deux cents ans. Dans un demi-siècle — actuellement on vit plus vite — il parlera probablement le langage employé par les médecins d'aujourd'hui... Et il aura tort ! Car, en toute conscience, nous n'hésitons pas à dire que certaines de ses locutions sont autrement imagées, autrement expres-

sives, autrement « parlantes », que celles du langage médical moderne (1).

Il existe une maladie dans laquelle la peau se couvre de petites taches de sang qui voyagent sur tout le corps, qui apparaissent et disparaissent, qui sortent un jour sur une jambe, le lendemain sur un bras ou sur la poitrine. C'est du « *purpura* », disent les médecins ; c'est du « *sang-volage* », prétendent nos campagnards... Laquelle de ces deux expressions est la plus claire ?...

« *J'ai la cailloute* »... entendons-nous dire à un casseur de cailloux. Il arrive quelquefois, en effet, que la poussière qui se forme en cassant des pierres pénètre dans les poumons, les ulcère, provoque une maladie qui ressemble à la phthisie, et que les médecins désignent sous le nom de « *pneumokoniose* »... « *Cailloute* » ne vous plait-il donc pas davantage que le mot barbare de « *pneumokoniose* » ?...

Dans « *l'ozène* », terme médical qui désigne une affection particulière du nez, le malade dégage une haleine fétide, écœurante, rappelant l'odeur des punaises écrasées. Le mot « *punaisie* » était donc tout indiqué pour caractériser cette maladie...

Dans « *l'herpès* », il se forme sur la peau de petits boutons remplis d'un liquide clair comme de l'eau. Aussi, dans le dialecte poitevin, cette dermatose porte-t-elle les noms « *d'aiguerolle* », « *d'eaurolle* », « *d'aiverolle* », parce que les termes populaires « *d'aigue, eau, aive* », caractérisent on ne peut mieux la transparence du liquide que l'on trouve dans les vésicules de l'herpès...

Quand on a un « *panaris* », on sent toujours « quelque chose qui bat dans le doigt », et ces battements fort douloureux sont particulièrement pénibles pendant la nuit. Le mot de « *battedit* », autrement dit : le doigt qui bat, était donc tout indiqué aux populations rurales, pour désigner un « *panaris* ».

(1) BRISSAUD. — Histoire des expressions populaires relatives à l'anatomie.

Dans la « *gale* », ce ne sont pas tant les boutons, mais les démangeaisons qui exaspèrent le malade. Et, puisque le galeux se gratte continuellement, il est logique que la « *gale* » ne soit pas autre chose qu'une « *grattelle* ».

Sous le nom « *d'ectropion* », les médecins désignent un renversement morbide des paupières qui laissent alors l'œil à découvert, même pendant le sommeil ; d'où le nom « *d'œil de lièvre* » de la langue populaire.

« *J'ai un décrochement de l'estomac* », ou bien encore « *J'ai un estomac qui tombe* », nous dira souvent quelque dyspeptique, en nous racontant sa maladie, dont tous les symptômes seront ceux d'une « *gastroptose* ». Or, en français, le mot grec de « *gastroptose* » ne veut rien dire autre chose que chute de l'estomac. Et de fait, dans cette affection, l'estomac est tellement dilaté qu'il descend jusqu'à la vessie, tandis qu'à l'état normal il ne dépasse pas l'ombilic. Le malade a donc parfaitement raison de dire qu'il a « *l'estomac décroché* », puisque cet organe s'est réellement déplacé, est réellement descendu, est réellement « *tombé* » dans les parties déclives de l'abdomen.

« *Ma fille a des vapeurs* », déclarera une maman en nous amenant sa grande fille dont la nervosité nous sautera aux yeux. Mais pourquoi « *des vapeurs* » ?... Parce que, dans toutes les crises nerveuses, il se forme une grande quantité de gaz dans l'intestin, une « *hydropisie de vent* », comme disaient les médecins du *xvii^e* siècle... (1).

D'autres locutions non moins imagées, non moins expressives, proviennent de ce que le peuple a conservé non seulement la bonne partie du langage médical d'autrefois, mais encore la plupart des théories médicales qui avaient cours aux siècles passés. Les idées nouvelles de toxines, microbes, réflexes, ne lui sont pas totalement étrangères, mais elles n'ont pas encore eu le temps de remplacer, dans

(1) LE CLERC, conseiller médecin ordinaire du Roy. — La chirurgie complète par demandes et par réponses. (Paris, MDCXCV.)

son esprit, les anciennes théories médicales. C'est précisément de ces théories disparues que dérivent nombre de locutions pittoresques qui paraissent si étranges.

Or, que disaient les anciennes théories médicales ?... Elles admettaient que « notre organisme contient des *humeurs* : d'abord, du sang ; puis, de la bile ; et enfin du *flegme* », liquides qui étaient considérés comme « les trois humeurs principales ». On pensait encore que la rate secrétait une « *humeur noire* », et l'on disait que l'on tombait malade toutes les fois que « la rate était encombrée, *appelée* (c'est un vieux mot français) par cette *humeur noire* ». Aussi les médecins de l'époque connaissaient-ils mille remèdes pour « *désopiler* », pour « *épanouir* » la rate !...

Toujours d'après ces théories, « si les humeurs s'équilibrent bien et se tempèrent mutuellement d'une façon convenable, on a un bon tempérament et l'on reste en bonne santé. Mais aussitôt que l'une d'elles se gâte, ou se mélange mal aux autres, ou reste dans le corps quand elle devrait sortir, l'homme tombe malade et il faut le soigner ».

Naturellement, c'est le sang qui est l'humeur la plus importante, et c'est dans le sang qu'on a la plupart des maladies. Le sang peut, dans certains cas, « *se figer* » ou « *se glacer dans les veines* »... On avait alors « *les sangs tournés* »...

Quand les gens menaient une vie trop active, quand ils avaient un tempérament trop sanguin, on disait : « *Ils se brûlent les sangs* ». On pouvait avoir le sang froid ou le sang chaud, le sang riche ou le sang pauvre ; et, dans ce dernier cas, les médecins affirmaient très sérieusement que « *le sang s'était tourné en eau* » (1).

« Quand le mélange des humeurs se fait mal, enseignait-on dans les écoles de médecine, celle qui prédomine détermine le caractère de la maladie. On peut être ainsi *travaillé*

(1) Cf. D^r Henri-Maxime FERRARI. — Une chaire d'Anatomie au *xv^e* siècle.

par la bile, empoisonné par les flegmes, ceci quand le flegme ne sort pas de l'organisme. »

Couramment, les médecins déclaraient aux malades qu'ils avaient « *les nerfs qui coulaient avec le sang* ». Plus tard, quand on sût que « les nerfs sont des espèces de cordons solides qui restent en place », on rectifia l'expression en disant qu'on avait « *les nerfs plus forts que le sang* ».

Ces humeurs principales, et d'autres que l'on apprit à connaître, étaient censées monter et descendre, voyager dans l'organisme, sortir de leurs réservoirs respectifs, se remplacer mutuellement. Une nourrice tombait-elle malade ?... C'était tout simplement parce qu'elle avait « *le lait répandu dans tout le corps* ». L'humeur pituitaire, « *la pituite* », qui coule du nez en cas de rhume de cerveau, pouvait fort bien rester dans l'organisme et descendre dans les poumons : on avait alors « *un rhume tombé sur la poitrine* », comme on pouvait avoir « *une goutte remon-tée* » (1).

Les humeurs, et leur fantaisie, n'étaient pas cependant, à cette époque, les seules causes des maladies qui fondent sur nous. On admettait, par exemple, que les astres, et surtout la lune, exercent une grande influence sur les maladies nerveuses. C'est de là que vient le mot « *lunatique* », dont nous nous servons encore pour désigner un homme aux allures bizarres. Dans le temps, il désignait indistinctement les épileptiques, les aliénés, les choréiques, les arriérés. Les médecins de cette époque pensaient également que pour être mélancolique, hypocondriaque, il était nécessaire d'avoir des « *grillons dans la tête* », ou bien d'avoir « *le ver coquin* », par analogie avec le ver que l'on trouve dans le cerveau des moutons atteints de « *tournis* ». Et comme les vers sont des larves de mouches, on disait

1) GEOFFROY. — « Matière médicale », continuée par ARNAULD DE NOBLEVILLE et SALERNE, médecins d'Orléans, 1757.

couramment que ces malades avaient des « *mouches dans la cervelle* ». Aujourd'hui encore, on dit : « *Il a des papillons noirs dans la tête* », lorsque quelqu'un est foncièrement triste.

Il serait facile d'allonger la liste de ces locutions populaires et de montrer le fondement de leur origine. Les quelques exemples précédemment cités montrent clairement que « *les sangs tournés* »... « *les nerfs qui coulent avec le sang* »... « *la bile qui travaille* »... « *le lait répandu* »... et bien d'autres, furent, à un moment donné, des expressions rigoureusement scientifiques, des termes strictement techniques, bien en rapport avec les théories qui régnaient en médecine, à une époque qui n'est pas encore sensiblement éloignée de nous.

Ce que nous venons de dire du langage médical, nous pouvons le répéter au sujet de certaines pratiques populaires, destinées à guérir telle ou telle maladie. Lorsqu'on relit les vieux livres de médecine, on est tout surpris d'y trouver décrits tout au long bon nombre de remèdes de bonne femme, bon nombre de médications étranges qui passent pour le secret de tel rebouteur et de tel guérisseur (1).

Dans la grande encyclopédie thérapeutique publiée au XVIII^e siècle par le célèbre médecin Nicolas Lémery, nous lisons, par exemple, que : « la salive d'un jeune homme sain guérit les morsures des serpents et des chiens enragés, les érysipèles et les dartres, les maux d'yeux et la gale ». Nous avons vu que cette médication par la salive, conseillée et pratiquée par les médecins du XVIII^e siècle, est encore aujourd'hui d'un usage courant dans nos campagnes et même dans nos villes. On guérit les maux de gorge en crachant dans la bouche du malade ! Les bonnes femmes soulagent les coliques en marmottant une sorte de prière,

(1) GRIMAUD. — Les secrets du seigneur Alexis le Piémontois (XVI^e siècle). — In *Revue Scientifique*, 1883.

après avoir craché sur le nombril du patient !... etc... etc.

Toujours dans le traité de thérapeutique de Lémery que nous venons de citer, il ya plusieurs pages consacrées aux vertus curatives des déchets d'animaux. « L'excrément ou la crotte blanche du chien est détersif, atténuant, résolutif, propre pour la squinancie, pour la pleurésie, pour la colique, étant pris intérieurement. » Or, cette médication est toujours en honneur ; nous l'avons vu dans le traitement des pneumonies. Il n'est point de guérisseur qui ne conseille les cataplasmes de bouse de vache contre la diarrhée et la péritonite, contre les douleurs articulaires, voire même contre les plaies et les brûlures.

Un de nos malades, au cours d'un remplacement, atteint d'un ulcère variqueux de la jambe droite, s'est pansé tous les jours avec ses propres excréments qu'il écrasait sur des compresses. Malgré les quolibets de ses voisins, il a continué ce traitement dégoûtant et a guéri !... Peut-être avait-il conservé l'ordonnance d'un disciple des maîtres du XVIII^e siècle ?... Peut-être avait-il appris la médecine dans les livres de Lémery ?... Car Lémery parle bel et bien des excréments humains. « L'excrément de l'homme, écrit-il, est digestif, résolutif, amollissant, adoucissant, propre pour l'anthrax. Quelques-uns le recommandent sec et pulvérisé, pris par la bouche, pour les enflures de la gorge, pour l'épilepsie, pour les fièvres. On l'appelle, en latin, *Oletum Humanum* » (1).

La bile, l'urine, le sang en nature, qui jouent encore un très grand rôle dans la médecine populaire, étaient également recommandés par les anciens médecins (2).

La « Médecine par les plantes », tant en honneur dans nos campagnes, a son origine dans une théorie médicale de certains illuminés, théorie qui dominait à un moment toute la médecine officielle. On admettait notamment que

(1) LÉMERY (Nicolas). — Traité universel des drogues simples, 1759.

(2) POMET. — Histoire générale des drogues, 1735.

si la nature avait donné telle forme, telle couleur, telle consistance à telle plante plutôt qu'à telle autre, c'était pour la faire employer par l'homme contre les affections de tel ou tel de ses organes ayant, soit par sa forme, soit par sa couleur, soit par sa consistance, une ressemblance quelconque avec la plante en question.

C'était ce que l'on appelait à cette époque : « *la médecine des signatures* » (1).

Cette thérapeutique fut très appréciée jadis; et le peuple, qui a toujours bonne mémoire, a bien eu garde de ne pas l'oublier. Pourquoi, en effet, le grémil, « *l'herbe aux perles* », passe-t-il pour dissoudre les calculs de la vessie ?... Parce que les graines nacrées de cette plante ont la dureté de la pierre !...

Pourquoi la petite centaurée est-elle un excellent fébrifuge ? Parce que sa tige a quatre angles, et que ces quatre angles l'avaient primitivement désignée comme remède de la fièvre *quarte* ; tandis que les plantes à tiges triangulaires furent reconnues bonnes contre la fièvre *tierce* !...

Pourquoi le tussilage, ou *pas d'âne*, doit-il guérir les contusions ?... Parce que ses feuilles imitent assez bien le pied d'un baudet et devaient naturellement guérir les contusions provenant des coups de pied d'âne !...

« *La vipérine*, qui darde son pistil du fond d'une corolle en gueule, fut baptisée ainsi pour signifier que le venin du dard de la vipère ne saurait prévaloir contre elle. »

« *La scrofulaire* ne devait son nom qu'à ce que ses racines et sa tige présentent des nodosités, semblables à celles des « affections scrofuleuses », pour le traitement desquelles nos campagnards l'emploient encore » (2).

« *La mandragore* n'a de vertu génésique que par la ressemblance de ses graines et de sa tige avec les membres

(1) GILBERT. — Les plantes magiques et la sorcellerie.

(2) BOUCHARDAT. — Matière médicale.

DUJARDIN-BEAUMETZ. — Les plantes médicinales.

inférieurs et le torse d'un homme. De même *l'orchis* est un aphrodisiaque à cause de son odeur spermatique et de la ressemblance de son bulbe avec la glande séminale. »

A quel malade atteint de la jaunisse n'a-t-on point conseillé le jus jaunâtre de la carotte ?... « Pour évacuer la bile, qui a une couleur jaune », on conseillait le jus de citron, les infusions de safran, de chélidoine, de grande et de petite centaurée, lesquelles infusions sont de couleur plus ou moins jaune. Pour arrêter les flux de sang, on se servait de la racine rouge de tormentille, de roses rouges, de bois de santal, rouge, de même que le sang-dragon. La feuille de bouillon-blanc, le lichen, étaient excellents contre les maladies de poitrine, parce qu'ils représentent, oh ! combien vaguement, un poumon. Le chou était recommandé contre la péritonite ou contre les affections cérébrales, parce que sa feuille représente un épiploon ou l'écorce du cerveau. « La *langue de chien*, ou cynoglosse, ressemble par ses feuilles à la langue. Elle est très utile, en gargarismes, pour atténuer l'inflammation de la langue et des amygdales »... etc... (1).

Et nous pourrions continuer. Nous verrions qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil. Mais nous en avons assez dit pour montrer que cette « médecine par analogie » attire encore à elle, de nos jours, une foule de croyants... C'est ce qui explique l'étrangeté de bon nombre des médicaments que nous avons étudiés.

Certes, il est un certain nombre de recettes pour lesquelles nous ne trouvons pas d'explications : c'est que les croyances qui les ont fait naître, les légendes qui leur ont servi de bases sont mortes depuis longtemps. L'homme a oublié le principe, il n'a retenu que son application.

(1) GAFFAREL. — Curiositez inouyes.

PLANCHON et COLLIN. — Les drogues simples d'origine végétale.

CHAPITRE VII

Excursion dans le passé.

Après avoir énuméré les pratiques grossières et quelquefois dangereuses des « *guérisseurs* » et des « *bonnes femmes* » (1) de chez nous, avant de terminer une étude où nous nous sommes peut-être égaré, malgré des tarifs d'imprimerie au caractère nettement prohibitif, il nous reste une dernière tâche à remplir.

Nous avons cité les témoins de l'accusation ; nous devons entendre ceux de la défense. Il est de notre devoir d'enregistrer les acquisitions utiles dont nous sommes redevables aux méthodes empiriques. On pourrait justement nous accuser de parler pour ne rien dire et de nous attarder à des puérilités, si nous nous contentions de passer en revue toutes les médications plus ou moins malpropres dont la thérapeutique populaire est encombrée.

Le procès des « *Braconniers de la Médecine* » ne peut être équitablement instruit qu'en reconnaissant ce que leur doit l'art de guérir, qui s'est trop souvent enrichi des dépouilles de l'empirisme sans jamais s'en reconnaître le débiteur. Après l'acte d'accusation et le réquisitoire, il nous faut prononcer la plaidoirie...

Et d'abord, d'où vient cette thérapeutique ?... Comment

(1) C'est le nom poli, craintif, qu'on donnait aux sorcières pendant le Moyen-Age. — Dès 1300, leur médecine est jugée maléfice, leurs remèdes sont punis comme poisons.

sont nés ces remèdes populaires ?... La réponse est facile : la médecine populaire remonte aux temps du désespoir profond que fit naître le monde de l'Eglise. Elle est un peu la fille de cette sorcellerie pour laquelle le Moyen-Age alluma tant de bûchers, inventa tant de tortures, éleva tant de gibets et de potences. Elle est issue de cette même sorcellerie qui, sans aucun scrupule, renversant les dogmes de l'Eglise, eut le pressentiment de la science moderne, l'annonça par l'étude des simples et l'inaugura par la pharmacie des poisons.

En consultant les premiers monuments chrétiens, on trouve, à chaque ligne, l'espoir que la Nature va disparaître et que la Vie va s'éteindre. L'évangile dit : « Le jour approche !... ». Les Pères ajoutent : « Tout à l'heure !... ». Et l'invasion des Barbares, en 406, fait dire à Saint-Augustin qu'il ne subsistera bientôt plus de cité que « *la Cité de Dieu* ». Le soir du x^e siècle est toujours voilé par la mélancolie d'une crainte superstitieuse. On croit à l'arrivée de la fin du monde. « Pendant dix siècles entiers, une langueur inconnue à tous les âges antérieurs tient le monde dans un état mitoyen entre la veille et le sommeil, sous l'empire d'un phénomène désolant et intolérable, la convulsion d'ennui qu'on appelle le baillement. ».

Deux choses sont prosrites : pénétrer l'avenir et évoquer le passé. « *Quasi modo geniti infantes.* » Soyez des enfants nouveau-nés !... Tel est l'aimable conseil que donne l'Eglise aux populations rurales. Et le peuple prend aussitôt ce touchant avis à la lettre. Seulement, il en fait une application à laquelle on avait le moins songé. Autant le christianisme avait craint et haï la Nature, autant les masses vont l'aimer, la croire innocente, la sanctifier même. Les animaux que la Bible nomme si durement « *les Velus* » et dont le moine se défie, craignant d'y trouver des démons, entrent dans les naïves et touchantes histoires populaires. C'est une biche qui console et réchauffe Geneviève de Brabant. C'est une biche qui guide l'armée de Clovis à

travers les collines du Limousin, qui lui indique à Chitré le gué pour traverser la Vienne et qui lui permet, à Vouillé (*Campus Vocladensis*), de surprendre et de vaincre, en 507, Alaric II, le chef des Visigoths. C'est encore une biche et son dague qui, malgré les brouillards du Mein, trouve, pour les soldats de Charlemagne, le « *Franken-Furth* »... le « gué des Francs ».

Les humbles amis du foyer, les aides courageux du travail, les modestes compagnons de misère, remontent dans l'estime de l'homme. Et ce sont les fêtes des « *Innocents* », de « *l'Ane* », des « *Fous* »... les plus belles du Moyen-Age. Mais l'Eglise intervient. Elle défend de créer ; elle défend d'inventer. L'innocence de la Nature est condamnée... et, par ce fait, l'indépendance de l'homme... Voilà l'esprit étroit et tremblant de l'église carlovin-gienne !...

« *Soyez des enfants nouveau-nés !...* » Imitiez !... Copiez !... Tout ira bien. Ce n'est pourtant pas cela le chemin de l'enfance véritable d'ordinaire si curieuse !... L'Eglise se dédit ; elle se dément. Elle dit aux enfants d'être vieux, puisque l'on ne trouve plus en ce monde que la servilité et l'impuissance, attributs de la vieillesse !...

Quand les Sarrazins et les Northmans nous menacent, elle pleure !... Charlemagne pleure !... Que vont-ils devenir tous les deux si le peuple reste vieux ?... Car, être vieux, c'est être faible. Alors, on appelle l'enfant indocile qu'on allait ligoter. On a recours aux bras du jeune géant qu'on voulait paralyser. Le 17 octobre 732, le peuple n'a-t-il pas déjà sauvé la cause du christianisme en brisant les étendards de Mahomet au confluent de la Vienne et du Clain, dans les plaines de Moussais ?... Mouvement contradictoire qui remplit tout le ix^e siècle : on craint le peuple, mais on l'appelle. Avec lui, par lui, on fait en hâte des barrières qui arrêteront les Barbares. On construit des abris qui couvriront les prêtres échappés des églises. Malgré le chauve empereur qui ne veut pas que l'on bâtit, une tour s'élève sur la colline. Et le paysan, « emmenant sa femme et

ses enfants, poussant devant lui son bœuf de labour, entre dans la cour du château féodal et vient lutter, derrière le pont-levis, pour la cause commune... ».

Il s'était librement donné comme « *vassus* », c'est-à-dire comme défenseur brave et vaillant; il va devenir l'esclave ! Et, par une pente horriblement glissante, le serviteur, le « *servus* », parfois comte ou prince d'empire, va devenir à son tour le serf, le misérable dont la vie ne vaut pas un denier...

Le régime féodal a justement les deux choses qui font un enfer : l'incertitude dans la condition et la fixité extrême.

On doit tant au seigneur ; mais en vertu du droit de « *préhension* », il peut prendre tout le reste. « *Bon an, mal an* », la redevance suit le cours de la nature et la mesure de la moisson.

L'homme est cloué à la terre. Il cultive la banlieue du palais seigneurial ou du monastère. Il se réfugie, le soir, sous le toit des vastes « *villæ* », et le maître considère comme une seule famille cette tribu d'hommes et de bêtes, cette masse de gens « *levants et couchants ensemble, mangeant à un pain et à un pot* »...

La morale regarde comme un libertinage le mariage avec l'étrangère et ne permet que la parente. Dans une pareille société, la femme est donc bien peu gardée. Aussi, les seigneurs ecclésiastiques, les seigneurs moines, s'abattent-ils sur les couvents de femmes !... L'austère Rigault, archevêque de Rouen et confesseur de Saint-Louis, les trouve « vivant la grande vie féodale : armés, ivres, duellistes, chasseurs enragés à travers toute culture, les religieuses avec eux dans un mélange indistinct, partout enceintes de leurs œuvres ».

Voilà l'Eglise !... Que devaient-être les seigneurs laïques ?... Deux contes nous renseignent : Barbe-Bleue (1) et

(1) « Les habitudes de violence, surtout dans la noblesse, l'immoralité, la criminalité, le déséquilibre mental, qu'atteste par exemple le procès du célèbre Barbe-Bleue

Grisélidis ; mais ce sont peut-être des légendes. Les logements de ces châteaux, dans ceux que l'on peut voir encore, nous en disent plus long que tous les livres. Le seigneur savait d'ailleurs très bien qu'une telle masse d'hommes sans femmes, entassés la nuit sous les basses voûtes, retenus le jour aux créneaux dans le plus désolant ennui, ne pouvait être paisible qu'en la lâchant de temps en temps. Gens d'armes, pages et valets, ne vivaient tous que dans leurs échappées d'en-bas, échappées non plus de guerre, mais de chasse... et de chasses à l'homme, d'outrages aux serfs et aux serves (*servi et ancillæ*)... Et ces outrages tombaient sur les familles les plus aisées. On ne leur pardonnait pas leur naissante dignité morale. On ne passait pas à leurs femmes et à leurs filles d'être honnêtes et sages. Elles n'avaient pas le droit d'être respectées. Elles étaient « *servees* »..., et « *servees de corps* » ; car la loi des peuples chrétiens fit ce qu'elle ne fit jamais dans l'esclavage antique. Elle écrivit expressément comme droit le plus sanglant outrage qui puisse navrer le cœur de l'homme. Le seigneur moine, comme le seigneur laïque, avait ce droit immonde de « *cuissage* »... (1).

A Bourges, le curé, étant seigneur, réclame les prémices de la mariée mais consent quelquefois cependant à vendre au mari, contre « *plusieurs vaches* »..., la virginité de sa femme. Rien de plus gai que nos vieux contes ; seulement ils varient peu. Ils n'ont que trois plaisanteries : le déses-

Gilles de Rais, sire de Pouzauges (1440), l'ignorance, la superstition, tels étaient les legs que le Moyen-Age finissant faisait au monde nouveau dont l'aurore se levait au pays du Poitou. » (BOISSONNADE. — La civilisation en Poitou au temps de la Renaissance. xv^e-xvi^e siècle.)

En 1436, « L'Ouest est mangé, suivant le terme du temps, par des bandes de gens de guerre et de brigands, les Ecorcheurs, que dirigeaient de grands seigneurs du pays, Jean de la Rochefoucauld, André de Vivonne, Louis d'Amboise, Georges de la Trémouille, Gilles de Rais, sire de Pouzauges. » (BOISSONNADE. — Le Poitou pendant la guerre de Cent ans.)

- (1) « L'ainé du paysan est censé le fils du seigneur, car il peut être de ses œuvres. » Toutes coutumes féodales, même sans faire mention de cela, imposent à la mariée de monter au château, d'y porter le « *mets de mariage* ».

poir du cocu, les cris du battu, la grimace du pendu. Les trois n'en font qu'une ; c'est le faible que l'on outrage toujours en toute sécurité, l'inférieur, celui qui ne peut se défendre. Il essaie bien de résister. Il proclame que le « *pòvre homme en sa maison roy est* »... Mais il n'a pas raison. Il reste la bête de somme !... Nul moyen d'y échapper. Les droits féodaux sont multiples et lourds. Ils regardent ses terres comme sa personne. Ses moutons passent-ils sur la terre d'un seigneur ?... Il doit payer le droit de « *pulvérage* », à cause de la poussière que cause son troupeau. Un pêcheur amarre-t-il sa barque au rivage ?... Il doit se rendre à l'échoppe de l'agent fiscal. Si le voyageur est à pied, s'il porte un fardeau, s'il est à cheval, s'il conduit une voiture, si cette voiture est vide ou chargée, si elle est attelée d'une ou de plusieurs bêtes de somme, si elle va au pas ou avec rapidité, les droits varient selon ces diverses circonstances. Ils sont également modifiés selon que l'on passe sur un pont, dans un bac, sur une chaussée ou sur un chemin pavé. Aussitôt que le voyageur a payé à la frontière du domaine inféodé, les préposés du seigneur lui donnent une escorte et répondent de lui jusqu'au coucher du soleil. Arrivé aux limites de ce domaine, le voyageur arrive sur un territoire où il doit acheter d'un nouveau suzerain le droit de passage et de protection. Il parcourt ainsi le pays d'escorte en escorte. Heureux, en répandant son or, s'il n'est pas quelquefois attaqué par ceux même qui doivent le défendre, et si ses mulets, ses coffres et ses ballots, ne sont pas convoités par le baron ou le châtelain qui les a entrevus des créneaux et des poternes de son manoir (1).

Le paysan est au seigneur. Il lui appartient « corps et biens ». Il est le manant qui ne possède rien, ni sa vie, ni sa liberté, ni le fruit de son travail. Il est « *le serf et le vilain, taillable et corvéable à merci* »..

(1) Cf. « Gaule poétique », tome IV, page 364.

C'est tout cela qui fait la terreur du Moyen-Age. C'est tout cela qui fait le fond de son désespoir. Car, ce n'est guère le malheureux qui désespère, mais le misérable, celui qui a connaissance parfaite de sa misère et qui en souffre d'autant plus qu'il n'attend aucun remède. Le misérable en ce sens, c'est l'homme du xiv^e siècle, celui dont on exige des redevances en argent... (1).

Le roi veut de l'or ! L'armée veut de l'or..., pour soutenir le conflit séculaire qui divise Valois et Plantagenets. Les maltôtiers s'abattent sur le pays pour la grande curée. Après les outrages et l'oppression, c'est la misère et la faim, la maladie et la mort... Ainsi se réalise à la lettre le fameux dogme médiéval, cette choquante idée d'un enfer où Dieu emploie les âmes scélérates à torturer les moins coupables..., d'un enfer sur la porte duquel Le Dante

» N'a pas écrit pour nous sa phrase d'épouvante... »

Il va se réaliser superbement chez nous, dans notre vieille province, ce fameux dogme moyen-âgeux !...

Véritable « *marche* » entre le nord et le midi, entre l'ouest et le centre, « *terre de passage* » où se heurtèrent tant de flots humains, d'abord à l'époque franque, puis au moment de l'invasion arabe, le Poitou va redevenir « *le champ clos...*, *la Bataille...* », où, pour la troisième fois, va se décider le sort de la France (2).

L'espoir des Anglais n'est pas déçu. Ils vont retirer « le très grand pourfiet de cette grande cité moult remplie d'églises et de moustiers ». Dès le 3 octobre 1346, ils emportent, au dire de Froissart, « tout l'avoir de la cité, et si chargiés en estoient, qu'ils ne faisoient compte des draps, fors d'or et d'argent et de pennes et de jéviaux ». Dix ans

(1) Pour obtenir de l'or des juifs, on leur faisait arracher les dents. C'était une méthode fort usitée pour forcer les gens à contribuer. Le roi Jean Sans-Terre y eut souvent recours en Angleterre (1199-1216).

(2) BOISSONNADE. — Histoire du Poitou.

plus tard, le 19 septembre 1356, sur les positions de Maupertuis et de la Cardinerie, le roi Jean livrait au Prince Noir, fils d'Edouard III, et au capital de Buch, Jean de Grailly, la fameuse bataille dite de Poitiers. Malgré la défaite des Valois, malgré la capture de Jean II le Bon, le peuple poitevin affirme son loyalisme politique et son patriotisme national. Il se range sous les plis de l'oriflamme sacrée qui le guidait dans les combats et qu'il presse sur son cœur, lorsque prêt à succomber, il a le malheur d'être témoin des désastres de Crécy, de Poitiers et d'Azincourt (1) ; ce qui fait dire au trouvère Cruvelier, avec accompagnement, sans doute, de viole, de mandore, de citole, de guitare ou de lyre..., ces mauvais vers au sujet des Poitevins :

» Qui les oroït ouverts ainsi qu'un porc lardé,

» On oroït en leur cueur la fleur de lis trouvé. »

En 1369, d'après un document émané de la Chancellerie Royale, « le pays de Poitou estoit fort gasté et détruit et tout démuné de vivres » ... « Les Anglois vidaient tout le pays, dit Froissart, et encore y faisoient-ils moult de maux et de vilains faicts, mais en faict de guerre, il n'y a nul remède ni point de mercy... »

En 1370, éclate la famine, après celles de 1346, 1347, 1350, 1352, 1356, 1362, 1363, 1364, qui avaient accru la détresse des populations. Les masses, décimées par la faim, le sont davantage encore par d'effroyables épidémies. « La *peste noire* de 1348 a enlevé une multitude d'habitants. » Elle réapparaît en 1362 et fait de nouveaux ravages. A Niort, la mortalité est telle que, dès 1367, « on ne peut plus trouver assez de gens valides pour faire le guet ».

Toutes sortes de maux durent alors sévir !... Les maladies

(1) Cette bannière, que l'on vit pour la première fois dans nos armées pendant le règne de Louis VI le Gros, et qui cessa d'y paraître sous le règne de Charles VI, à la funeste bataille d'Azincourt, était un étendard de soie, attaché à une lance : il était d'un *vermeil samit*, à *guise de gonfanon à trois queues* et avait autour des *houppes de soie verte*. Après Crécy, il fut voilé d'un crêpe funéraire (1121-1415.)

contagieuses étaient universelles. Celles que signale le Moyen-Age sont précisément la faim, « la pauvreté du sang »..., cette étiologie que l'on admire dans la sculpture de l'époque.

Des médecins arabes ont prétendu que l'immense éruption des maladies de la peau que signale le ^{xiii}^e siècle était l'effet des stimulants par lesquels on cherchait alors à réveiller les défaillances de l'amour !... Nul doute que les épices brûlantes, apportées d'Orient par les Croisés, n'y aient été pour quelque chose. Mais pourquoi vouloir imputer aux Croisades seulement une maladie que l'Europe avait en elle... ? Certaines boissons fermentées (1), la distillation naissante (2) n'eurent-elles donc aucune action prédisposante ?... Et la guerre que le Moyen-Age avait déclarée à la chair comme à la propriété ne devait-elle pas porter son fruit (3) ?... De là, ce cruel accident si peu poétique en plein roman : les furieuses démangeaisons du ^{xiii}^e siècle !...

Le ^{xiv}^e siècle, à son tour, oscille entre trois fléaux : l'agitation épileptique, la peste, les ulcérations qui, d'après Paracelse, préparaient la syphilis, le fléau du ^{xv}^e siècle, et pour lequel Jean de Wier écrit au siècle suivant son « *De Morbo Gallico* ».

« Sauf le docteur de Salerne, le médecin arabe ou juif, chèrement payé par les empereurs, les papes et les rois, la médecine ne se faisait qu'à la porte des églises, au bénitier. Le dimanche, après l'office, il y avait force malades. Ils demandaient du secours et on leur donnait des mots : Vous avez péché et Dieu vous afflige. C'est autant

(1) Le cidre, qui commence au ^{xiii}^e siècle.

(2) A la fin du ^{xiii}^e siècle, grâce à l'alchimiste bordelais ARNAULT DE VILLENEUVE.

(3) Plus d'une sainte est vantée pour ne s'être jamais lavé les mains... et encore bien moins le reste ! La nudité d'un moment eut été un grand péché. Les mondains suivaient fidèlement les leçons d'un monachisme qui immolait le mariage. La société gardait sur ce point de singuliers scrupules et considérait toute purification comme une souillure. Nul bain pendant mille ans !... Les chevaliers de ces belles si éthérées, les Parcefal, les Tristan, les Yseult, ne se devaient jamais laver !...

de moins sur les peines de l'autre vie. Souffrez et mourez !... » (1).

La lèpre est le dernier degré et l'apogée du fléau. Quel remède l'Europe y trouve-t-elle ?... La léproserie, la maladrerie, l'isolement ! On conduit le malade à l'église. On chante sur lui l'Office des Morts ; et puis on le mène pour toujours à l'enclos des lépreux, une cliquette à la main pour avertir les passants d'éviter son contact... C'est tout : la résignation, la réclusion, la mort... rien de plus !...

Mais le peuple veut guérir ! Le châtiment de Dieu ne lui suffit plus. Il ne demande pas la réclusion. Il veut jouir de la vie. Il ne réclame aucune mort. Il demande la santé et le bonheur, choses de Dieu, mais que Dieu lui refuse. Que va-t-il advenir ?...

Il fait alors ce que l'amour n'avait pas fait faire : il transgresse les défenses ; il déserte la vieille médecine sacrée et l'inutile bénitier. Il va consulter « *la Saga* ». Quand elle ne guérit point, on l'appelle « *sorcière* » ; mais, par un respect mêlé de crainte, on la nomme la « *Bonne Dame* », ou « *Belle Dame* » (*bella donna*), du nom même que l'on donnait aux fées (2).

Et, dès ce jour, dans l'ancre de la sorcière, au creux de quelque rocher granitique, ce furent des rapports mystérieux dont on n'a jamais bien su le lien avec Tolède la Savante, l'Université diabolique, la ville sainte des sorciers qui pullulaient en Espagne. Ce fut une constante conjuration avec la Nature, une pénétration plus profonde des remèdes et des poisons. La thérapeutique populaire était née. La médecine empirique venait de naître...

« Pendant mille ans, la « *Saga* » va rester l'unique médecin du peuple, la guérisseuse des vivants, la bienfai-

(1) MICHELET. — La sorcière ; Satan médecin.

(2) L'Eglise croit, par des moyens spirituels (sacrements, prières), agir même sur les corps ; la Sorcière, au rebours, emploie des moyens matériels pour agir sur l'âme. Aux bénédictions du prêtre elle oppose des passes magnétiques, par de douces mains de femmes, qui endorment les douleurs.

trice redoutable et redoutée. » Cela méritait une récompense. Elle l'eut ; on la payait en tortures et en bûchers ; on trouvait des supplices exprès, on lui inventait des douleurs. On la poursuivait pour « sorcellerie, magie et négromance ».

Les accusées étaient soumises à l'épreuve de l'eau froide, de l'eau bouillante, ou du feu ardent. Ces diverses procédures commençaient toujours par la messe. On y communiait la malheureuse. On bénissait l'eau froide ; on l'exorcisait. Ensuite l'accusée était jetée garrottée dans l'eau. Si elle tombait au fond, elle était réputée innocente ; si elle surnageait, on la jugeait coupable.

Le jugement de Dieu, par l'eau bouillante, s'exécutait en faisant plonger le bras nu de l'accusée dans une cuve d'eau bouillante. Il fallait prendre au fond de la cuve un anneau béni. Le juge, en présence des prêtres et du peuple, enfermait dans un sac le bras du patient, scellait le sac de son cachet, et si, trois jours après, il ne paraissait sur le bras aucune trace de brûlure, l'innocence était reconnue.

La troisième épreuve était celle d'une barre de fer ardent qu'il fallait porter dans les mains l'espace de neuf pas. Celui qui sortait sain et sauf de cette redoutable épreuve était proclamé innocent (1).

Le premier mot de tolérance fut prononcé vers 1440 par un légiste de Constance, Molitor. Il n'est pas allumé de bûchers en France de 1450 à 1550, notamment sous les règnes de Charles VIII (1490-1498), de Louis XII (1498-1515) et de François I^{er} (1515-1547). Mais Sprengel et son adjoint Henri Krammer reçoivent, en 1484, du pape Innocent VIII, la mission « d'exterminer toutes les sorcières en Allemagne » (2).

(1) VOLTAIRE. — Essai sur les mœurs et l'esprit des nations.

(2) SPRENGEL. — Le Marteau des Sorcières. (Cologne, 1489.) — « Il y a des exemples, dit SPRENGEL ou SPRENGER (*Malleus maleficarum*, 1484), de lamies qui, en regardant en face une personne à qui elles voulaient nuire, lui ont fait subitement gonfler toute la figure et lui ont donné la lèpre. La consolation n'est pas suffisante que de pouvoir brûler ensuite cet infâme suppôt de Satan. »

Les temps de la mansuétude finissent avec Henri II (1547-1559), grâce à sa favorite, Diane de Poitiers (1499-1556). Jean de Wier (1515-1588), déclare hautement que « les sorcières sont des folles. Il faut les guérir et non plus les brûler... », ce qui lui vaut une attaque en règle du jurisconsulte Jean Bodin (1520-1596), lequel réclame pour le médecin tolérant « la peine des sorciers, à cause de sa pitié criminelle » (1)

Catherine de Médicis (1519-1589), entourée d'astrologues et de magiciens, essaie de les protéger ; mais, malgré toute son influence, elle ne peut empêcher le procès du sorcier Trois-Echelles, sous le règne de son second fils, Charles IX (1560-1574).

Après l'Eglise, ce sont les Parlements qui s'en mêlent : Nicolas Rémy, en Lorraine (1601) ; Boguet, au Jura (1602) ; Leloyer, en Anjou (1605) ; Pierre de Lancre, à Bordeaux, de 1609 jusqu'à sa mort (1630). Il faut arriver au milieu du XVII^e siècle, pour que Colbert défende aux juges, qui protestent et qui s'indignent, de recevoir et d'instruire les procès de sorcellerie (2).

(1) « O vous, tyrans cruels, juges sanguinaires, qui oubliez d'être hommes, et chez qui l'aveuglement fait taire toute pitié, je vous convoque au tribunal du juge suprême qui décidera entre vous et moi. Lors vous ferez expérience de ce qu'est la parole de Dieu, et, de la même mesure que vous aurez jugé les autres, vous aussi, vous serez jugés !... » (JEAN DE WIER. — « Des Sorcières », cité par M. Charles RICHET dans les *Démoniaques* d'autrefois.)

JEAN DE WIER (1515-1588), disciple préféré de Cornélius Agrippa, médecin de Louise de Savoie, mère de François I^{er}. — « De la vanité des Sciences. » — « Les prestiges des démons. » — « De la pseudomonarchie des démons. »

(2) C'est en 1672 que Colbert, qui fut longtemps le vrai roi, « défend aux tribunaux d'admettre l'accusation de sorcellerie ».

AUBIN-GAUTHIER. — Histoire du somnambulisme.

PIERRE DE LANCRE. — « Inconstance des démons », 1612. — Ce bordelais, aimable magistrat, le premier type de ces jeunes mondains qui ont égayé la robe au XVII^e siècle, jouait du luth dans les entr'actes et faisait même danser les sorcières avant de les faire brûler.

Il eut un adjoint célèbre, D'ESPAGNET, de mai à août 1609. — Son livre a été écrit surtout en vue de montrer combien la justice de France, laïque et parlementaire, est meilleure que la justice des prêtres. Il est écrit légèrement et au courant de la plume. Il est fort gai. On y sent la joie d'un homme qui s'est tiré à son honneur d'un grand danger... Joie gasconne et vaniteuse !...

Et cependant, malgré toutes les dépositions des innombrables accusés devant leurs juges, nous ne connaissons rien ou presque rien de leur médecine.

« Tout ce que nous en savons, c'est qu'ils employaient pour les usages les plus divers, pour calmer comme pour stimuler, une grande famille de plantes équivoques et fort dangereuses, les *Solanées*, qui rendirent les plus grands services, et que l'on nommait « *les Consolantes* » ; famille immense et populaire, dont la plupart des espèces abondent sous nos pieds, aux champs, aux bois, aux haies, partout.

« Rien de plus vulgaire. Rien de plus facile à trouver. Quelques-unes sont cependant d'un emploi fort hasardeux. Il a fallu de l'audace pour en préciser les doses : peut-être « *l'audace du génie* » !... Il est probable que les sorcières qui firent les premiers essais, au risque de passer pour empoisonneuses, durent commencer par les plus faibles et monter peu à peu aux plus fortes.

« Quelques-unes de ces « *Consolantes* » sont comestibles. D'autres sont le calme et la douceur, telle la molène ou *bouillon-blanc*, employée en fomentations. La douce-amère, ou *herbe à la gangrène*, considérée comme un poison par la plupart des gens, dut être le premier essai d'homéopathie hardie : la légère irritation, les picotements qu'elle donne la désignaient pour remède naturel des maladies de la peau dominantes de ces temps.

« La jolie fille, désolée de se voir parée de rougeurs et de dartres, venait pleurer du secours. Le sein, par sa facilité de s'engorger, était le plus parfait instrument de douleurs, douleurs âpres, impitoyables, sans repos. De la douce-amère trop faible, la sorcière monte aux morelles noires qui sont un peu plus actives. Puis, elle va chercher « la plante magique et terrible », d'un jaune pâle de malade, « dont la tige est velue comme un homme de longs poils noirs et collants : la *jusquiame*... cruel et dangereux poison, mais puissant émollient, doux cataplasme sédatif qui ré-

sout, qui détend, qui endort la douleur, et qui guérit très souvent » (1).

« Mais son poison favori, c'est la « *belladone* ». Elle calme les douleurs de l'accouchement ; elle supprime les convulsions qui surviennent parfois dans l'enfantement ; elle endort la mère et « charme la porte sacrée »... (2). Et la « *Saga* » s'enhardit. Elle proclame que la belladone guérit la « *danse* », parce qu'elle fait « *danser* »... Audacieuse assertion qui d'abord effraie, mais pourtant homéopathie hardie que fondera Frédéric Hahnemann à la fin du XVIII^e siècle en posant le principe : *Similia similibus curantur*. »

C'était la médecine à rebours, contraire généralement à celle que les chrétiens connaissaient et qu'ils estimaient seule, d'après les Arabes et les Juifs. Personne ne songeait alors que les poisons sont des remèdes quand on les prend à faibles doses ou quand on les applique extérieurement ; et les plantes que l'on confondait sous le nom d'*herbes aux sorcières* semblaient des ministres de la mort. La « *Saga* » eut donc un mérite indéniable en les vulgarisant (3).

Par un changement de régime, et surtout de vêtement, sans doute par la substitution de la toile à la laine, les maladies de la peau perdirent de leur intensité. Les toiles du Poitou sont tellement fines et tellement recherchées, que seules elles apparaissent dignes de fournir les langes du héros de Rabelais « pour lesquels furent levées neuf cens aulnes de toile de Chastelraud, et deux cens pour les coussons ».

La lèpre diminua, mais elle sembla rentrer et produire des maux plus profonds : l'agitation épileptique, la peste et les ulcérations. Le premier danger ne fut pas le moindre.

(1) POUCHET. — Les solanées.

(2) M^{re} LA CHAPELLE et CHAUSSIER ont renouvelé au XVIII^e siècle cette pratique des sorcières du Moyen-Âge.

(3) Cf. « Les plantes magiques et la sorcellerie », par GILBERT (op. cit.).

Il éclata vers 1350 par la danse de Saint-Guy, avec cette particularité qu'elle n'était pas individuelle. C'était le premier pas vers l'épilepsie. On ne nous a pas dit comment ce mal fut traité et guéri, mais le remède qu'on recommandait alors, l'expédient de tomber sur les danseurs à coups de pied et de poing, était infiniment propre à aggraver le mal et à faire aboutir l'agitation à l'épilepsie vraie. Il y eut certainement un autre remède dont on n'a pas voulu parler.

« L'immense emploi des solanées (*datura*, *jusquiame*, *mandragore*, et surtout *belladone*), dans les temps où la sorcellerie prit son grand essor, généralisa peut-être le médicament qui combat l'épilepsie !... Aux réunions du « *sabbat* » et de la « *messe noire* », l'herbe aux sorcières, mêlée à l'hydromel, au vin, au cidre, à la bière, au poiré, mettait la foule en danse, une danse luxurieuse sans doute, mais pas du tout épileptique » (1).

Enfin, la grande révolution, « le plus grand pas à rebours contre l'esprit du Moyen-Age », c'est lorsque les sorcières professèrent courageusement : « Rien n'est impur !... Rien n'est immonde !... ». Dès lors, l'étude de la matière fut illimitée ; la médecine fut possible.

Il est probable qu'elles aient abusé de leurs principes, mais leurs premiers pas dans cette voie furent tout ce qu'il y a de plus moral : la bonté et la charité...

Par une perversion d'idée monstrueuse, le Moyen-Age envisageait la chair comme impure. La Femme était maudite depuis Eve. La Vierge était exaltée comme vierge et non plus comme mère de Dieu. Loin de relever la femme réelle, cette façon de voir l'avait abaissée. L'homme était sur la voie d'une scolastique de pureté où l'on allait enchérissant dans le subtil et dans le faux. La femme même avait fini par partager l'odieux préjugé et par se croire immonde.

(1) Cf. « Les plantes magiques et la sorcellerie, par GILBERT (op. cit.).

Elle se cachait pour accoucher. Elle rougissait d'aimer et de donner le bonheur. Elle demandait pardon d'être, de vivre et d'accomplir les conditions de la vie. Humble martyre de la pudeur, elle s'imposait des supplices jusqu'à vouloir cacher, dissimuler, supprimer « ce ventre trois fois saint... d'où l'homme naît et renaît éternellement ».

La médecine officielle s'occupait uniquement de l'homme. Elle s'occupait des bestiaux ; c'est par eux que l'on commençait. Pensait-elle aux enfants (1) ?... Rarement !... Quant à la femme ?..., jamais !... Les uns et les autres étaient aveuglés par le poison de leur doctrine, dogme de fondamentale injustice : le péché originel, hérédité terrible qui n'admet pas les correctifs de l'éducation, des circonstances et du milieu. « L'homme est voué au diable dès sa naissance. L'enfant qui tette est un damné... » Tous disent cela, jusqu'à Bossuet lui-même. Un docteur de Rome, Spina, maître du Sacré-Palais, formule nettement la chose : « Si Dieu permet la mort des Innocents, il le fait justement ; car s'ils ne meurent pas à cause des péchés qu'ils ont commis, ils meurent toujours coupables pour le péché originel ».

Il ne fallait pas moins que cette « *Saga* », qui faisait tout à l'envers du monde sacré, pour fouler aux pieds les usages et soigner la femme malgré elle. L'une reculait, rougissait, ne voulait rien dire. L'autre, adroite et maligne, devina et pénétra. La sorcière sut faire parler la femme, tira d'elle son petit secret, vainquit ses refus et triompha de ses hésitations de pudeur et d'humilité.

En brûlant, à Bâle, les livres savants de l'ancienne médecine, les latins, les arabes et les juifs, Philippe Bombast von Hohenheim, dit *Paracelse*, le puissant docteur (d'autres disent l'illuminé) de la Renaissance, déclarait, en 1527, « n'avoir rien appris que de la médecine des *bergers* et des *bourreaux* ». Et son livre plein de génie sur les « *Maladies*

(1) *Maxima debetur puero reverentia.* (JUVÉNAL. — Satires.)

des Femmes », le premier que l'on ait écrit sur cet immense sujet, dut sortir spécialement de l'expérience même des femmes, de toutes celles à qui les autres demandaient des secours, c'est-à-dire des sorcières qui, partout, étaient sages-femmes. Jamais dans ces temps-là une femme n'eut admis un médecin mâle. Jamais elle ne se fut confiée à lui. Jamais elle ne lui eut dit ses secrets. Elle s'estimait si peu qu'elle préférerait plutôt mourir que subir telle chose. Les « *Bonnes Dames* » observèrent seules et furent, pour la femme principalement, le seul et unique médecin.

Que l'on ne se hâte pas de conclure que nous entreprenons de blanchir totalement et d'innocenter sans réserves la sombre et empirique sorcière du Moyen-Age !... Si elle fit souvent du bien, elle put faire quelquefois beaucoup de mal. Il n'est pas une puissance qui tôt ou tard n'abuse...

La fille en pleurs vint demander un avortement. La triste épouse, accablée chaque année d'enfants « qui ne naissaient que pour mourir », vint implorer sa compassion. On lui apprit à « glacer le plaisir au moment pour le rendre infécond... » (1).

Mais les très beaux ouvrages, que l'on a faits de nos jours sur l'histoire des sciences, semblent croire que tout a été trouvé par des docteurs, « ces demi-scolastiques qui, à chaque instant, étaient arrêtés par leur robe, leurs dogmes et les déplorable habitudes d'esprit que leur donnait « l'Ecole »... Et tous les autres, tous ceux et toutes celles qui marchaient libres de ces chaînes, affranchis de cette *Ecole* que l'Eglise avait rasée par l'extermination des philosophes (2), par la proscription de la Logique et de la Libre

(1) Au Sabbat, après les jeux de l'*Introït*, venaient ceux du *Lavabo*..., véritable comédie à la Pourceaugnac !... L'instrument décrit autorise ce mot. Dans BOGUET, il est froid, dur, très mince, long d'un peu plus d'un doigt (visiblement une canule). Dans LANCRE, il est mieux entendu, risque moins de blesser; il est long d'une aune et sinueux; une partie est métallique et l'autre souple. C'est déjà le clysoir.

(2) Massacrés vers 370, sous Flavius Valens.

Raison, n'auraient rien trouvé ?... Cela nous paraît invraisemblable.

Paracelse dit le contraire (1493-1541). Dans le peu que nous sachions de leurs recettes, il y a un bon sens singulier. Avec Trousseau, la belladon^e est encore considérée comme le remède spécial de l'épilepsie qui menaça le monde au xiv^e siècle. L'opinion de Paul Dubois sur « les effets de l'eau glacée » à un certain moment de la fécondation, est exactement conforme à leurs pratiques.

Comparons, au contraire, les sottes recettes des grands médecins de l'époque : les effets merveilleux de l'urine de mule, par exemple, préconisée par Cornélius Agrippa de Nettesheim (1486-1533) et par son élève, le flamand Jean de Wier (1515-1588) ?... Alors nous conviendrons que, tout de même, ces « *Bonnes Dames* » ont trouvé quelque chose par leur amour curieux, leur désir effréné de voir et de savoir...

« Certes, la Renaissance eut lieu ; mais elle eut lieu surtout par l'entreprise de tous ceux qui voulaient voir la lumière et percer la voûte des ténèbres. Elle eut lieu loin de l'Ecole des lettrés, dans l'*Ecole buissonnière*, où commencèrent les « mauvaises sciences : la pharmacie des poisons et l'exécrable anatomie ». Le berger, espion des étoiles, y apportait, avec l'observation du ciel, ses coupables recettes et ses essais sur les animaux. La sorcière y apportait un corps volé au cimetière voisin ; et, pour la première fois, au risque du bûcher, on put contempler « ce miracle de Dieu que l'on cachait au lieu de le comprendre ».

L'universalité criminelle de la sorcière, dans ses essais qui furent des sacrilèges, enhardit l'autre et força la concurrente d'étudier. Car chacun voulait vivre. Tout serait allé à la « *Saga* ». On aurait de plus en plus tourné le dos au médecin. L'Eglise cèda : elle subit, elle permit ces crimes. Elle avoua qu'il est de bons poisons. Elle laissa, contrainte et forcée, disséquer publiquement. En 1306,

l'Italien Mondino ouvre et dissèque une femme ; une autre en 1315. Ce fut une révélation sacrée et la découverte d'un monde. C'était bien plus que plus tard Christophe Colomb (12 octobre 1492) !... Les sots frémirent et hurlèrent, mais les sages se turent et tombèrent à genoux. La médecine scientifique venait de naître (1). C'est une ère nouvelle qui débute. L'horizon s'illumine. Les ténèbres s'en vont ; et, sur la route du progrès, la science s'élance et poursuit sa marche triomphale de victoire en victoire (2). Par Képler (1571-1630) et par Galilée (1564-1642), par Descartes (1596-1650) et par Newton (1642-1727) s'établit, petit à petit, le

(1) Cf. « Histoire de l'ancienne Faculté de Poitiers » (1431-1793), par le docteur Jean JABLONSKI. (In feuilleton du *Républicain de Poitiers et de la Vienne*, année 1897.)

C'est Charles VII, dit *le Bien Servi*, qui, préoccupé d'opposer au gouvernement anglo-bourguignon de Paris toutes les influences, organisa dans la capitale du Poitou un centre d'Études qui put rivaliser avec l'Université de Paris, dont les docteurs étaient les partisans dévoués de l'étranger. Il créait en 1431, avec l'appui du pape Eugène IV, l'Université de Poitiers qui devait former, en opposition avec celle de Paris, des théologiens, des légistes et des professeurs.

(2) Médecins ayant illustré le Poitou :

Simon ALLEGRET, chanoine de Saint-Hilaire (médecin de Jean Sans-Peur, duc de Berry, troisième fils de Jean II le Bon, frère du roi Charles V, vers 1404). — Jean de Berry avait reçu le Poitou en apanage l'année même de la défaite de son père. Il administra la province pendant près d'un demi-siècle (46 ans) : de novembre 1369, où il l'avait reçue de nouveau en apanage de son frère aîné, Charles V (il avait près de trente ans quand il fut pourvu du Poitou), jusqu'à sa mort, le 15 juin 1416.

Le Fontenaisien Pierre BRISSOT, qui remit en honneur la médecine grecque, celle d'Hippocrate et de Galien, plus observatrice et plus voisine de la science moderne que celle des Arabes Avicenne et Rasès, les commentateurs du Moyen-Age.

Jean PIBOUX, mort en 1610, l'un des ancêtres maternels de La Fontaine, médecin d'Henri III, inventeur de la douche et précurseur de l'hydrothérapie, qui préconisa les cures thermales et fit la fortune des eaux de Pougues. (Vertus et usages des fontaines de Pougues en Nivernais, 1597.)

Jean ROBIN (1550-1629), à qui revient la première idée du Jardin des Plantes, qu'il créa surtout pour faire connaître les plantes étrangères.

CONTANT (1570-1632), qui organise les jardins et les collections de Minéralogie.

CITOYS, confident et médecin du Cardinal de Richelieu. Doyen de la Faculté de Poitiers (1572 - 3 juillet 1652.)

Théophraste RENAUDOT, « le médecin gazetier », né à Loudun, et qui mit au service « du cardinal deux fois rouge » la puissance naissante de la presse (1586-1653).

Gilles DE LA TOURETTE et Pierre-Adolphe Piorry (1794-1879), qui perfectionna la percussion médicale.

dogme raisonnable : la foi dans l'immuabilité des lois de la nature.

Et, malgré cela, les « *bonnes femmes* » continuent leurs pratiques ancestrales. On les traque ; on les détruit, mais elles pullulent et se reproduisent quand même. Les nouvelles succèdent aux anciennes. Elles empruntent à celles d'hier leurs formules macabres de l'art médical ; elles les complètent par d'autres et les transmettent intégralement à celles qui les remplaceront demain, de siècle en siècle et jusqu'à nous...

A l'heure actuelle, les *Braconniers de la Médecine* n'ont même pas l'excuse des circonstances atténuantes. Le temps n'est plus de la bonne petite médecine souvent symptomatique de jadis. La science, depuis un siècle, a marché à pas de géants et la médecine fut la première à profiter de ses découvertes...

Toutefois, si nous devons dénoncer sans faillir les méfaits des rebouteurs, sachons reconnaître que nous leur devons, entre autres bienfaits, le traitement des fractures par le massage et la mobilisation, dont Lucas-Championnière a si magistralement formulé les règles.

Ne nous hâtons pas trop de jeter l'anathème sur tous les médicaments et sur tous les procédés qui nous viennent en ligne directe de la tradition populaire. La science en a déjà réhabilité un bon nombre et son œuvre de réparation est loin d'être terminée.

C'est à un paysan silésien que nous devons la fameuse méthode de Brand, le traitement de la fièvre par les bains froids. Priessnitz, croyant que la maladie imprégnait l'homme, avait pensé qu'il suffisait de laver le malade à grande eau pour le guérir...

« Ne demandons pas, pour chaque médicament, une expérimentation absolue (1). Si l'on ne connaît pas l'action

(1) DUJARDIN-BEAUMETZ. — Thérapeutique Clinique. (Leçon d'ouverture.)

de la quinine, en agit-elle moins dans la fièvre intermittente ?... De ce que nous ignorons comment agit le mercure, en guérit-il moins la syphilis ?... »

N'oublions donc pas que bon nombre de médicaments, reconnus pour les plus efficaces, ne doivent qu'au seul hasard d'avoir révélé leurs propriétés : ainsi, l'extrait de muguet, que nous avons baptisé « *convallaria maialis* », le genêt d'Espagne, le gui, l'aubépine blanche, dont les noms latins de « *strophantus* », de « *viscum album* », de « *crataegus oxyacantha* » ont fait oublier l'origine populaire.

L'opothérapie est une médication qui a de bien vieux parchemins. Ce n'est pas d'hier que date le vieux proverbe saharien : « Celui qui mange du rognon blanc est en érection toute la nuit ». La médication organique était couramment employée dans les campagnes aux siècles passés. Elle n'a pas cessé de l'être. Brown-Séquard l'a transformée. Il ne s'est pas borné à faire renaître une méthode morte à la suite de la décadence inéluctable. Il lui a réellement donné une nouvelle vie, plus précieuse que la première, en lui fournissant les moyens légitimes de durée et de développement. Mais, ce que son autorité scientifique devait prouver en 1888, l'observation des anciens et du peuple l'avait trouvé sans en avoir une idée bien nette et l'avait appliqué par empirisme.

Le progrès ne serait-il donc qu'un serpent qui se mord la queue, ou qu'un cercle sans cesse recommencé, selon le mot d'Aristote ?... On serait disposé à le croire, si l'on ne s'arrêtait qu'aux seules apparences. « C'est ainsi que, dans le domaine de la chirurgie, on voit, en 1312, maître Henri de Mondeville, chirurgien de Philippe le Bel, préconiser dans son livre la suture immédiate et la réunion par première intention, une sorte de pansement sec, antiseptique, et des lavages avec des solutions au moins aseptiques, telles que l'alcool ou le vin aromatique très chaud... tout cela cinq cents ans avant les découvertes de Pasteur. » Les médecins du Moyen-Age utilisaient donc l'alcool et les

plantes aromatiques dans le pansement des plaies. Mais ils faisaient de l'antisepsie comme Monsieur Jourdain faisait de la prose...

« Notre mérite aura été d'avoir rendus féconds, et peut-être durables, des procédés et des inventions jusque-là stériles, de les voir dégagés de l'empirisme d'instinct dont ils étaient, le plus souvent, la production fortuite et éphémère, pour les ramener au raisonnement par la science, et pour préciser ces immuables lois qu'il était impossible de fixer, lorsqu'au lieu de chercher les causes, on se contentait de jouir des effets » (1).

Rendons néanmoins justice aux précurseurs, et n'oublions pas que notre thérapeutique actuelle est née d'hier. Trousseau lui-même, au milieu du siècle dernier, conseillait encore l'huile de papier en fumigations, la suie de cheminée comme vermifuge...

Nous restons, pour tout dire, convaincu que ce que l'on réproouve ou que l'on raille, sous le nom de « *Remèdes de bonne femme* », mérite d'être étudié d'une façon sérieuse.

« La méthode empirique — c'est Charcot qui l'a dit avec toute l'autorité dont il était revêtu — est le vestibule obligé de la science. » Quoique erronées dans leurs sources, les vérités que renferment les formules populaires n'en sont pas moins précieuses. Les *Braconniers de la Médecine* n'ont certainement rien inventé, mais leurs recettes ont souvent une origine sacrée. « Le médecin prudent doit les écouter; et, comme un antiquaire savant, il trouvera parfois un bronze précieux sous la rouille épaisse qui le cache » (2).

Toutefois, n'insufflons pas une vie trop ardente aux fantômes ressuscités du Moyen-Age, et souvenons-nous toujours que les expériences, et surtout les audaces thérapeutiques, doivent s'arrêter au respect de la vie humaine !...

(1) *Bulletin de la Société de Médecine de Toulouse*, 1897.

(2) MUNARET. — *Le médecin de campagne*. (Paris, 1837.)

CHAPITRE VIII

Les fallacieuses réclames médicales.

Dans son « *De Fracturis et de Articulis* », Hippocrate affirme qu'il existait déjà de son temps, vers l'an 460 avant Jésus-Christ, « des gens possédant l'art de tromper le public par de vaines et dangereuses promesses »...

Depuis, des lois sont venues : l'exercice de la médecine est interdit à qui n'est pas médecin !... En revanche, il reste permis à tout le monde de vendre des remèdes qui guérissent à coup sûr toutes les maladies, des plus bénignes aux plus graves, et sans oublier celles qui sont généralement mortelles...

Cette industrie, contre laquelle on s'étonne que nulle mesure législative ne soit prise, tend même à se développer de plus en plus, car vendre cher ce qui ne coûte rien est prodigieusement lucratif. Il ne s'agit que d'avoir les premiers fonds.

Une pilule de farine ou une potion d'eau sucrée, bien lancées, rapportent des millions aux heureux propriétaires de ce facile secret. Les journaux qui consentent, moyennant finances, à vanter, célébrer, exalter de si magnifiques découvertes, en vivent pour une large part. Leurs directeurs y ont gagné de scandaleuses fortunes... une fortune assise sur la crédulité publique, mais dont ils jouissent insolemment, sans souci des morts qu'ils ont, sans doute, sur la conscience...

Un grand journal du soir, qui laisserait décimer la population française par la syphilis plutôt que d'enseigner, à la

troisième page, les moyens de s'en préserver, ne rougit pas d'annoncer à la quatrième, aux libertins, que les hommes « *affaiblis et impuissants* » peuvent recouvrer « *à tout âge* », s'il vous plaît, « *vigueur et force virile* »... Ainsi, la troisième page ignore ce que la quatrième dit, et cette hypocrisie, qui frise bien un peu l'escroquerie, sauve les convenances !...

Une entreprise à gros tapage sur des appareils électriques ou vibratoires peut rafler des millions, arrachés louis par louis à de pauvres hères !...

Et les Parquets sont souvent paralysés dans leur action, car les grands quotidiens sont liés à ces prétendus inventeurs par des traités de publicité tellement avantageux qu'ils sont portés à les soutenir. On ne voit pas très bien, cependant, en quoi le journal, qui accepte ou qui rédige des annonces prônant un remède en termes sciemment mensongers, est moins coupable que le charlatan qui les lui apporte... et on ne comprend pas pourquoi le directeur de ce journal n'est jamais déféré, comme complice de ce charlatan, devant le Tribunal correctionnel, lorsque le Parquet consent à être ému par ces scandaleux appels à la douleur et à la crédulité humaines !...

La lecture des journaux populaires, quels qu'ils soient, nous offre de bien curieux documents. Nous en pourrions établir le volumineux catalogue pour servir à l'étude de l'exercice illégal de la médecine au xx^e siècle. Mais cela nous entraînerait trop loin. Nous nous contenterons de faire remarquer que les exploiters de la crédulité publique sont puissamment unis dans leur commune besogne. Les charlatans qui spéculent sur la souffrance et sur la maladie n'ont pas de meilleure auxiliaire que la grande presse qui assure leur réclame. La publicité médicale constitue la ressource principale des journaux populaires ; publicité trompeuse, entreprise insouciant ou malhonnête, qui se joue de l'incompétence du public, spéculé sur les maladies, méprisant le mal qu'elle vient parfois compliquer, ainsi que le danger qu'elle fait courir à la société. Ceux qui

l'exploitent considèrent le public comme un vaste camp d'imbéciles à détrousser, les gens honnêtes et les pouvoirs publics comme des organismes veules, incapables, impuissants ou désarmés, en tout cas négligeables !...

FIBROMES et HERNIES

sont guéris radicalement par remède d'un Curé Nivernais
Laboratoire St.-A... 84, rue... à Nevers

CONTRE LA TUBERCULOSE!!! (sic)

M^{me} T... à l'honneur de faire savoir qu'enfin, après de très nombreux voyages et expériences, a enfin trouvé la guérison infaillible de la tuberculose.

Elle est à N... pour 3 mois, Hôtel Pension.....

Toutes les personnes atteintes de cette maladie, etc., peuvent s'y adresser en toute confiance; elle est en mesure de garantir et de montrer des preuves de guérison contrôlées par des grands savants.

La cure ne dure que deux jours et demi et après quelques jours de repos et de régime, la personne reprend vite la vie normale et tout son être est complètement renouvelé.

Mon traitement guéri, rajeuni, embelli, engraisse, maigri et relève l'impuissance grâce aux merveilleuses plantes qu'elle emploie.

M^{me} T... s'étant assurée le concours d'un docteur en médecine, elle se rend à domicile sur invitation.

Clinique de M^{me} T..., Chambre d'Amour...
à B..., Hôtel Pension à N...

Prière de porter ce prospectus aux consultations. (1)

PIPI AU LIT - Le Docteur
donne l'**Antipipi**. Envoyer 7 fr. 50
au **Laboratoire NÉRA**, à N...

(1) Concours Médical du 29 janvier 1922 (page 287. Docteur V...).

Quand on pense que la majorité des personnes touchées par de semblables annonces sont des malheureux, atteints de maux chroniques et souvent incurables, on se demande si la liberté de la presse peut aller jusqu'à se faire la complice de gros escrocs !...

Guérison assurée de toutes les maladies... et même davantage. On peut le lire à toutes les quatrièmes pages des journaux où les yeux sont attirés par une réclame tapageuse où l'on promet, où l'on « assure » la guérison de n'importe quoi, grâce à une poudre magique de perlinpinpin. « *Femmes, filles, sœurs, c'est à vous que cela s'adresse...* », et à vous aussi, bons jobards !... Achetez la poudre. Si le résultat est négatif pour votre malade, il sera toujours positif pour le charlatan, puisqu'il fera pleuvoir, en son escarcelle, la blonde galette qu'on a tant de peine à acquérir dans un labeur honnête.

Pour l'instant, la grande presse vient de découvrir un nouveau bienfaiteur de l'humanité : M. l'abbé Antonin M..., curé d'A... (Drôme). A la vérité, M. l'abbé Antonin M... est encore un peu moins connu que Berthelot ou Pasteur. Toutefois, c'est une injustice ; car, un jour qu'il lisait son bréviaire, il a eu l'idée de fabriquer une « *Boisson blanche* » qui, déjà, guérit la grippe, la variole, la scarlatine, la rougeole et la fièvre typhoïde. Avouons que c'est un beau commencement...

Après quoi, il est allé trouver MM. les directeurs de nos grands journaux. Ces derniers sont, vous pensez bien, des philanthropes trop désintéressés pour avoir gardé pour eux ce beau secret !... Et ils ont décidé incontinent, sinon gratuitement, d'avertir le monde entier de la merveilleuse découverte !... (Voir page suivante.)

Est-il possible d'imaginer plus odieuse comédie ?... plus cynique exploitation de la douleur humaine, de « *l'angoisse d'une mère qui veille au chevet de son enfant...* » ?

M. l'abbé Antonin M..., curé d'A..., MM. les directeurs de journaux sont-ils à ce point inconscients, qu'ils ne comprennent pas de quelle effroyable responsabilité ils se

chargent, en détournant de pauvres femmes crédules de faire appel au médecin de village ou de quartier, en les persuadant de donner à leur cher malade un remède inefficace ou dangereux ?...

LA BOISSON BLANCHE

VEILLE SUR VOS ENFANTS

Anxieuse, la Mère veille au chevet de son enfant, et assiste impuissante au progrès de la Maladie. Cette mère ne sait pas qu'il existe un remède souverain :

LA BOISSON BLANCHE

de l'Abbé M... Antonin, curé d'Anc... (Drôme), qui, dans la Grippe, la Typhoïde, la Variole, la Scarlatine, la Rougeole,

COUPE LA FIÈVRE

Découverte par un modeste curé de campagne, ce remède à base de plantes agit sur l'organisme entier et détruit les principes du mal en les évacuant par les urines.

Demander de suite à la pharmacie B..., boulevard de la Madeleine à M... (B.-du-Rh.) *Le Livre d'or de la « Boisson Blanche »*, contenant des renseignements médicaux sur les fièvres infectieuses et de nombreuses attestations. En cas de besoin, Monsieur B..., pharmacien de 1^{re} classe, vous enverra, en colis postal à domicile, les 6 flacons (25 fr. 50) nécessaires à la guérison rapide. (1)

Il n'y a pas à barguigner !... Ou la « *Boisson blanche* » est souveraine ; ou bien ces gens-là, fabricants et annonceurs, sont homicides ?... Mais si elle est souveraine, nous voulons le savoir par d'autres autorités que ce « *modeste curé de campagne...* », qui nous propose ses six flacons au prix fort, et par d'autres voix que celles de nos grands quotidiens, pour qui, trop souvent, l'argent n'a pas d'odeur,

(1) Réclame parue le même jour dans *l'Echo de Paris*, *le Journal*, *le Matin*, *le Petit Journal* et *le Petit Parisien*. Dans les mêmes feuilles s'étalent tous les jours par douzaines des annonces tout aussi mensongères et tout aussi néfastes.

et dont les directeurs mettent quelquefois les colonnes au service de certains filous...

Et, si la « *Boisson blanche* » n'est pas souveraine, nous demandons tout à la fois à la presse et aux Chambres de mettre fin à une industrie qui, par une exploitation cynique de l'ignorance et de la crédulité, compromet la santé publique. Il serait déjà excessif de permettre ces réclames pharmaceutiques si elles n'étaient que des attrape-nigauds; car on n'a pas le droit de spéculer sur la naïveté et sur la souffrance. Mais elles sont, par surcroît, un péril certain... et cela est intolérable.

N'est-il pas étrange de constater que, non seulement la grande presse, mais encore les revues médicales sont toutes remplies de réclames pour une foule de produits qui guérissent vraiment trop de maladies pour qu'on puisse les considérer comme sérieux ?...

« Il est également une habitude courante et invétérée dans une certaine classe sociale de considérer l'officine du pharmacien comme une sorte de juridiction médicale du premier degré (1). On y va demander des médicaments pour un rhume, des migraines, des douleurs rhumatismales, etc..., toutes affections bénignes et ambulatoires. Il n'y a pas d'exemple qu'un pharmacien, même consciencieux, se soit dérobé à une demande de ce genre en prétextant l'absence d'ordonnance médicale, et nul ne songe à s'insurger contre une pratique probablement bien vieille, on y perdrait son temps. »

« Cependant le pas est quelquefois vite franchi entre une pratique innocente et la véritable consultation médicale donnée dans l'officine ou dans la pièce à côté. Il est des pharmacies dont l'achalandage provient uniquement de la réputation de consultant du titulaire. »

Et quoi, nous répondra-t-on ? mais cela n'est pas nouveau. Nous en connaissons l'aune depuis longtemps. Sans

(1) HENRI VERGER. — *Précis de Déontologie Médicale* (Livre V, chapitre VI).

aucun doute ! Mais ce qui nous a frappé, c'est la coïncidence de semblables réclames, s'étalant au grand jour, avec certains procès intentés à d'honnêtes praticiens à qui l'on reproche une erreur de diagnostic et qu'on tente de condamner à la prison, parce qu'ils se sont trompés — alors même que cette erreur qu'on leur impute, et dont on les incrimine, est parfois si peu évitable qu'elle fut commise par des maîtres réputés.

A ce récent procès d'Evreux (1), intenté à l'un de nos confrères, n'en avons-nous pas un exemple frappant ?... Grâce aux concours que lui apportèrent spontanément des chirurgiens et des praticiens, il fut acquitté : c'est entendu. Mais le fait même d'avoir été poursuivi devant la justice ne lui a-t-il pas causé un préjudice moral, injustifié, devant toute une vie de praticien probe et consciencieux ?...

La même histoire peut se renouveler pour chacun de nous. Demain, nous pouvons être, de même, poursuivis, nous médecins, parce que *nous nous sommes trompés...* Mais alors, pourquoi ne poursuit-on pas, *a fortiori*, les chevaliers d'industrie qui insèrent leur prose dans les journaux pour placer leur marchandise et s'efforcent, par une réclame éclatante, de *tromper les autres sciemment...*

Hier comme demain, nous avons vu et nous verrons encore s'étaler, en bonne place, ces fallacieuses réclames, sans que les pouvoirs publics s'en émeuvent un seul instant. Pourquoi tant de suspicion et de rigueur d'un côté, tant de laisser-aller et de mansuétude de l'autre ?... (2).

Il n'y a pas, un seul instant, à songer de supprimer la réclame, même la seule réclame pharmaceutique. Où cela nous entraînerait-il, quand, à l'heure actuelle, c'est l'âme du commerce ?... Ce serait tenter d'arrêter le cours d'un

(1) Voir la *Gazette du Palais* (1^{er} décembre 1922). — Tribunal Correctionnel d'Evreux (audience du 16 novembre 1922). — In *Concours Médical* du 14 janvier 1923, page 147.

(2) D^r Fernand DECOURT. — In *Concours Médical* (n° 1, du 7 janvier 1923).

torrent impétueux, et ce n'est guère possible. Mais ce qu'il faudrait, quant au point de vue médical et pharmaceutique, c'est la *réglementer*... en la faisant rester dans la simple légalité, dont elle s'est peu à peu *évadée*...

Et, d'ailleurs, la répression de toutes les illégalités des *Braconniers de la Médecine* est et demeurera toujours incomplète, difficile à obtenir, et en tout état de cause sans portée réelle. Quand les textes existent, les pénalités sont pour ainsi dire inexistantes, et par-dessus le marché, les tribunaux se montrent d'une indulgence contre laquelle médecins isolés et syndicats médicaux sont désarmés.

Et pourquoi sommes-nous le plus souvent désarmés contre les illégaux ?... Parce que la loi de 1892 sur l'exercice de la médecine renferme une lacune.

La plupart de nos lois pénales françaises punissent la « *tentative* » seule du délit ou du crime comme l'acte délictueux ou criminel. Aucune disposition analogue n'existe dans la loi de 1892...

Que stipule, en effet, l'article 18 ?... « Quiconque exerce illégalement la médecine est puni d'une amende... etc... » Il suffirait de modifier l'article 18 et de dire : « Quiconque exerce ou « *tente* » d'exercer illégalement la médecine, par voies d'affiches, journaux, prospectus, etc... est puni d'une amende... etc... ».

Du coup, fichues, les annonces qui décorent les parois de toutes les vespasiennes !... Perdu, le métier d'abbé guérisseur de fibromes !... Coulés, les curateurs (au ventre) de hernies sans opérations !...

La crédulité humaine resterait certes aussi naïve, mais l'industrie des exploiters serait tout de même plus difficile...

En attendant, prenons garde aux légendes. On les a justement dénommées « le chiendent de l'Histoire ». Le plus souvent, elles déforment les faits et tendent à remplacer la vérité... Comme le chiendent, elles sont dures à extirper

et elles repoussent avec facilité. Ne nous laissons donc pas d'en montrer l'inanité et le danger !...

Dans tous les cas il reste un fait brutal qui, jusqu'à présent, ne peut que troubler la conscience de quiconque voudra bien y réfléchir quelque peu... Dans notre beau pays de France, on jette, dans le box des accusés de droit commun, un médecin *soupçonné de s'être trompé*, mais on laisse libre d'agir à sa volonté un forban qui, à grand renfort de réclames, s'enrichit, *en trompant sciemment le public...*

CHAPITRE IX

Conclusions.

La médecine empirique n'est ni d'un temps ni d'une époque. Elle est de partout et de toujours. Les forces qui régissent la croyance populaire restent inébranlables, parce qu'elles ont été créées par de longues accumulations héréditaires. Les mœurs ne se sont que fort peu modifiées au cours des siècles, et nous venons trop tard pour une réforme définitive. Ce sera, peut-être, l'œuvre de l'avenir... à moins qu'en ce temps-là nos petits-neveux ignorent tout des siècles qui les auront précédés ; ce qui n'est pas impossible, quand on voit les jeunes hommes d'aujourd'hui si parfaitement peu soucieux de ce qui ne peut leur profiter immédiatement et directement...

Mais nous avons tort de nous lamenter. Nos pères en ont dit autant de nous et, somme toute, nous ne sommes pas plus sots que bien d'autres...

La science actuelle n'est évidemment pas un enregistrement de phénomènes. Elle est l'esprit même. Elle implique certaines habitudes de l'intelligence qui modifient tout l'être, le sens critique, une méthode prudente, l'idée du possible et de la loi, le courage aussi de vaincre l'inertie naturelle et de courir les risques de la vérité... Mais nous devons reconnaître que la *Bonne femme* du Moyen-Age a pressenti cette Science moderne. « Dans sa marche à travers les siècles, la médecine, constamment forcée d'agir, a tenté d'innombrables essais dans le domaine de l'empiri-

risme et en a tiré d'utiles renseignements » (1). « Si elle a été sillonnée et bouleversée par des systèmes de toute espèce que leur fragilité a fait successivement disparaître, elle n'en a pas moins exécuté des recherches, acquis des notions et entassé des matériaux précieux, qui auront plus tard leur place et leur signification dans la médecine scientifique. »

« *Conserver la santé et guérir les maladies* » : tel est le problème que la médecine a posé dès son origine et dont elle poursuit encore la solution scientifique (2). L'état actuel de la pratique médicale donne à présumer que cette solution se fera encore longtemps chercher...

La *bonne femme* nous a donc montré qu'il n'est pas inutile d'éclairer les hommes. C'est les rendre plus humains, au sens propre du mot ; parce que « la haine sort de l'ignorance » tandis que « l'intelligence prépare la sympathie », et parce que « toute conquête sur l'erreur et sur la sottise est une conquête sur ce qui reste en l'homme de la cruauté de la brute ».

Les bizarres expéditions que furent les *Croisades*, l'effet de la superstition et de la folie, nous ont valu les premiers rayons de lumière qui commencèrent à dissiper les ombres de l'ignorance et de la barbarie (3). Qu'allait-il naître après elles ?... La France !... Sa Science..., ses Arts..., son Génie !... Mais cet enfantement demandera près de neuf siècles. Au bout de neuf cents années, ce peuple nouveau-né prendra conscience de lui-même. Et si nous voulons discerner comment se produit cet événement énorme, il faut se rappeler deux faits essentiels...

Primo, rappelons-nous l'excessive détresse du peuple pendant le haut Moyen-Age, sa misère matérielle et son

(1) Claude BERNARD. — Introduction à l'étude de la médecine expérimentale.

(2) Claude BERNARD. — Cours de pathologie expérimentale (1859-1860).

(3) ROBERTSON. — Histoire du règne de Charles-Quint (1769).

angoisse morale : depuis les invasions barbares du iv^e siècle, sa vie est une perpétuelle torture, et, par delà la Mort, on lui montre l'enfer ...

Secundo, rappelons-nous la proscription religieuse dont la Nature était l'objet, depuis douze cents années. Le Paganisme avait divinisé, jadis, les forces de la Nature, et tous les instincts étaient dieux. Le Christianisme avait relégué dans l'enfer ces anciennes divinités qui devenaient des démons. Afin de réprimer les appels de l'instinct brutal, la loi nouvelle en faisait des péchés. La Nature était le domaine de Satan.

Mais voilà tout-à-coup un siècle, le plus pieux de tous les siècles, le plus mystique, le plus rêveur, le plus idéaliste..., celui qui s'incarne en la douce figure de Saint-Louis; le voilà qui s'avise de tourner un regard vers la Nature si longtemps maudite, de l'admirer et de l'aimer, de la vénérer aussi... de la reprendre au Diable pour la rendre à Dieu (1).

Soudainement, il vient d'apercevoir le sourire de la Nature, oublié depuis Virgile, et il le célèbre avec une tendresse si émue, qu'elle nous fait pleurer d'admiration, comme il en a pleuré lui-même...

Est-ce tout ?... Non !... Il a vu un autre sourire, sur le visage de *la Femme*, qui restait, depuis le paradis terrestre, le pire suppôt du Tentateur...

Deux sourires quand on souffre tant !... Il les cueillera... Il les cueille, fleurs suaves qu'il divinise toutes les deux...

Et les siècles s'en vont. Les jours succèdent aux jours. L'homme reste naturellement métaphysicien et orgueilleux. Les moyens d'agir sur l'âme des foules demeurent peu nombreux. La foi aveugle est toujours en conflit avec la logique rationnelle. Elles appartiennent toutes les deux à

(1) « L'expérience, a dit GOËTHE, corrige l'homme chaque jour. »

des cycles de l'esprit trop différents pour pouvoir s'influencer. L'éducation elle-même n'arrive pas à former certaines habitudes qui deviennent les guides de la vie journalière. « Quand l'homme a la colique ou la migraine, ses raisonnements ont moins de clarté, son attention moins de durée, ses conclusions moins d'assurance que lorsqu'il est en bonne santé » (1). Il abandonnera alors sa confiance à tous ces rétameurs de traditions, à tous ces *Braconniers de la Médecine* qui, depuis toujours, au pays de Poitou comme partout ailleurs, poursuivent leurs agissements grotesques et dangereux en exploitant sans vergogne un public invraisemblablement crédule...

*
* *

Qu'on le veuille ou non, l'exercice illégal sous toutes ses formes jouit incontestablement de la sympathie publique. Nous sommes forcé d'en convenir et, malheureusement, nous n'y pouvons pas grand'chose, pour plusieurs raisons...

La clientèle médicale est composée d'une bonne moitié d'imbéciles, de 4/10 de tardigrades et de 1/10 d'intelligents. Seuls, ces derniers s'adressent délibérément au médecin instruit. Les seconds consultent indistinctement le médecin tout court. Quant à la première catégorie, elle constitue la clientèle du médecin roublard, de la somnambule et du sorcier (2).

Donc, si les classes intelligentes commencent à connaître et à estimer la médecine moderne, il n'y a rien d'étonnant à ce qu'elle soit ignorée des classes chez lesquelles l'instruction est, même aujourd'hui, plus que rudimentaire...

Mais il y a une autre cause, et, cette fois, ce sont les médecins qui sont dans leur tort : ils n'ont pas su faire

(1) TAINÉ. — Les philosophes classiques au XIX^e siècle.

2) Voir à ce sujet le *Concours Médical* du 9 octobre 1921 sous la signature du docteur CROUZEL : Aphorismes.

partager au peuple leur confiance dans les théories nouvelles. Partant de ce principe que la médecine était une science trop noble et surtout trop ardue pour être comprise des profanes, ils ont pensé qu'il était absolument inutile de donner des explications à leurs malades. C'est, à notre avis, une erreur et un manque total de psychologie...

L'homme instruit se contente, à la rigueur, de l'ordonnance que lui remet un médecin, et cela sans autres explications. Mais il n'en est pas de même de l'homme du peuple, et surtout du campagnard. Le paysan aime à expliquer tout au long ce qu'il ressent. Quand il va chez le médecin ou quand il le fait appeler, ce n'est pas spontanément. Il a d'abord longuement réfléchi; puis, il a préparé d'avance le petit discours qu'il débitera à l'homme de science, persuadé que ses explications sont absolument nécessaires. Si le praticien lui coupe la parole et interrompt son élucubration, le bonhomme s'embrouille et reste désorienté. Si l'homme de science pose alors son diagnostic après quelques questions précises appuyées d'un examen aussi sérieux que possible, ce qui est pour lui suffisant..., l'homme des champs se fait immédiatement cette opinion dont il ne démordra plus : « Comment peut-il savoir ce que j'ai ; il ne m'a pas laissé parler ?... ».

Et si notre villageois aime à expliquer son mal, il aime également qu'on le lui explique, qu'on lui dise pourquoi il ressent telle ou telle douleur... Devrait-il n'y rien comprendre..., et c'est ce qui a presque toujours lieu, devrait-on même lui donner des explications absolument fantaisistes, le paysan s'en ira content. Il sera heureux de s'expliquer sa maladie à lui-même et de l'expliquer à tous ceux qui l'approcheront. Il se représentera à sa façon son organe malade. Il connaîtra... ou croira connaître, le médicament qu'il prend et sa façon d'agir. Il en suivra les effets. Il en reconnaîtra les bienfaits. Et une fois sa santé revenue, sa confiance dans le médecin qui l'aura guéri sera et restera complète.

On nous objectera que le médecin ne peut réellement pas entrer dans ces détails pour chaque client, et se prêter à cette comédie molièresque d'explications plus ou moins imaginaires !... C'est peut-être vrai... mais ce qui est beaucoup plus certain, c'est que le paysan, en emportant pour tout bagage un bout de papier blanc, sur lequel auront été griffonnées quelques lignes de noms barbares qu'il ne pourra même pas lire, aura bien peu de foi dans le savoir du médecin et dans le succès de sa thérapeutique...

Nous sommes donc persuadé que c'est un peu la faute des médecins si la thérapeutique moderne n'a pas encore inspiré confiance à toutes les classes de la société...

Ecrivons nos ordonnances lisiblement et ne craignons pas de les trop expliquer à nos malades !... Nous n'y perdrons rien de notre prestige. Nous y gagnerons l'estime de nos clients...

* * *

Mais, si le grand public est bavard, curieux et méfiant, il est aussi très souvent bon juge... Et c'est ici que nous allons poser un point d'interrogation : la médecine rationnelle a-t-elle bien fait de laisser de côté la médecine populaire ?...

Assurément, non !... Nos grands pontifes ont tout dit lorsqu'ils ont prononcé *ex cathedra* : « Nous ne croyons pas à tel médicament parce que, *in vitro*, il ne produit aucun effet... ».

Qu'ils appliquent à l'examen de certaines guérisons mystérieuses le doute philosophique de Descartes : *Ne jamais recevoir aucune chose pour vraie que je ne la connaisse comme évidemment être telle* !... C'est leur droit...

Qu'ils suivent l'exemple de Claude Bernard, en bannissant de la science expérimentale l'indéterminable, c'est-à-dire le *merveilleux, l'occulte ou le surnaturel* !... C'est leur devoir...

Mais qu'ils n'oublient pas non plus la parole de Montaigne : « *L'esprit humain est un grand ouvrier de miracles* ».

« Toute médication qui frappe l'imagination exerce une action émotive incontestable, émotion qui réagit à son tour sur les sécrétions internes susceptibles de corriger un rythme défectueux (1). Le malade guérit sans doute ; mais pour guérir, il lui faut la surprise, l'étonnement, la foi. Avec les médications habituelles, les sentiments émotifs s'éteignent assez vite. L'adage : « Prenez ce médicament pendant qu'il guérit »... répond à une réalité physiologique. Le remède ne guérit plus quand l'attrait de la nouveauté s'en est allé, attrait qui remuait l'esprit dans un ébranlement salutaire... »

Il ne nous est donc pas possible de méconnaître l'influence du moral sur le physique. Ce que nous pouvons dire, c'est que cette influence n'est pas fatale et qu'elle a des bornes. Bossuet lui-même en convient : « Le pouvoir de l'âme sur le corps a des limites ; et, pour qu'elle lui commande, il faut toujours supposer que les parties soient bien disposées et qu'il soit en bon état. Car, quelquefois, on a beau vouloir marcher, il se sera jeté telle humeur sur les jambes, ou tout le corps se trouvera si faible par l'épuisement des esprits (autrement dit, par faiblesse nerveuse), que cette volonté sera inutile » (2).

« Que parfois, en dépit des infirmités, une volonté énergique impose ses ordres à un organisme en voie de déchéance, c'est possible ; mais que cet empire s'exerce d'une façon continue et quand on le désire, rien ne permet de le supposer ; rien ne permet effectivement de le croire. Que cet empire s'exerce, même momentanément, sur un organisme profondément lésé, c'est impossible. Les seules maladies dont une forte volonté triomphe sont celles que n'accompagne aucune altération organique. »

(1) CHARLES FIESSINGER — La thérapeutique en vingt médicaments.

(2) LEDOUBLE. — Bossuet anatomiste et physiologiste, (Paris, 1913.)

Imaginons l'âme la plus guerrière ; supposons-la dans le corps d'un homme dont la moitié droite est paralysée depuis plusieurs mois, par suite de l'épanchement d'une plus ou moins grande quantité de sang dans l'hémisphère gauche du cerveau, elle ne sera certainement pas maîtresse du corps entier qu'elle anime...

Charcot, avec l'école de la Salpêtrière, n'a pas craint d'aborder l'examen des faits miraculeux. Il s'est élevé contre le scepticisme systématique aussi déplorable que la crédulité superstitieuse. « Ce n'est pas par des affirmations sans preuves ou par des dénégations sans fondements, disait-il, qu'on peut espérer résoudre cette question. »

Dans un exposé remarquable, écrit en anglais et intitulé : « *Faith-healing* » (la foi qui guérit), le savant neurologiste exposa « le déterminisme du miracle thérapeutique qui, à l'heure actuelle, se présente avec une allure assez spéciale pour ne pas échapper tout à fait à notre appréciation ». Et il montra que les malades guéris par Sérapis dans les temples égyptiens..., ou par Esculape à l'*Asclepeion* d'Athènes..., étaient atteints des mêmes affections que ceux qui retrouvèrent la santé sur la tombe du diacre Pâris ou dans certains sanctuaires plus orthodoxes...

Tout a été dit, croyons-nous, sur le merveilleux, et cette question passionnante est de nouveau à l'ordre du jour. C'est M. le docteur Ch. Richet qui l'a portée à la tribune de l'Académie des Sciences sous le nom de « *Métapsychique* ». Nous dirons même que, lorsqu'un physiologiste comme M. le professeur Ch. Richet aborde sérieusement l'étude des faits miraculeux, on aurait tort de se moquer ; car le merveilleux, si l'on en retranche ce qui est charlatanisme et escroquerie, comprend encore un nombre considérable de phénomènes inexpliqués, ce qui ne veut pas du tout dire inexplicables... (1).

C'est pourquoi, malgré tout le respect que nous devons

.(1) Cf. *Concours Médical* du 12 mars 1922 (page 723).

à nos maîtres, nous engageons les sceptiques endurcis, tous ceux qui, *a priori*, qualifient des faits jusque-là incompréhensibles d'inexistants ou d'absurdes..., à méditer la phrase que Shakespeare a mise dans la bouche d'Hamlet : « Il y a plus, Horatio, de choses dans le Ciel et sur la Terre que dans toute ta philosophie »...

*
* *

L'étude de tous les produits, apanage de quelques guérisseurs, dont une expérience de plusieurs siècles a consacré l'efficacité, n'est donc pas une œuvre inutile, quelque singuliers que nous paraissent de prime abord ces remèdes. La vie et la santé sont choses trop précieuses pour être exposées au profit de cyniques charlatans qui abusent de la crédulité du public et exploitent sa naïveté...

Par leur ignorance et par leur impudente audace, les *Braconniers de la Médecine* constituent pour chacun de nous un danger permanent. Aussi, comprend-on l'indignation du Corps Médical et applaudit-on des deux mains à l'initiative des mesures de préservation énergiques et efficaces prises par les Syndicats Médicaux, conformément à la législation actuelle.

« Nul ne peut exercer la médecine en France s'il n'est muni d'un diplôme de docteur en médecine... », dit la loi du 30 novembre 1892, modifiée dans son article 9 par celle du 14 avril 1910. Malheureusement, les lois sont faites pour être violées...

Le législateur, plein de bonne volonté quand il rédige ses textes et qu'il légifère pour le bien public, voit ses bonnes intentions méconnues dans la pratique de tous les jours. Les lois sont violées, parce qu'elles sont faites par des personnes à qui le suffrage universel a conféré, pour quatre années, l'omniscience !...

« Les Parquets, sans doute fort occupés d'autre chose, ne

mettent jamais l'action publique en mouvement. Ils attendent les plaintes ; celles des dupes sont bien rares ; celles des médecins isolés sont pratiquement impossibles ou à peu près, bien que l'article 17 de la loi de 1892 leur donne le droit de citation directe et de se constituer partie civile. Il faut en effet à un individu une énergie singulière pour braver d'abord un certain ridicule, pour affronter ensuite toutes les complications et tous les ennuis de l'action judiciaire quand les intérêts immédiatement personnels ne sont pas en jeu » (1).

D'ailleurs, nous vivons dans une phase de bas égoïsme qui caractérise l'après-guerre... Et puis, il faut bien que nous le disions, nous n'avons rien à gagner pratiquement à poursuivre et même à faire condamner un « *rebouteux* » !... Nous en faisons ainsi une victime. Nous le parons de l'auréole des martyrs. Persécuté il devient intéressant, et sa clientèle augmente !... Parfois même l'exercice illégal est avalisé par les tribunaux (2). (Voir ci-dessous.)

Thérapeute : Jean BÉZIAT

Ingénieur E. N. A.

Dit : *LE GUÉRISSEUR D'AVIGNONEL*

Mon double acquittement

en Première Instance et en Appel

C'est en somme l'équivalent d'un diplôme avec cette différence importante que celui-ci n'a été obtenu qu'à

(1) Henri VERGER. — Précis de Déontologie Médicale (page 230).

(2) *Concours Médical* du 7 janvier 1923. — Tribunal Correctionnel de Villefranche de Lauragais (Jugement du 4 novembre 1921). — Cour d'Appel de Toulouse (Arrêt du 5 juillet 1922).

force de *Preuves*... Il est en effet certain que s'il n'y avait pas eu des résultats de guérisons nombreuses et indiscutables, le Tribunal d'abord, la Cour ensuite n'auraient pas acquitté. L'appréciation d'un tribunal quelconque, l'opinion des juges qui mettent leur conscience et la justice au-dessus de tout, valent bien la décision d'un jury de Faculté, ce nous semble !...

Il y a quelque temps, une « *voyante* », digne émule du guérisseur, était acquittée par le tribunal correctionnel de Toulouse. On n'ose plus dire que ces illuminés ne font pas de médecine, mais on proclame leur bonne foi. Désormais, les actes illicites deviendront permis — si ces décisions faisaient jurisprudence — à tous ceux qui, sans études, sans compétences, voudront faire avec « *bonne foi* » n'importe quoi, n'importe où, contre n'importe qui. Devrons-nous pousser la charité jusqu'à les considérer comme des confrères ?...

« Les syndicats médicaux, auxquels le même article 17 reconnaît le droit de saisir les tribunaux et de se porter partie civile, ont par contre tous les moyens nécessaires... », ajoute M. H. Verger, professeur de médecine légale à la Faculté de Bordeaux... Théoriquement, c'est possible. En fait, ils sont désarmés !...

Sans remonter jusqu'au déluge, trois faits récents illustrent cette proposition, après les deux exemples précédents.

C'est d'abord le sorcier de Nérac qui, tout au long de sa vie, n'a fait qu'exercer illégalement la médecine — et il a 77 ans — sans que l'action publique s'en soit jamais émue...

C'est ensuite l'histoire de la matrone dont nous entretenons le compte-rendu du Syndicat de Cherbourg, et qui déclare froidement qu'elle continuera ses agissements envers et contre tous (1). « Il s'agit d'une femme de Surtrainville, qui fait les accouchements dans cette commune et dans les

(1) *Concours Médical* du 12 février 1922 (page 471).

communes limitrophes. Après entente avec l'avocat-conseil du Syndicat, le Procureur a bien voulu faire appeler cette femme devant le Juge de Paix des Pieux, pour la prier de se cantonner dans son rôle de garde-malade. Cette femme, âgée de plus de 70 ans, a dit qu'elle ne tiendrait aucun compte des observations qui lui ont été faites. Etant donné l'âge de la délinquante, il a été décidé de laisser les choses en l'état... »

C'est enfin la décision de justice du Tribunal correctionnel de Villefranche-en-Rouergue, du 4 novembre 1921 (1). — « N'est pas coupable d'exercice illégal de la médecine le guérisseur qui (*sans diplôme de médecin*) se borne généralement, quelle que soit la nature de la maladie, à promener les mains ou à les imposer sur le siège du mal tout en prononçant une invocation à une puissance mystérieuse et bienfaisante. »

« Et il en est ainsi alors qu'à deux malades (*sur 8.000 clients*) le guérisseur a donné le conseil de s'abstenir de médicaments et de ne pas employer de gouttière, ces actes apparaissant comme des manifestations isolées et accidentelles de l'exercice de la profession. » (Sic.)

En résumé : compter sur la répression de l'exercice illégal, pour supprimer la concurrence irrégulière dont souffre le corps médical, est une illusion dont ceux qui la nourrissent feront bien de se défaire.

* * *

Les quelques rares personnes qui prendront la peine et le temps de feuilleter ces mauvaises notes, les lecteurs bénévoles qui, plus courageux sans doute, ne redouteront pas de parcourir, peut-être entièrement, cette étude des *Braconniers de la Médecine* et de tous leurs *Remèdes de bonne femme*, ne manqueront, probablement point non

(1) *Gazette du Palais* (21 janvier 1922). — *Concours médical* (26 février 1922).

plus, de nous accuser d'avoir voulu dénigrer les temps nouveaux !...

Telle n'a pas été notre intention ; mais on a tôt fait de vanter la supériorité du présent...

Au risque de passer pour un prôneur du passé, force nous est de reconnaître que certaines institutions de ce passé tant décrié avaient du bon. « Les vrais hommes de progrès, a écrit Renan dans ses *Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse*, sont ceux qui ont pour point de départ un respect profond du passé. Tout ce que nous faisons, tout ce que nous sommes est l'aboutissant d'un travail séculaire. »

C'est pourquoi il n'est pas sans utilité de s'enquérir des mœurs d'autrefois, de ce « passé qui ne meurt jamais en nous... », mais à la condition de se faire le contemporain de ce que l'on étudie, « de voir les faits comme les contemporains les ont vus, et non pas comme l'esprit moderne les imagine ».

Ne nous hâtons pas de crier à l'invraisemblable, si nous rencontrons une pratique médicale singulière ou une institution anormale !... Cela prouve tout au plus que les idées des anciens différaient de celles des modernes sur ces divers points. Tels actes, qui nous sont devenus coutumiers, étaient événements chez nos ancêtres. Telles coutumes ont cessé d'être les nôtres, qui avaient autrefois leur signification. Telles modes se sont transformées qui, au moment où elles ont apparu, étaient le reflet des mœurs. Tels usages nous semblent archaïques, qui paraissaient naturels aux contemporains.

Ne sourions donc pas lorsque le peuple rappelle ses souvenirs !... « Le passé ne meurt jamais complètement pour l'homme... L'homme peut bien l'oublier, mais il le garde toujours en lui, car tel qu'il est à chaque époque, il est le produit et le résumé de toutes les époques antérieures » (1).

(1) FUSTEL DE COULANGES. — La Cité Antique.

La médecine d'aujourd'hui étant tributaire de la médecine d'autrefois, pour trouver le fil conducteur entre le passé et le présent, il faut relire les anciens. « On a dit quelque part que la vraie science devait être comparée à un plateau fleuri et délicieux sur lequel on ne pouvait arriver qu'après avoir gravi des pentes escarpées et s'être écorché les jambes à travers les ronces et les broussailles. S'il fallait donner une comparaison qui exprimât mon sentiment sur la Science de la Vie, je dirais que c'est un salon superbe tout resplendissant de lumière, dans lequel on ne peut parvenir qu'en passant par une longue et affreuse cuisine » (1).

« La Science, à dit Littré, est fille du temps, et nos connaissances actuelles deviendraient une grande île déserte, si on ne recherchait pas leurs rapports avec les productions antérieures en renouant la tradition... »

Écoutons donc la leçon des maîtres, et suivons leurs conseils !... Et, puisque la médecine scientifique d'autrefois est devenue la thérapeutique populaire d'aujourd'hui, la pratique actuelle des *Braconniers de la Médecine*, ne rougissons pas d'étudier scrupuleusement les *Remèdes de Bonne Femme*... !

Nous aurons contre nous l'habituelle force d'inertie, l'ignorance, les préjugés, les abus, les privilèges... mais, ainsi que le disait Guillaume d'Orange, « nous n'avons pas besoin d'espérer pour entreprendre et de réussir pour persévérer »...

Mettons-nous donc courageusement au travail, et ne redoutons pas de secouer la poussière séculaire de certains in-folio !...

« Rien ne fortifie plus le jugement que cette comparaison, a-t-on traduit d'Hippocrate. L'impartialité de l'esprit s'y développe, l'incertitude des systèmes s'y manifeste.

(1) CLAUDE BERNARD. — Introduction à l'Étude de la Médecine Expérimentale.

l'autorité des faits s'y confirme, et l'on découvre dans l'ensemble un enchaînement philosophique qui est une loi, une leçon... »

Et, si nous ne réussissons pas dans notre travail, l'insuffisance et l'ignorance de l'exécutant n'empêcheront nullement l'idée d'être féconde...

SAINT-GERVAIS LES-3-CLOCHERS (Vienne),
août-octobre 1921.

LE VÉSINET (Seine-et-Oise), le 31 janvier 1923.

VU, BON A IMPRIMER :

Le Président,

R. CRUCHET.

Vu :

Le Doyen,

Dr C. SIGALAS.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :

Bordeaux, le 22 Février 1923.

Le Recteur de l'Académie,

F. DUMAS.

NOTE

En dehors des citations dans le texte, nous avons puisé aux sources suivantes :

- BÉGUÉ (André). — Les consultations charitables de Théophraste
RENAUDOT. (Thèse de Paris, 1899.)
- BOUSSINGAULT. — Mémoires.
- BROUARDEL. — L'exercice illégal de la médecine et le charlatanisme.
- CLOQUET. — La faune des médecins. (Thèse de Paris, 1882.)
- CROCQ (D^r Jean). — *Journal de Médec. de Paris*, 29 janvier 1905.
- DORVAULT. — L'officine ou le Répertoire général de Pharmacie pratique. (Edition de 1880.)
- DURAND (Charles-Félix). — Les guérisseurs.
- GRASSET. — Le transformisme médical.
- HELME (D^r F.). — Essai sur le charlatanisme et la médecine. (In *Correspondant Médical* 1899.)
- POMMEROL (D^r). — In *Gazette des Hôpitaux*, 1905.
- SAINT-AURENS (D^r). — Les charlatans de la médecine.
- SOULIER. — Thérapeutique et médecine. (In *Lyon Médical*, 1877.)
- TROUSSEAU. — Conférences sur l'empirisme. (Paris, 1862)
- VALENTIN (D^r P.). — Doctrinaires et charlatans. (In *La Vie Normale*, 20 novembre 1905.)
- X... — *Archives thérapeutiques* (1903-1904).
- *Chronique Médicale* (1^{er} avril 1898).
 - *Correspondant Médical* (1899-1902, 15 février 1906).
 - *Gazette Médicale de Paris* (1862).
 - *Journal de Médecine de Paris* (21 juillet 1901).
 - *Mélusine* (1886-1887).
 - *Presse Médicale* (1901-1902).
 - *Revue Mame* (22 décembre 1901).
-

TABLE DES MATIÈRES

LES BRACONNIERS DE LA MÉDECINE AU PAYS DE POITOU

	Pages.
AVANT-PROPOS.....	9
INTRODUCTION	21
CHAPITRE I. — La superstition à travers les âges	34
— II. — Ceux qui usurpent le titre de médecin ..	50
— III. — La foi qui guérit.....	60
— IV. — La foi religieuse	70
— V. — Les remèdes de bonne femme.....	87
— VI. — Le langage médical des braves gens	128
— VII. — Excursion dans le passé.....	138
— VIII. — Les fallacieuses réclames médicales	160
— IX. — CONCLUSIONS	168



